This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PIGNY-DISSONCOUR.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 873

OXFORD
1992

18 P

LETTRES

DE

Mmes. DE VILLARS,

DE COULANGES,

ET DE LA FAYETTE;

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSE.

LETTRES

DE

Mmes. DE VILLARS,

DE COULANGES,

ET DE LA FAYETTE;

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ;

Accompagnées de Notices biographiques, de Notes explicatives, et de LA COQUETTE VENGÉE, par NINON DE L'ENCLOS.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
Rue Gît-le-cœur, N°. 18.

AN XIII. — 1805.

LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR

Mme. DE LA FAYETTE.

MARIE-MAGDELEINE PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse *de la Fayette*, naquit, en 1632, d'Aymar *de la Vergne*, maréchal de camp et gouverneur du Hâvre-de-Grâce, et de Marie *de Péna*, d'une ancienne famille de Provence.

Mademoiselle *de la Vergne* eut le bonheur d'avoir un père en qui le mérite égaloit la tendresse. Il prit soin lui-même de l'éducation de sa fille, et cette éducation fut à la fois solide et brillante. Les lettres et

les arts concoururent à embellir un heureux naturel. *Ménage* et le père *Rapin* se chargèrent d'enseigner le latin à mademoiselle *de la Vergne*. Introduite de bonne heure dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la justesse et la solidité naturelle de son esprit n'auroient peut-être pas résisté à la contagion du mauvais goût, dont cet hôtel étoit le centre, si la lecture des auteurs latins ne lui eût offert un préservatif, qu'à cette époque elle ne pouvoit encore trouver dans notre littérature. Du reste, elle mit autant de soin à cacher son savoir que d'autres en mettent à l'étaler.

En 1655, âgée de 22 ans, elle épousa François, comte *de la Fayette*, frère de mademoiselle *de la Fayette*, fille d'honneur d'Anne *d'Autriche*, connue par ses chastes amours avec

Louis XIII. Madame *de la Fayette* eut de son mari deux fils, dont l'un suivit la carrière des armes, et l'autre embrassa l'état ecclésiastique.

Douée d'un esprit cultivé et du talent d'écrire, madame *de la Fayette* ne pouvoit manquer d'avoir une estime particulière pour ceux en qui les mêmes avantages se faisoient remarquer. Plusieurs gens de lettres furent admis dans sa familiarité. De ce nombre étoit *la Fontaine*, dont la destinée sembloit être d'avoir les femmes les plus distinguées pour amies et pour bienfaitrices.

Segrais avoit déplu à *Mademoiselle*, au service de laquelle il étoit en qualité de gentilhomme ordinaire, pour avoir blâmé son projet de mariage avec *Lauzun*. Il fut obligé de quitter la maison de cette princesse.

Madame *de la Fayette* le reçut dans la sienne. Ce fut pendant le séjour qu'il y fit qu'elle composa *Zayde* et *la princesse de Clèves*. Elle fit paroître le premier de ces romans sous le nom de *Segrais*. Le succès en fut si prodigieux, que madame *de la Fayette*, toute modeste qu'elle étoit, dut regretter de n'en pouvoir jouir qu'en secret, et que *Segrais*, sur-tout, dut désirer de ne pas rester plus longtemps chargé d'une gloire, qui, croissant chaque jour, devenoit un fardeau également incommode pour sa délicatesse et pour son amour-propre. Il en rendit la jouissance à celle qui en avoit la propriété, sans en rien retenir que l'honneur d'avoir donné quelques avis pour la disposition de l'ouvrage. Sa renonciation fut sincère, et l'on y crut.

Le docte *Huet*, depuis évêque d'Avranches, fut lié d'une amitié très-tendre avec madame *de la Fayette*. Il composa pour elle son *Traité de l'origine des Romans*, qui fut imprimé en tête de *Zayde*. C'est à ce sujet que madame *de la Fayette* disoit à *Huet : Nous avons marié nos enfans ensemble.*

Rien n'est plus connu que l'amitié de madame *de la Fayette* et du duc *de la Rochefoucauld*, l'auteur des *Maximes*. Elle dura plus de vingt-cinq ans, et la mort seule en rompit les nœuds. Ce ne seroit point assez de dire que M. *de la Rochefoucauld* et madame *de la Fayette* se voyoient tous les jours ; ils étoient continuellement ensemble ; ils ne se quittoient pas. Le duc *de la Rochefoucauld*, après l'éclat et les agitations de sa

jeunesse, condamné à la retraite et au repos, éloigné des places et des honneurs, abandonné de ceux qui ne s'attachent qu'à la faveur, et de plus obsédé de maux très-douloureux, se livroit trop souvent aux accès d'une injuste misantropie. Dans cette position, quelle société pouvoit lui être plus nécessaire que celle d'une femme aimable et bonne, qui embellît sa solitude, remplît le vide de son âme, adoucît son humeur et ses chagrins, dont l'attachement désintéressé fût une continuelle réfutation de son triste système, dont l'entretien fît une agréable diversion aux maux qu'elle ne parviendroit pas à soulager par ses soins, qui attirât chez lui, auprès de qui il pût trouver ce choix d'hommes instruits et de femmes spirituelles, si préférable à

la foule des courtisans frivoles et perfides? Telle étoit madame *de la Fayette* pour M. *de la Rochefoucauld.* Son ami mourut; elle fut inconsolable. Accablée par le chagrin et les infirmités, ayant perdu ce qui l'attachoit le plus au monde, elle se jeta toute entière dans le sein de Dieu. Les dernières années de sa vie furent consacrées aux pratiques de la piété la plus austère; elle mourut en 1693, dans sa soixantième année.

Le trait le plus marqué de son caractère, étoit la franchise. M. *de la Rochefoucauld* lui avoit dit qu'elle étoit *vraie.* Ce mot qui n'avoit point encore été employé dans cette acception, parut la peindre parfaitement, et dès lors chacun le lui appliqua.

Son caractère et sa conduite ont été attaqués; mais la malignité connue

de ses détracteurs suffit presque seule pour réfuter leurs accusations. Il suffit de nommer *la Beaumelle*, historien infidèle, qui presque toujours mettoit à la place de la vérité les caprices de son humeur ou les saillies de son imagination; et *Bussy-Rabutin*, ce satirique impitoyable qui n'épargna ni le roi ni madame *de Sévigné*, sa cousine, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus puissant et de plus aimable. Aux calomnies de pareils hommes, opposons un témoignage, qui, pour être favorable, n'en est pas moins digne de foi. C'est celui de madame *de Sévigné*. « Madame » *de la Fayette*, écrivoit-elle à sa » fille, est une femme aimable et » estimable, que vous aimiez dès que » vous aviez le temps d'être avec » elle, et de faire usage de son esprit

» et de sa raison. Plus on la connoît, » plus on s'y attache. »

Madame *de la Fayette* avoit l'esprit éminemment juste. *Segrais* lui avoit dit : *Votre jugement est supérieur à votre esprit.* Cette opinion lui avoit paru très-flatteuse. On sent que pour bien goûter une pareille louange, il faut la mériter. Elle ne portoit dans la conversation ni les saillies étincelantes et caustiques de madame *Cornuel*, ni la vivacité spirituelle de madame *de Coulanges*, ni l'aimable abandon de madame *de Sévigné ;* mais ses discours étoient d'une précision élégante et ingénieuse. On a retenu d'elle plusieurs mots, entr'autres celui-ci : *Les sots traducteurs ressemblent à des laquais ignorans qui changent en sottises les complimens dont on les charge.*

Il est inutile de s'étendre ici sur ses ouvrages que tout le monde connoît. *Zayde*, *la princesse de Clèves*, *la comtesse de Tende* et *la princesse de Montpensier*, seront lues avec plaisir aussi long-temps qu'on sera sensible à la délicatesse des sentimens, aux grâces et au naturel du style. Outre ses romans, elle avoit composé un assez grand nombre d'ouvrages historiques ; mais les manuscrits se sont perdus par la négligence de l'abbé *de la Fayette*, son fils, qui les prêtoit à tout le monde, et ne les redemandoit pas. On n'a conservé que deux de ces écrits ; l'un est intitulé : *Mémoires de la cour de France, pour les années* 1688 *et* 1689; l'autre est l'histoire de madame Henriette-Anne *d'Angleterre*, première femme de *Monsieur*.

On a encore de madame *de la Fayette* un portrait de madame *de Sévigné*, l'un des meilleurs qu'on ait faits dans ce siècle où l'on en fit tant. L'amitié retraça fidèlement les traits d'un modèle qu'elle n'avoit pas besoin d'embellir. Ce portrait a été placé dans le volume que nous publions à la suite des lettres de madame *de la Fayette*.

Ces lettres, qui sont au nombre de quatorze, sont adressées à cette même madame *de Sévigné*, dont elles ne dépareroient pas le recueil. On peut croire que, si madame *de la Fayette* se fût livrée davantage au commerce épistolaire, elle eût approché en ce genre du talent et de la réputation de son amie; « mais, lui écrivoit-» elle un jour, le goût d'écrire m'est » passé pour tout le monde; et, si

» j'avois un amant qui voulût de mes
» lettres tous les matins, je romprois
» avec lui. »

LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 30 *décembre* 1672.

J'AI vu votre grande lettre à *d'Hacqueville* : je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque de Marseille; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez. Je montrerai votre lettre à *Langlade*, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame *du Plessis*; car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame *de Northumberland*. Vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du comte *de Sunderland*, qui est présentement ambassadeur ici. Il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres, et M. *de la Rochefoucauld*, qu'il voit très-souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit. Je vous supplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de le renvoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame *de Northumberland*, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu; vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que si M. *de Montaigu* n'a pas un heureux succès dans son voyage, il passera en Italie pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame *de Northumberland* qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comment il sera traité.

La

La *Marans* est dans une dévotion et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne se peuvent comprendre : sa sœur (1), qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée; sa personne est changée à n'être pas reconnoissable : elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de M. *de Longueville*, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois redonné au public; mais ses plaintes étoient si douces, que *Montalais* en étoit confondue pour elle et pour moi; en sorte que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étois informée de la belle opinion qu'elle avoit que j'aimois M. *de Longueville*. La *Marans*, avec un esprit admirable, répondit que puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'en eusse pas dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle.

(1) Mademoiselle *de Montalais*, fille d'honneur de madame *Henriette-Anne d'Angleterre*.

On parla de madame *de Grignan*; elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde, sans exception; si Dieu fixe cette bonne tête-là, ce sera un des grands miracles que j'aurai jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal avec madame *de Monaco*; je m'y enrhumai à mourir : j'y pleurai *Madame* (1) de tout mon cœur. Je fus surprise de l'esprit de celle-ci (2); non pas de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens : elle se mit sur le ridicule de M. *de Meckelbourg* d'être à Paris présentement; et je vous assure que l'on ne peut mieux dire. C'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût; car elle hait madame *de Gourdon* à ne la

(1) *Henriette-Anne d'Angleterre*, morte le 29 juin 1670.

(2) *Elisabeth-Charlotte*, palatine du Rhin, que *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671.

pouvoir souffrir. *Monsieur* me fit toutes les caresses du monde au nez de la maréchale *de Clerembault* (1); j'étois soutenue *de la Fienne*, qui la hait mortellement, et à qui j'avois donné à dîner il n'y a que deux jours. Tout le monde croit que la comtesse *du Plessis* (2) va épouser *Clerembault*.

M. *de la Rochefoucauld* vous fait cent mille complimens; il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame *du Plessis* que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle, vous savez combien je vous aime.

---

(1) Gouvernante des enfans de *Monsieur*.

(2) *Marie-Louise le Loup de Bellenave*, veuve d'*Alexandre de Choiseul*, comte *du Plessis*; et remariée depuis à *René Gillier de Puygarreau*, marquis *de Clerembault*, premier écuyer de *Madame*, duchesse d'*Orléans*.

LETTRE II.

Paris, 27 février 1673.

MADAME *Bayard* et M. *de la Fayette* arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils : il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent : elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres, et, de plus, la grande amitié que vous avez pour madame *de Grignan*, fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand *d'Hacqueville* à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

LETTRE III.

Paris, 15 avril, 1673.

MADAME *de Northumberland* me vint voir hier ; j'avois été la chercher avec madame *de Coulanges :* elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse ; j'en fus surprise : elle est, avec cela, mal habillée ; point de grâce ; enfin, je n'en fus point du tout éblouie ; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou, pour mieux dire, ce que je dis ; car j'étois seule. M. *de la Rochefoucauld* et madame *de Thianges*, qui avoient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. *Montaigu* m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir ; je lui ai fort parlé d'elle ; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et

paroît très-rempli d'espérance. M. *de Chaulnes* partit hier, et le comte *Tot* aussi ; ce dernier est très-affligé de quitter la France : je l'ai vu quasi tous les jours, pendant qu'il a été ici ; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale *de Grammont* s'est trouvée mal ; *d'Hacqueville* y a été, toujours courant, lui mener un médecin : il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie : j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus ; je voudrois bien vous voir pour me rafraîchir le sang.

LETTRE IV.

Paris, 19 *mai* 1673.

Je vais demain à Chantilli : c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée jusque sur le Pont-neuf, où la fièvre me prit ; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter : nous y allons, la même compagnie, et rien de plus.

Madame *du Plessis* étoit si charmée de votre lettre, qu'elle me l'a envoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à *Langlade*, qui m'en a paru très-content; il honore toujours beaucoup madame *de Grignan*. *Montaigu* s'en va : on dit que ses espérances sont renversées; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la nymphe (1). Votre fils est amou-

(1) Madame *de Northumberland*.

reux, comme un perdu, de mademoiselle *de Poussai;* il n'aspire qu'à être aussi transi que *la Fare*. M. *de la Rochefoucauld* dit que l'ambition de *Sévigné* est de mourir d'un amour qu'il n'a pas; car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûtée de celle de *la Fare:* elle est trop grande et trop esclave; sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentimens : elle soupa chez *Longueil* et assista à une musique le soir même qu'il partit. Souper en compagnie quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroît un crime capital; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

LETTRE

LETTRE V.

Paris, 26 mai 1673.

Si je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilli, et je vous dirois que de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là. Nous n'y avons pas eu un trop beau temps; mais la beauté de la chasse dans les carosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici, à mon retour, deux de vos lettres. Je ne puis faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée; car il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai causé avec vous. Pour

répondre à vos questions, je vous dirai que madame *de Brissac* (1) est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amans, et d'amans peu propres à faire du bruit; de sorte qu'elle n'a pas grand besoin du *manteau de sainte Ursule*. Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. *Monsieur* le Premier et ses enfans sont aussi fort assidus auprès d'elle; M. *de Montaigu* ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame *de Northumberland*, qui part aujourd'hui; *Montaigu* l'a devancée de deux jours; tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame *de Brissac* joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La comtesse du *Plessis* a servi de dame d'honneur deux jours avant que *Mon-*

(1) Gabrielle-Louise *de Saint Simon*, duchesse *de Brissac*.

sieur soit parti ; sa belle-mère (1) n'y avoit pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne point M. *de Monaco ;* je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez *Madame* est assez bonne pour la femme de *Clerembault ;* elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

Nous allons dîner à Livri ; M. *de la Rochefoucauld, Morangis, Coulanges* et moi ; c'est une chose qui me paroît bien étrange, d'aller dîner à Livri, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé *Testu* (2) est allé à Fontevrault ; je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce

(1) Colombe *le Charron*, femme de César, duc *de Choiseul*, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de *Madame*.

(2) Il ne faut pas confondre l'abbé *Testu*, dont il est parlé dans ces lettres, avec un autre abbé *Testu* qui avoit été aumônier ordinaire de *Madame*, et qui étoit comme le premier de l'académie françoise : celui dont il s'agit étoit un homme de beaucoup d'esprit et de très-bonne compagnie.

voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame *de Montespan* est demeurée à Courtrai. Je reçois une petite lettre de vous : si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas; je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. *le Duc* s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles : voici un petit conte sur son sujet. Il se familiarisoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment, et, comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu! Monseigneur, votre altesse a la bonté d'être trop insolente.* C'est *Briole* qui m'a écrit cela; j'ai jugé que vous en seriez charmée, comme moi. Adieu, ma belle; je suis toute à vous assurément.

LETTRE VI.

Paris, 30 juin 1673.

Hé bien! hé bien! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles : *Mes journées sont remplies?* Il est vrai que *Bayard* est ici, et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? Encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. *de la Rochefoucauld* que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. *de la Rochefoucauld* et *Gourville* sont ici; écrirai-je? Mais quand ils sont sortis? Ah! quand ils sont sortis! il est onze heures, et je sors, moi; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres.

Mais l'après-dînée ? J'ai mal à la tête. Mais le matin ? J'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde, et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à St.-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être : je n'y ai passé que huit jours de cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que

je vis mourir *Madame* : je relus hier plusieurs de ses lettres ; je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère : vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. *de la Rochefoucauld* vous écrira.

LETTRE VII.

Paris, 14 *juillet* 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre : il y a six mois que je n'ai été purgée ; on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table : ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point ; mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui : hé bien ! mangez-en donc ; je ne saurois, je man-

gerai tantôt : que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir, voilà un potage et un poulet; je n'en veux point, je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept : je me lève à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille; je me remets dans mon lit le soir inutilement, comme l'autre nuit. Êtes-vous malade? nenni. Êtes-vous plus foible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits : je redors présentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à *M. le Duc*. Si je puis, j'irai

dimanche à Livri pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame *de Coulanges* à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez : j'en ferois convenir *Corbinelli* en un demi-quart d'heure : au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles ; tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? Pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur. *Segrais* porte aussi guignon; madame *de Thianges* est des amies de *Corbinelli*, madame *Scarron*, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être. On donne des pensions aux beaux esprits ; c'est un fonds abandonné à cela ; il en mérite mieux que tous ceux qui en ont ; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui. Je dois voir demain madame *de Vill.....* ; c'est une certaine ridicule à qui M. *d'Ambre* a fait un enfant. Elle l'a plaidé, et a perdu son pro-

cès. Elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil. Elle prétend avoir été forcée: vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La *Marans* est une sainte; il n'y a point de raillerie : cela me paroît un miracle. La *Bonnetot* est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge, ni de boucles. Madame *de Monaco* ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour, bien blanche : elle est favorite et engouée de cette *Madame*-ci tout comme de l'autre : cela est bizarre. *Langlade* s'en va demain en Poitou pour deux ou trois mois. *M. de Marsillac* est ici : il part lundi pour aller à Barège; il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse *du Plessis* va se marier : elle a pensé acheter *Frêne*. *M. de la Rochefoucauld* se porte très-bien : il vous fait mille et mille compliments et à *Corbinelli*. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités; mais on ne les oublie point.

On oublie les infidélités; mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une » infidélité à votre amant, que vous » aimez pourtant toujours; ou qu'il vous » en ait fait une, et qu'il vous aime aussi » toujours? » On n'entend pas par infidélité, avoir quitté pour un autre; mais avoir fait une faute considérable. Adieu: je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est que de ne point manger et ne point dormir. J'embrasse madame *de Grignan* et toutes ses perfections.

LETTRE VIII.

Paris, 4 septembre 1673.

Je suis à St.-Maur; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes amis. J'ai mes enfans et le beau temps, cela me suffit. Je prends des eaux de Forges; je songe à ma santé: je ne vois personne, je ne

m'en soucie point du tout. Tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées, d'être de l'humeur dont je suis. Je ne sais si madame *de Coulanges* ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez *Gourville*, où étoient madame *Scarron* et l'abbé *Testu*, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit ;* nous nous jetâmes dans des subtilités, où nous n'entendions plus rien. Si l'air de la Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M.* de la Rochefoucauld *aussi, et moi encore ; mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront. M. *de Coulanges* m'a dit que votre voyage étoit encore retardé : pourvu que vous rameniez madame *de Grignan*, je n'en murmure pas : si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence.

Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal *de Retz* est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle; je la vois quasi tous les jours; j'ai vu enfin son visage (1): il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau. Elle n'a que quarante ans; mais l'austérité de la règle l'a fort changée. madame *de Grignan* a fait des merveilles d'avoir écrit à la *Marans*. Je n'ai pas été si sage; car je fus, l'autre jour, chercher madame de *Schomberg* (2), et je ne la demandai point. Adieu, ma belle; je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres, il y a long-temps. Il me semble que l'argent

(1) Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parens, ou dans des cas particuliers.

(2) Madame *de Schomberg* et madame *de Marans* étoient logées dans la même maison.

est si rare, qu'on n'en devroit point prendre de ses amis. Faites mes excuses à M. l'abbé (*de Coulanges*), de ce que je l'ai reçu.

LETTRE IX.

Paris, 8 *octobre* 1689.

Mon style sera laconique, je n'ai point de tête : j'ai eu la fièvre, j'ai chargé M. *du Bois* de vous le mander.

Votre affaire est manquée et sans remède ; l'on y a fait des merveilles de toutes parts : je doute que M. *de Chaulnes* en personne l'eût pu faire. Le roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. *de Sévigné ;* mais il étoit engagé, il y a longtemps : il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation ; il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains. Ce n'est pas de quoi il est question présentement : il est question, ma belle, qu'il

ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne à quelque prix que ce soit. Vous êtes vieille; les Rochers (1) sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront. Vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr, et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes : je vous ferme la bouche sur tout. M. *de Sévigné* vous donne son équipage. Vous venez à Malicorne : vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. *de Chaulnes*. Vous voilà à Paris : vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes. Votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant : à votre loisir, vous vous remettrez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à M. *de Sévigné ;* vous avez ici un ménage : mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent ;

(1) Terre de madame *de Sévigné*, en Bretagne.

car votre louage de maison va toujours. Vous direz : Mais je dois, et je paierai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est : on ne vous le dira pas ; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues ; il faut venir : tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas ; et en un mot, ma belle, il faut venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de madame *de Chaulnes* et à celle de madame *de Lavardin*. Nous ne voulons point d'une amie, qui veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite ; il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRE

LETTRE X.

Paris, 20 septembre 1690.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu, par celle de madame *de Lavardin* et par la mienne, que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire: le soleil est plus beau, vous aurez compagnie; je dis même, séparée de madame *de Grignan*, qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens; enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement monsieur votre fils de consentir à vous perdre pour votre intérêt; si j'étois en train d'écrire, je lui en ferois des complimens: partez tout le plutôt qu'il vous sera possible. Mandez-nous par quelles villes vous passerez, et à peu près le temps: vous y

trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être ; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence : je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, madame *de Lavardin* et moi, sans savoir en aucune façon que ce fût votre dessein (1).

LETTRE XI.

Paris, 20 *septembre* 1691.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire que j'ai un peu moins de vapeurs ; je ne connois point d'autre mal ; ne vous inquiétez pas de ma santé ; mes maux ne sont pas dangereux ; et

(1) C'est ce que madame *de Sévigné* appeloit *l'approbation de ses docteurs.*

quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par un grand desséchement, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour : ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidens imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre; une personne en santé me paroît un prodige. M. le chevalier *de Grignan* a soin de moi; j'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la duchesse *de Chaulnes* me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfans; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami *Croisilles* (1) est

(1) Frère du maréchal *de Catinat.*

toujours à Saint-Gratien : il me mande qu'il se porte fort bien à la campagne ; il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien ; nous en sommes véritablement en peine, le chevalier *de Grignan* et moi. L'abbé *Testu* est allé faire un voyage à la campagne ; nous le soupçonnons, M. *de Chaulnes* et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme, madame *Lavocat*, est bien malade ; il y a aussi bien long-temps qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. *de la Feuillade* (1) étoit mort cette nuit ; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

---

(1) François d'*Aubusson*, duc *de la Feuillade* ; pair et maréchal de France, gouverneur du Dauphiné, et père du dernier maréchal de ce nom.

LETTRE XII.

Paris, 26 septembre 1691.

VENIR à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie! la seule pensée m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi! et, quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'acheterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état; j'étois parfaitement bien, et j'ai été comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire, guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui a ému mes vapeurs. Je ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une femme ensorcelée; mais, l'après-dînée, je suis assez comme une autre personne; je vous écrivis, il y a

un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme; et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avois point été nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle, comptez que c'est un château en Espagne pour moi, que de m'imaginer le plaisir de vous voir, mais mon plaisir seroit troublé, si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de madame *de Grignan* et avec les vôtres. Il me paroît cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE XIII.

Paris, mercredi 10 octobre 1691.

J'AI eu des vapeurs cruelles qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. Je veux remercier madame *de Grignan* pour me calmer l'esprit; elle a écrit des merveilles pour moi à monsieur le chevalier *de Grignan*.

A madame DE GRIGNAN.

JE vous en remercie, Madame, et je vous prie d'ordonner à M. le chevalier *de Grignan* de m'aimer; je l'aime de tout mon cœur : c'est un homme que cet homme-là. Ramenez madame votre mère; vous avez mille affaires ici; prenez garde de voir vos affaires domesti-

ques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, Madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même temps la joie de voir madame votre mère.

A Madame DE SÉVIGNÉ.

MON dieu ! ma chère amie, que je serai aise de vous voir ! vraiment je pleurerai bien ; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils l'abbé, qui étoit en Poitou, à deux lieues de madame *de la Troche*. Un gentilhomme d'importance, gendre de madame *de la Rochebardon*, chez qui madame *de la Troche* est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort de *la Troche* (1), par la gazette, s'il vous plaît ;

(1) Tué au combat de Leuze, le 20 septembre 1691.

car

car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes : j'y retombe bien toute seule. M. *de Pomponne* croyoit madame *de la Troche* riche, je lui ai écrit, et il m'a mandé que la duchesse *du Lude* l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. *Croisilles* sort d'ici ; il m'est venu voir de Saint-Gratien ; je lui ai fait vos complimens ; il est fort bien. Ma petite fille est louche comme un chien : il n'importe ; madame *de Grignan* l'a bien été ; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et toute à vous plus que jamais, s'il est possible.

LETTRE XIV.

Paris, 24 janvier 1692.

Hélas! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais; en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps ni dans l'esprit; je ne suis une personne, ni par l'un ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut finir quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir madame *de Lavardin*. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

EXTRAITS
DE LETTRES DIVERSES.

Madame de la Fayette *se moque des ridicules manières de parler de quelques personnes de son temps. Elle fait parler un amant jaloux à sa maîtresse.*

PREMIER EXTRAIT.

Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous me fîtes hier. Vous étiez belle comme un petit ange. Vous savez que je suis alerte sur le compte de *Dangeau*; je vous l'avois dit de bonne foi; et cependant vous me quittâtes franc et net pour le galoper; cela s'appelle rompre de couronne à couronne; c'est n'avoir aucun ménagement et manquer à toutes sortes d'égards. Vous sentez que

cette manière de peindre m'a tiré de grands rideaux. Vous avez oublié qu'il y a des choses dont je ne tâte jamais, et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve pas aisément sur un certain pied. Sûrement ce n'est point mon caractère que d'être dupe et de donner dans le panneau tête baissée. Je me le tiens pour dit; j'entends le françois. A la vérité, je ne ferai point de fracas; j'en userai fort honnêtement; je n'afficherai point; je ne donnerai rien au public; je retirerai mes troupes; mais comptez que vous n'avez point obligé un ingrat.

SECOND EXTRAIT,

Composé de phrases où il n'y a point de sens, et que bien des gens de la cour mettent dans leurs discours.

Je vous assure, Monseigneur, qu'on est bien chagrin de ne pouvoir faire son devoir, et il est fort honnête de le pardonner. Je vous écris cette missive pour

vous donner des nouvelles de M. *Domatel*; j'espère qu'il sera bientôt hors d'affaire, et que sa maladie ne sera pas longue. Je me suis trouvé depuis peu à un grand repas où l'on a mangé une bonne soupe, et où vous avez été bien célébré. Vous savez, Monseigneur, que vous inspirez la joie. L'on fit mille plaisanteries; vous me ferez bien la justice de croire que l'on a eu le dernier déplaisir de ne vous y avoir pas. J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir pour vous entretenir sur mon gazon. Mes fermiers sont cause que je ne puis m'aller rabattre chez *Fredole*; mais je vas souvent en un lieu où l'on aime à se réjouir, et où l'on met les plats en bataille. Il y a une personne qui désire fort le tête-à-tête avec vous. Vous connoîtrez dans son dialogue qu'elle a du savoir-faire, et que l'on vous trouve furieusement aimable; je vous dis tout ceci, parce que je suis engoué de vous; car votre caractère me réjouit; et, de bonne foi, il est vrai que je me suis coulé de mon pied

en un lieu où j'ai vu de beaux esprits qui ne peuvent se passer de vous à cause de votre génie. Je m'étonne que vous ne veniez pas dialoguer avec les demoiselles; c'est à coup sûr que vous les réjouissez quand elles vous voient; car, assurément, vous êtes du bel air, et vous distinguez bien dans le beau monde, où l'on vous rend justice. Il est vrai que je m'en allai hier au bal dans un grand embarras, dont j'eus bien de la peine de me tirer; il est vrai que je n'y demeurai pas long-temps; j'ouïs la bonne femme qui me parla bien de vous, qui me dit que vous faisiez figure. Elle vous aime autant que les demoiselles; sûrement vous êtes aujourd'hui la coqueluche de tout le monde; il est vrai que votre mérite n'est pas postiche. Les demoiselles en rendent sûrement de bons témoignages.

PORTRAIT

DE

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

PAR MADAME

LA COMTESSE DE LA FAYETTE,

SOUS LE NOM D'UN INCONNU.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles, se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts; mais pour moi, Madame, grâce au privilége d'inconnu que j'ai auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colère; je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand déplaisir si, après vous

avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous, que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que de vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, et m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables; je ne veux point vous dire toutes ces choses; votre miroir vous les dit assez; mais comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre.

Sachez donc, Madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a un tel charme, et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces au-

tour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger, par ce que je viens de vous dire, que, si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris; mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je sais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes

pas moins au plaisir. Vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissemens, et les divertissemens augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame *de la Fayette*. Ah! Madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit toutes les disgrâces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentimens fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné! et votre cœur, Madame, est sans

doute un bien qui ne se peut mériter ; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est ; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qu'il ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été, et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples complimens de bienséance paroissent, en votre bouche, des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin, vous avez reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous ; et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités

qui, jusqu'ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes ; car je romprois le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et, de plus, Madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous et de paroître,
Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être (1).

(1) Derniers vers de la pompe funèbre de *Voiture*, par *Sarrasin*.

Fin des lettres de madame de la Fayette.

LETTRES

DE

NINON DE L'ENCLOS.

NOTICE

SUR

NINON DE L'ENCLOS.

ANNE DE L'ENCLOS naquit à Paris le 15 mai 1616 de M. *de l'Enclos*, gentilhomme de Touraine, et de mademoiselle *de Raconis*, son épouse, d'une famille noble de l'Orléanois.

Madame *de l'Enclos* vouloit faire de Ninon une dévote; mais M. *de l'Enclos*, homme d'esprit et de plaisir, se chargea lui-même de l'éducation de sa fille, et donna une direction toute différente à ses inclinations.

Ninon perdit ses parens de bonne heure : dès l'âge de quinze ans, elle se trouva maîtresse d'elle-même, et

d'une fortune que les dissipations de son père avoient considérablement réduite. Elle mit son bien à fonds perdu, et se fit, par ce moyen, un revenu suffisant pour vivre dans l'aisance, et même obliger ses amis au besoin. Elle sut économiser sans avarice, et dépenser sans profusion.

Plusieurs fois elle fut recherchée en mariage; mais elle chérissoit trop l'indépendance pour contracter un pareil engagement.

Elevée dans les principes les moins sévères, et née avec des sens fort vifs, elle se livra toute entière aux plaisirs de l'amour. Nous n'entreprendrons point de faire l'apologie d'une conduite aussi peu retenue; en renonçant à la principale vertu de son sexe, Ninon a sans doute perdu une grande partie de ses droits à l'estime; mais s'il n'est pas permis de chercher

à excuser ses torts, il doit l'être au moins de mettre sous les yeux du lecteur tout ce qui peut contribuer à les faire juger moins rigoureusement. M. *de l'Enclos*, professant ouvertement l'épicuréisme le plus relâché, avoit donné à sa fille des préceptes de volupté qu'il ne confirmoit que trop par sa manière de vivre; et l'on sait quelle influence exercent sur nos idées et nos actions de toute la vie, les discours et l'exemple des personnes qui ont présidé à notre éducation, sur-tout lorsque ces personnes nous ont été chères, et que leur doctrine a flatté nos goûts, au lieu de les contrarier. Abandonnée fort jeune à sa propre volonté, entourée de mille adorateurs que lui attiroient ses charmes, flattée d'inspirer de l'amour, ne pouvant s'empêcher d'en ressentir elle-même pour

des hommes qui réunissoient presque tous aux grâces de l'esprit et du corps l'éclat d'une grande fortune ou d'un grand nom, comment *Ninon* se seroit-elle défendue contre tant de séductions ? Elle y céda sans résistance ; mais si elle fut foible, elle ne fut point vile. Quoiqu'elle eut le tort très-grand de ne considérer l'amour que comme une sensation et non point comme un sentiment, on ne voit pas que ce travers d'opinion, qui auroit pu l'entraîner aux choix les plus honteux, lui en ait jamais fait faire un seul que la délicatesse la plus platonique eût pu désavouer. La liste de ses amans est nombreuse ; mais il n'y figure aucun nom que, pour son honneur, on soit fâché d'y trouver inscrit ; ce sont les *Condé*, les *la Rochefoucauld*, les *Longueville*, les *Coligni*, les *Vil-*

larceaux, les *Sévigné*, les *d'Albret*, les *d'Estrées*, les *Gersey*, les *d'Effiat*, les *Clerembault*, les *la Châtre*, les *Bannier*, les *Gourville*, etc. Mais ce qui établit sur-tout une prodigieuse différence entre *Ninon* et les autres femmes qui, comme elle, ont fait de l'amour une sorte de profession, c'est qu'elle ne trafiqua point de ses faveurs. Par inclination, par caprice ou même par vanité, elle les accordoit en pur don à l'amabilité, au mérite, à la célébrité; mais jamais elle ne les vendit à la richesse. Elle poussoit, dit-on, les scrupules du désintéressement jusque-là, que ceux dont elle avoit satisfait les désirs, en perdoient le droit de lui faire accepter les dons les plus légers.

Celle qui rejetoit les présens de l'amour comme un salaire offensant, n'étoit pas faite pour retenir les dé-

pôts de l'amitié. *Gourville*, obligé de fuir du royaume, avoit confié vingt mille écus en or à *Ninon*, dont il étoit alors l'amant, et remis pareille somme entre les mains d'un personnage fameux par l'austérité de ses mœurs. *Gourville* revint. L'ecclésiastique (c'en étoit un) nia le dépôt. *Gourville*, à qui *Ninon* dans l'intervalle avoit donné un successeur, lui fit l'injure de la croire aussi peu fidèle en affaires qu'en amour, et il doutoit si peu de son malheur qu'il s'épargnoit jusqu'à la peine d'aller s'en assurer. *Ninon* l'envoya chercher. « Mon cher *Gourville*, lui dit-» elle, il m'est arrivé un grand mal-» heur pendant votre absence. J'ai » perdu le goût que j'avois pour » vous ; mais je n'ai pas perdu la » mémoire. Voici les vingt mille » écus que vous m'avez confiés à

» votre départ de Paris. Ils sont en-
» core dans la cassette où vous les
» avez serrés vous-même. »

Ninon ne trahissoit point ses amans ; elle cessoit de les aimer et le leur disoit. Ce ne fut que pour se soustraire aux fatigantes importunités de *la Châtre*, qu'elle lui signa ce fameux billet, où elle faisoit de tous les sermens celui qu'elle étoit le moins en état de tenir, le serment de n'en aimer jamais d'autre de sa vie ; et elle ne se crut pas liée un seul instant par un engagement aussi téméraire. Au reste il est certain, d'après son caractère, que si le porteur de cette risible cédule eût été de retour auprès d'elle, quand il lui vint en fantaisie de manquer à la foi jurée, elle lui auroit ingénument confié à lui-même que son billet ne valoit plus rien.

Volage en amour, mais non point perfide, *Ninon* étoit en amitié d'une constance à toute épreuve. Ses amans, en cessant de l'être, devenoient ses amis, et c'étoit pour toujours. L'amitié étoit le seul sentiment respectacle à ses yeux, et elle en remplissoit religieusement tous les devoirs. J. J. *Rousseau* a dit : « Je n'au» rois pas plus voulu d'elle pour » mon ami que pour ma maîtresse. » On ne voit pas trop par quel motif il eût répugné si fort à être l'ami de *Ninon ;* on expliqueroit plus facilement encore pourquoi il eût refusé d'être son amant, quoiqu'à dire vrai, *Rousseau* lui-même eût peut-être eu bien de la peine à se défendre de ses charmes, si elle se fût mis en tête de venir à bout de sa philosophie.

Tous ses contemporains s'accordent à la peindre comme la plus sé-

duisante des femmes. Sa taille, disent-ils, étoit pleine de grâce et de noblesse; sa figure n'étoit pas parfaitement régulière, et n'avoit point ce grand éclat de beauté qui frappe d'abord; mais l'examen y faisoit découvrir une foule d'agrémens et de finesses qui la faisoient préférer aux figures les plus correctes et les plus éblouissantes. Elle dédaignoit le luxe des habits, ou plutôt, par une coquetterie mieux entendue, elle le rejetoit comme contraire aux intérêts de sa beauté. Une propreté recherchée, une simplicité élégante faisoient tous les frais de sa parure. Les charmes de sa personne se conservèrent si long-temps, ils diminuèrent d'une manière si lente et si peu sensible, qu'elle prolongea le don de plaire et d'exciter le désir, jusqu'à un âge où toutes les autres femmes

sont trop heureuses de ne pas exciter le dégoût. On prétend qu'à quatre-vingts ans elle inspira une vive passion à l'abbé *Gedoyn*. *Voltaire* ne rejette point entièrement cette anecdote, comme quelques autres ont fait; mais à l'abbé *Gedoyn* il substitue l'abbé *de Château-Neuf*, et il rabat dix années de l'âge attribué à *Ninon* quand elle fit sa dernière folie. Au compte même de *Voltaire*, c'est encore avoir poussé bien loin sa carrière amoureuse. L'abbé *Fraguier*, qui n'avoit connu *Ninon* que dans un âge déjà très-avancé, disoit que *quiconque vouloit faire attention à ses yeux, pouvoit y lire encore toute son histoire*. *Chaulieu* exprimoit autrement la même idée : *L'amour*, disoit-il, *s'étoit retiré jusque dans les rides de son front*.

L'esprit de *Ninon* n'étoit pas moins célèbre

célèbre que ses charmes. Elle l'avoit tout à la fois agréable et solide. Elle se l'étoit formé de bonne heure par la lecture de nos meilleurs écrivains. A l'âge de dix ans, *Montaigne* et *Charron* étoient ses livres favoris. Elle parloit avec facilité l'italien et l'espagnol. Elle évitoit avec un soin extrême le ridicule si commun parmi les femmes qui se croient ou sont en effet plus instruites que les autres, celui de faire parade de leur savoir. *Mignard* se plaignoit de ce que sa fille, depuis madame la comtesse *de Feuquières*, manquoit de mémoire : *Vous êtes trop heureux, Monsieur*, lui dit *Ninon, elle ne citera point.* « Son entretien étoit doux et léger, » dit l'abbé *Fraguier* : le contraire » la blessoit, mais il n'y paroissoit » point. » Elle n'avoit pas négligé les arts agréables ; elle dansoit avec

grâce, chantoit avec goût, et jouoit très-bien du clavecin, du luth, du tuorbe et de la guitare.

Tant d'agrémens réunis ne pouvoient manquer d'attirer chez elle l'élite de la cour et de la ville. Les hommes les plus distingués par la naissance, l'esprit et les talens, lui faisoient une cour assidue. Les mères ambitionnoient pour leurs fils l'avantage d'être admis chez *Ninon*, auprès de qui ils se formoient aux manières et au ton de la bonne compagnie. Cette faveur n'étoit point accordée indistinctement à tous ceux qui la sollicitoient. Un mérite reconnu, ou d'heureuses dispositions pour en acquérir, étoient, avec la probité, les seuls titres qui pussent la faire obtenir. *Ninon* n'y fut trompée qu'une fois. A la sollicitation d'un de ses meilleurs amis, elle

avoit consenti à recevoir chez elle un M. *Rémond*, dont l'éducation ne lui fit point d'honneur. Il se signala bientôt dans le monde par toutes sortes de ridicules. On apprit à *Ninon* qu'il alloit se vantant partout d'avoir été formé par elle. *Je suis comme Dieu*, dit-elle, *qui s'est repenti d'avoir formé l'homme. Chapelle* fut exclus de sa maison, à cause de son ivrognerie, quoique ce défaut, qui est devenu le partage de la dernière classe du peuple, fût encore de mode alors parmi les plus honnêtes gens. *Chapelle*, offensé, jura que pendant un mois il ne se coucheroit pas sans être ivre, et sans avoir fait une chanson contre *Ninon*. Il tint parole, dit *Voltaire*.

On conçoit sans peine que les hommes, moins scrupuleux dans leurs liaisons de tout genre, aient

recherché avec empressement la société d'une femme, disons le mot, d'une courtisane charmante, et se soient, en quelque sorte, fait un honneur d'y être admis; mais que des femmes, à qui le soin de leur réputation commandoit à cet égard la plus grande réserve, n'aient point rougi d'être ouvertement les amies de *Ninon*, voilà ce qui étonne avec raison, voilà ce qu'on ne peut expliquer que par un mérite vraiment extraordinaire dans la personne qui les faisoit ainsi passer par-dessus les conseils du plus sage préjugé. Cela fait supposer aussi que *Ninon* mettoit dans sa conduite autant de décence extérieure qu'il en falloit, pour que des femmes honnêtes ne fussent point embarrassées chez elle de leur contenance. Mesdames *de la Suze, de Castelnau, de la Ferté, de Sulli,*

de Fiesque, *de la Fayette*, *de Choisi*, *de Lambert*, *de Bouillon-Mancini*, *de Sandwich*, etc., furent liées avec elle d'une amitié très-étroite. Elle en avoit contracté une plus intime encore avec madame *de Maintenon*, lorsque celle-ci n'étoit que mademoiselle *d'Aubigné* ou madame *Scarron*; elles couchèrent plusieurs mois ensemble dans le même lit, et l'on assure que mademoiselle *d'Aubigné* enleva à *Ninon*, *Villarceaux*, son amant, sans que *Ninon* en sût plus mauvais gré à l'un et à l'autre. Madame *de Maintenon*, parvenue au comble de la faveur, fit proposer à son ancienne amie de se faire dévote, et de venir auprès d'elle à la cour. *Ninon* refusa. Ce ne fut pas la seule fois qu'elle sacrifia la fortune et la faveur à son amour pour le repos et la liberté. La reine *Chris-*

tine fit en vain mille efforts pour l'emmener avec elle à Rome. *Christine* dit en partant qu'elle n'avoit trouvé aucune femme en France qui lui plût autant que *l'illustre Ninon*. C'est dans une conversation avec cette reine que *Ninon* qualifia les précieuses de *jansénistes de l'amour*. Madame *de Sévigné* n'aimoit point *Ninon*. Dans plusieurs de ses lettres, elle parle d'elle avec très-peu de considération. Sa prévention est excusable ; le marquis *de Sévigné* s'occupoit peu de son avancement, mais en revanche il travailloit assez efficacement à déranger une fortune que sa mère mettoit tous ses soins à conserver. Madame *de Sévigné* crut voir dans l'amour de son fils pour *Ninon* la cause de son indolence et de ses dissipations. La *Champmêlé*, qui succéda à *Ninon* dans le cœur du marquis *de*

Sévigné, eut aussi sa part de la mauvaise humeur et des ressentimens de cette mère tendre et inquiète. En général, elle ne ménageoit aucun de ceux qu'elle croyoit pouvoir accuser du dérangement de son fils. Pour un ou deux soupers que celui-ci fit accepter à *Racine* et à *Boileau*, elle parle quelque part d'eux, comme de poëtes faméliques, pour qui un repas pris en ville est une bonne fortune. Or, on sait que *Boileau* recevoit chez lui les plus grands seigneurs, et que *Racine* refusoit de dîner avec M. le duc *de Bourbon*, pour manger une carpe en famille.

Revenons à *Ninon*. Plusieurs beaux esprits du temps, plusieurs écrivains assez distingués la célébrèrent en prose et en vers. De ce nombre furent *Scarron*, *Regnier-Desmarais*, l'abbé *de Chateauneuf* et *Saint-*

Evremont. Ce dernier partageoit ses adorations entre elle et la fameuse duchesse *de Mazarin.* Tout le monde connoît le joli quatrain qu'il fit pour *Ninon* :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de *Ninon*,
De la volupté d'Épicure,
Et de la vertu de Caton.

Un hommage plus flatteur encore pour elle, c'est le cas que *Molière* faisoit de son goût et de son esprit; il la consultoit, dit-on, sur tous ses ouvrages. Comme il lui avoit lu un jour son *Tartuffe*, elle lui fit le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée avec un scélérat à peu près de la même espèce. *Molière* rapporta qu'elle lui en avoit fait le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que, si sa pièce n'eût pas été faite, il ne l'auroit jamais entreprise, tant il se seroit

cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le *Tartuffe* de mademoiselle *de l'Enclos*. *Voltaire* trouve l'anecdote peu vraisemblable, quoiqu'on en ait pour garant l'abbé *de Chateauneuf*, qui disoit la tenir de *Molière* lui-même. On peut l'adopter, en admettant que *Molière* a parlé avec un peu trop de modestie sur son propre compte, et d'exagération sur celui de *Ninon*, qui l'avoit frappé d'admiration par son talent pour saisir et peindre le ridicule.

Ses contes et ses bons mots lui avoient fait de bonne heure une réputation. On cite d'elle une foule de réflexions profondes ou ingénieuses. Nous n'en rapporterons que quelques-unes. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploroient sa destinée qui l'enlevoit à la fleur de

son âge. *Ah!* dit-elle, *je ne laisse au monde que des mourans.* Ce mot est bien philosophique. *La beauté sans les grâces,* disoit-elle souvent, *est un hameçon sans appât.* Elle disoit un jour à *Saint-Evremont* qu'*elle rendoit grâces à Dieu tous les soirs de son esprit, et qu'elle le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.* Elle prétendoit qu'*une femme sensée ne devroit jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, ni de mari sans le consentement de sa raison. Ninon* avoit le talent des vers; mais elle en faisoit rarement usage. Le Grand-Prieur *de Vendôme* avoit essayé inutilement de se faire aimer d'elle; indigné de ses refus, il mit un jour sur sa toilette ce quatrain:

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas:
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Elle y répondit par cette plaisante parodie :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas ;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas?

Le bonheur dont jouissoit *Ninon* ne fut troublé qu'une fois, mais ce fut par l'accident le plus affreux. L'un des deux fils qu'elle avoit eus de *Villarceaux*, ignorant qu'elle étoit sa mère, devint éperdument amoureux d'elle, et lorsque voulant mettre fin à cette fatale passion, elle lui eût révélé le secret de sa naissance, l'infortuné jeune homme alla se poignarder de désespoir. Son autre fils, nommé *la Boissière*, fit une espèce de fortune ; il devint capitaine de vaisseau, et mourut à Toulon, en 1732, âgé de 75 ans.

Tout le monde sait que *Voltaire*

fut présenté à *Ninon* au sortir du collége par l'abbé de *Châteauneuf*, et qu'elle lui laissa par son testament deux mille francs pour acheter des livres.

Ninon mourut à Paris dans sa maison de la rue des Tournelles, au Marais, le 17 octobre 1706, sur les cinq heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-dix ans et cinq mois.

On a écrit plusieurs fois sa vie. *Voltaire* impatienté de voir paroître tant de *mémoires* sur elle, disoit : *Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de Ninon que de Louis XIV.*

LETTRES

DE

Mlle. DE L'ENCLOS,

A M. DE St.-EVREMONT,

ET

DE M. DE St.-EVREMONT

A Mlle. DE L'ENCLOS.

LETTRE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chère, a été trop illustre pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la fin. Que l'*enfer* de M. *de la Rochefoucauld* (1) ne vous épouvante pas; c'étoit un *enfer* médité,

(1) *L'enfer des femmes c'est la vieillesse*, disoit un jour le duc *de la Rochefoucauld* à mademoiselle *de l'Enclos*.

dont il vouloit faire une maxime. Prononcez donc le mot d'amour hardiment, et que celui de vieille ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'amour à qui vous devez votre mérite et vos plaisirs ! Car enfin, ma belle gardeuse de cassette, la réputation de votre probité est particulièrement établie sur ce que vous avez résisté à des amans qui se fussent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos passions pour faire valoir toutes vos vertus. Cependant, vous n'avez exprimé que la moitié du caractère. Il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis ; rien de plus sec que ce qui regarde vos amans. En peu de vers, je veux faire le caractère entier ; et le voici formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eues.

Dans vos amours on vous trouvoit légère,
En amitié toujours sûre et sincère ;

Pour vos amans les humeurs de Vénus,
Pour vos amis les solides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle,
Et qu'asservis encore à votre loi,
Ils reprochoient une flamme nouvelle,
Les autres se louoient de votre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Hélène,
Ses appétits, comme tous ses appas;
Tantôt c'étoit la probité romaine,
C'étoit d'honneur la règle et le compas.
Dans un couvent, en sœur dépositaire,
Vous auriez bien ménagé quelqu'affaire;
Et dans le monde, à garder les dépôts,
On vous eût justement préférée aux dévôts.

Que cette diversité ne vous surprenne point.

L'indulgente et sage nature,
A formé l'âme de *Ninon*,
De la volupté d'Épicure,
Et de la vertu de Caton.

LETTRE II.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

J'ÉTOIS dans ma chambre, toute seule, et très-lasse de lecture, lorsque l'on me dit : voilà un homme de la

part de M. *de Saint-Evremont.* Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, et j'en ai appris des choses que les lettres ne disent point : votre santé parfaite et vos occupations. La joie de l'esprit en marque la force; et votre lettre, comme du temps que M. *d'Olonne* vous faisoit suivre, m'assure que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie; car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vécu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois souhaité de passer ce qui me reste de vie avec vous : si vous aviez pensé comme moi, vous seriez ici. Il est pourtant assez beau de se souvenir toujours des personnes que l'on a aimées; et c'est peut-être pour embellir mon épitaphe que cette séparation du corps s'est faite. Je souhaiterois que le jeune (1) prédicateur m'eût trouvée dans la *gloire de Ni-*

(1) M. *Turretin*, professeur en histoire ecclésiastique à Genève.

quée

quée, où l'on ne change point; car il me paroît que vous m'y croyez des premières enchantées. Ne changez point vos idées sur cela; elles m'ont toujours été favorables, et que cette communication, que quelques philosophes croyoient au-dessus de la présence, dure toujours.

J'ai témoigné à M. *Turretin* la joie que j'aurois de lui être bonne à quelque chose. Il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes abbés en l'absence de la cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lu devant lui votre lettre avec des lunettes, mais elles ne me siéent pas mal; j'ai toujours eu la mine grave. S'il est amoureux du mérite que l'on appelle ici *distingué*, peut-être que votre souhait sera accompli; car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai su que vous souhaitiez *la Fontaine* en Angleterre. On n'en jouit guère à Paris. Sa tête est bien affoiblie: c'est le

destin des poëtes; le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du philtre amoureux pour *la Fontaine*. Il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense.

LETTRE III.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

M. *Turretin* m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoissance. Je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vue : ces yeux, par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brilloient un peu plus que de coutume, et qui nous faisoient dire :

Telle n'est point la Cythérée (1),
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant;
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière;
Et telle dessus l'horizon,
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

Vous êtes encore la même pour moi; et quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire une petite altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette *gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux et pour vos dents, j'en suis assuré. Le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre esprit, qui se perfectionne tous les

(1) *Malherbe*, dans l'ode *à la reine-mère, sur sa bien-venue en France.*

jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune et vive *Ninon*.

Telle n'étoit point *Ninon*,
Quand le gagneur (1) de batailles,
Après l'expédition
Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Votre esprit, à son courage
Qui paroissoit abattu,
Faisoit retrouver l'usage
De sa première vertu.

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnoles,
A ranimer tous les sens
Des amoureux languissans.

Tant qu'on vit à votre service
Un jeune, un aimable garçon (2),
A qui Vénus fut rarement propice,
Bussi n'en fit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée;
Qui pourroit en amour rajeunir un Éson.

---

(1) Le grand *Condé* qui avoit été son amant.
(2) Le comte *de Guiche*.

Que votre art seroit beau, qu'il seroit admirable,
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquérir la toison !

LETTRE IV.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

1696.

J'AI reçu la seconde lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnois les enjouemens de *Ninon* et le bon sens de mademoiselle *de Lenclos*. Je savois comment la première a vécu; vous m'apprenez de quelle manière vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce, et à désirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, et vous y avez des agrémens qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Madame *de Bouil-*

lon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes; et je serois un ingrat, si je n'avouois moi-même que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que M. le comte *de Grammont* a recouvré sa première santé, et acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien. Il faut faire quelque chose de plus, et je n'attends que votre exemple pour être dévôt. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guère moins opposé à la mode qu'à la vertu. Pécher, c'est ne savoir pas vivre, et choquer la bienséance autant que la religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant; il faut être de plus malhonnête homme pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie, sont conduits au salut par les égards et les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matière où la conversion de M. le comte *de Grammont* m'a engagé. Je la crois sincère et hon-

nête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pu faire jusqu'ici. Au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue : l'espérance, qui est la plus douce des passions, et celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine. Il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui résiste à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux, et à la froideur ordinaire de la vieillesse (1). Ce dernier mot me regarde. La nature commencera par vous, à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer M. le duc

(1) *Saint-Evremont* étoit né le premier avril 1613, et mademoiselle *de l'Enclos* en mai 1616 ; il avoit trois ans plus qu'elle.

de Lauzun, de mes très-humbles services, et de savoir si madame la maréchale *de Créqui* lui a fait payer cinq cents écus qu'il m'avoit prêtés. On me l'a écrit, il y a long-temps; mais je n'en suis pas trop assuré.

LETTRE V.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Il y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, et personne ne m'en apprend.

M. *de la Bastide* m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute, que si vous n'avez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la dernière nouvelle me fait douter de la vérité de la première. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amans et les joueurs ont quelque chose de

de semblable. Qui a aimé, aimera. Si l'on m'avoit dit que vous étiez dévote, je l'aurois pu croire. C'est passer d'une passion humaine à l'amour de Dieu, et donner à son âme de l'occupation; mais ne pas aimer est une espèce de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne fut jamais un bien,
C'est trouver, sans mourir, l'état où l'on n'est rien.

Je vous demande des nouvelles de votre santé, de vos occupations, de votre humeur, et que ce soit dans une assez longue lettre, où il y ait peu de morale, et beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le comte *de Grammont* est mort, ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez *Barbin*, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choses sous mon nom, qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une pièce contre le père *Bouhours*, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'écrivain que j'es-

time plus que lui. Notre langue lui doit plus qu'à aucun auteur, sans excepter *Vaugelas*. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du comte *de Grammont* soit fausse (1), et celle de votre santé véritable!

La gazette de Hollande dit que *M. le comte de Lauzun se marie*; si cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris: outre cela, M. *de Lauzun* est *duc*, et le nom de *comte* ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, et de faire bien des complimens à M. *de Gourville* de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de paix et de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, et je n'en reçois pas davantage. Adieu. C'est le plus véritable de vos serviteurs qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'amans; car il seroit le

(1) Elle l'étoit en effet. Le comte *de Grammont* ne mourut que le 10 janvier 1707, âgé de quatre-vingt-six ans.

premier de vos amis, malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.

LETTRE VI.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

Je défie Dulcinée de sentir avec plus de joie le souvenir de son chevalier. Votre lettre a été reçue comme elle le mérite, et *la triste figure* n'a point diminué le mérite des sentimens. Je suis touchée de leur force et de leur persévérance. Conservez-les à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. Je crois, comme vous, que les rides sont les marques de la sagesse. Je suis ravie que vos vertus extérieures ne vous attristent point. Je tâche d'en user de même. Vous avez un ami (1),

(1) M. le comte *de Grammont*,

gouverneur de province, qui doit sa fortune à ses agrémens. C'est le seul vieillard qui ne soit pas ridicule à la cour. M. *de Turenne* ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit père de famille, riche et plaisant. Il a plus dit de plaisanteries sur sa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. M. *d'Elbene*, que vous appeliez *le Cunctator*, est mort à l'hôpital. Qu'est-ce que les jugemens des hommes ! Si M. *d'Olonne* vivoit, et qu'il eût lu la lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de *son philosophe*. M. *de Lauzun* est mon voisin. Il recevra vos complimens. Je vous rends très-tendrement ceux de M. *de Charleval*. Je vous demande instamment de faire souvenir M. *de Ruvigny* de son amie de la rue des Tournelles.

LETTRE VII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

1693.

M. *de Charleval* vient de mourir, et j'en suis si affligée, que je cherche à me consoler par la part que je sais que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours. Son esprit avoit tous les charmes de la jeunesse, et son cœur toute la bonté et la tendresse désirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, et de tous les originaux de notre tems. Sa vie et celle que je mène présentement avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que de mourir soi-même qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici, et les anciens amis ont des charmes que l'on ne

connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

LETTRE VIII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

J'APPRENDS avec plaisir que mon âme vous est plus chère que mon corps, et que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps, à la vérité, n'est plus digne d'attention, et l'âme a encore quelque lueur qui la soutient, et qui la rend sensible au souvenir d'un ami dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux contes où M. *d'Elbene*, M. *de Charleval* et le chevalier *de la Rivière* réjouissent les modernes. Vous avez part aux beaux endroits. Mais comme vous êtes moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les académiciens qui se sont déclarés pour

les anciens. Il m'est revenu un prologue en musique que je voudrois bien voir sur le théâtre de Paris. La beauté, qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Hélènes n'ont pas le droit de trouver un Homère, et d'être toujours les Déesses de la beauté. Me voici bien haut; comment en descendre? Mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à son langage? Je vous assure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la philosophie. Madame la duchesse *de Bouillon* est comme à dix-huit ans. La source des charmes est dans le sang Mazarin. A cette heure que nos rois sont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici? ce seroit pour moi le plus grand succès de la paix.

LETTRE IX.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Je prends un plaisir sensible à voir de jeunes personnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher sincèrement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos sentimens et les miens, je crois que vous ne serez pas fâchée de voir un jeune cavalier qui sait plaire à toutes nos dames. C'est M. le duc *de Saint-Albans*, que j'ai prié, autant pour son intérêt que pour le vôtre, de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec M. *de Tallard*, du mérite de notre temps, à qui je puisse rendre quelque service, ordonnez. Faites-moi savoir comment se porte notre ancien

ami M. *de Gourville*. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires. S'il est mal dans sa santé, je le plains.

Le docteur *Morelli*, mon ami particulier, accompagne madame la comtesse *de Sandwich*, qui va en France pour sa santé. Feu M. le comte *de Rochester*, père de madame *Sandwich*, avoit plus d'esprit qu'homme d'Angleterre. Madame *Sandwich* en a plus que n'avoit M. son père. Aussi généreuse que spirituelle, aussi aimable que spirituelle et généreuse: voilà une partie de ses qualités. Je m'étendrai plus sur le médecin que sur la malade.

Sept villes, comme vous savez, se disputèrent la naissance d'Homère. Sept grandes nations se disputent celle du *Morelli*. L'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, la Turquie, l'Italie, l'Espagne; les pays froids, les pays tempérés même, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il sait toutes les langues, il en parle la plupart. Son style haut, grand, figuré, me

fait croire qu'il est né chez les Orientaux, et qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la musique passionnément. Il est fou de la poésie. Curieux en peinture, pour le moins; connoisseur, je ne le sais pas. Sur l'architecture, il a des amis qui la savent. Célèbre, sérieusement, dans sa profession; capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoissance de tous vos illustres. S'il a bien la vôtre, je le tiens assez heureux. Vous ne lui sauriez faire connoître personne qui ait un mérite si singulier que vous. Il me semble qu'Épicure faisoit une partie de son souverain bien, du souvenir des choses passées. Il n'y a plus de souverain bien pour un homme de cent ans comme moi; mais il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, et de tout ce que je vous ai ouï dire, est une des plus grandes. Je vous écris bien des choses dont vous ne vous souciez guère; je ne songe pas qu'elle vous ennuieront: il me suffit qu'elles me plaisent. Il ne faut

pas, à mon âge, croire qu'on puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter. Trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant! Songez à me ménager du vin avec M. *de Gourville*. Je suis logé avec M. *de l'Hermitage*, un de ses parens, fort honnête homme, réfugié en Angleterre pour sa religion. Je suis fâché que la conscience des catholiques françois ne l'ait pu souffrir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sortir. Il mérite l'approbation de son cousin, assurément.

LETTRE X.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

A quoi songez-vous de croire que la vue d'un jeune homme soit un plaisir pour moi ? Vos sens vous trompent sur ceux des autres. J'ai tout oublié hors mes amis. Si le nom de *docteur* ne m'avoit

rassurée, je vous aurois fait réponse par l'abbé *de Hautefeuille*, et vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, et on y reçut votre lettre qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aie jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon vin ! et que je suis malheureuse de ne pouvoir vous répondre du succès ! M. *de l'Hermitage* vous diroit aussi bien que moi que M. *de Gourville* ne sort plus de sa chambre. Assez indifférent pour toutes sortes de goûts, bon ami toujours, mais que ses amis ne songent pas d'employer, de peur de lui donner des soins. Après cela, si par quelque insinuation que je ne prévois pas encore, je puis employer mon savoir-faire pour le vin, ne doutez pas que je ne le fasse. M. *de Tallard* a été de mes amis autrefois, mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que M. l'abbé *Dubois* (1) iroit

(1) Guillaume, cardinal *Dubois*, archevêque, duc

avec lui. C'est un petit homme délié, qui vous plaira, je crois. Il y a vingt de vos lettres entre mes mains : on les lit ici avec admiration; vous voyez que le bon goût n'est pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer; et que vous êtes sage, si vous ne vous souciez plus que de vous ! non pas que le principe ne soit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire aux autres. J'ai écrit à M. *Morelli*; si je trouve en lui toutes les sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai *docteur*.

---

de Cambrai, prince du Saint-Empire, premier ministre sous la régence du duc *d'Orléans*, né le 6 septembre 1656, et mort à Paris le 10 août 1723, âgé de soixante-six ans, onze mois et quatre jours.

N'étant encore que l'abbé *Dubois*, il fut envoyé, en 1698, en Angleterre, pour quelque négociation secrète de la cour de France avec celle de Londres.

LETTRE XI.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

J'AI envoyé une réponse à votre dernière lettre, Monsieur, au correspondant de M. l'abbé *Dubois* ; et je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je serois fort en peine de votre santé, sans la visite du bon petit bibliothécaire de madame *de Bouillon* (1), qui me combla de joie, en me montrant une lettre d'une personne qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aie eu dans ma maladie de me louer du monde et de mes amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puisque c'est vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que je sache, par vous-même, si

(1) M. l'abbé *de Hautefeuille.*

vous avez rattrapé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains temps. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie (1). Que j'envie ceux qui passent en Angleterre ! et que j'aurois de plaisir de dîner encore une fois avec vous ! n'est-ce point une grossièreté que le souhait d'un dîner? L'esprit a de grands avantages sur le corps : cependant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réitèrent, et qui soulagent l'âme de ses tristes réflexions. Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisois : je les ai toutes bannies. Il n'est plus temps quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoique vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale. Portez-vous bien, voilà à quoi tout doit aboutir.

(1) La duchesse *de Mazarin.*

LETTRE XII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

Avril 1698.

M. l'abbé *Dubois* m'a rendu votre lettre, Monsieur, et m'a dit autant de bien de votre estomac que de votre esprit. Il vient des temps où l'on fait bien plus de cas de l'estomac que de l'esprit; et j'avoue à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouir de l'un que de l'autre. J'ai toujours cru que votre esprit dureroit autant que vous. On n'est pas si sûr de la santé du corps, sans quoi il ne reste que de tristes réflexions. Insensiblement je m'embarquerois à en faire: voici un autre chapitre; il regarde un joli garçon qu'un désir de voir les honnêtes gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente, sans congé.

congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiosité ; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses ; il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son frère aîné, qui est particulièrement mon ami, d'aller savoir des nouvelles de madame la duchesse *Mazarin* et de madame *Hervey*, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

LETTRE XIII.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Mai 1698.

Je n'ai jamais vu de lettre où il y eût tant de bon sens que dans la vôtre. Vous faites l'éloge de l'estomac si avantageusement qu'il y aura de la honte à avoir

bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à M. l'abbé *Dubois* de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit ans, je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me passe en mérite
Sur le goût et sur l'appétit,
C'est l'avantage qui m'irrite.
L'estomac est le plus grand bien,
Sans lui les autres ne sont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre,
Un grand esprit veut tout comprendre:
Les droits de l'estomac sont de bien digérer:
Et dans les sentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'esprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

Étant jeune, je n'admirois que l'esprit, moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort

que j'ai eu, ou par l'usage que j'en fais, ou par l'estime et l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le corps vous a été quelque chose dans votre jeunesse; présentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'esprit. Je ne sais pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu. On ne dit presque rien qui mérite d'être écouté. Quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis, les impressions que font sur eux les objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible, et nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'est peut-être une jalousie de l'esprit, qui trouve leur partage meilleur que le sien. M. *Bernier*, le plus joli philosophe que j'aie connu. (Joli philosophe ne se dit guère; mais sa figure, sa taille, sa manière, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète-là.) M. *Bernier*, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour: « Je vais » vous faire une confidence que je ne fe-

» rois pas à madame *de la Sablière*, à » mademoiselle *de l'Enclos* même, que » je tiens d'un ordre supérieur; je vous » dirai en confidence que l'abstinence » des plaisirs me paroît un grand péché ». Je fus surpris de la nouveauté du système. Il ne laissa pas de faire quelqu'impression sur moi. S'il eût continué son discours, peut-être m'auroit-il fait goûter sa doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui est rare dans un aussi long commerce que le nôtre.

LETTRE XIV.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

Août 1698.

M. *de Clérembault* m'a fait un sensible plaisir en me disant que vous songiez à moi : j'en suis digne par l'attachement que je conserve pour vous. Nous allons

mériter des louanges de la postérité par la durée de notre vie, et par celle de notre amitié. Je crois que je vivrai autant que vous. Je suis lasse quelquefois de faire toujours la même chose; et je loue le Suisse qui se jeta dans la rivière par cette raison. Mes amis me reprennent souvent sur cela, et m'assurent que la vie est bonne, tant que l'on est tranquille et que l'esprit est sain. La force du corps donne d'autres pensées. L'on préféreroit sa force à celle de l'esprit; mais tout est inutile quand on ne sauroit rien changer. Il vaut autant s'éloigner des réflexions, que d'en faire qui ne servent à rien. Madame *Sandwich* m'a donné mille plaisirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire. Je ne croyois pas sur mon déclin pouvoir être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les femmes de France, et plus de véritable mérite. Elle nous quitte; c'est un regret pour tout ce qui la connoît, et pour moi particulièrement. Si vous aviez été ici, nous aurions fait des repas dignes du

temps passé. Aimez-moi toujours. Madame *de Coulanges* a pris la commission de faire vos complimens à M. le comte *de Grammont* par madame la comtesse *de Grammont*. Il est si jeune, que je le crois aussi léger, que du temps qu'il haïssoit les malades, et qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de madame la duchesse *Mazarin*, comme on parle ici de celle de mademoiselle *de Bellefond* qui commence. Vous m'avez attachée à madame *Mazarin*, et je n'en entends point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur; pourquoi n'est-ce pas un bon jour ? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

LETTRE XV.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT (1).

Le 3 juillet 1699.

QUELLE perte pour vous, Monsieur ! Si on n'avoit pas à se perdre soi-même, on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement ; vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a soutenu dans un pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur ? Ceux qui vivent long-temps, sont sujets à voir mourir leurs amis. Après cela votre esprit, votre philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître madame *Mazarin*. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai

(1) Sur la mort de madame la duchesse *de Mazarin*, morte à Chelsey, près de Londres, le 21 Juillet 1699, âgée de 75 ans.

été touchée de cette bonté; et ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remède, et il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain et si sage; car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille grâces du thé que vous m'avez envoyé. La gaîté de votre lettre m'a autant plu que votre présent. Vous allez ravoir madame *Sandwich*, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manières angloises: cette dame a été très-françoise ici. Adieu mille fois, Monsieur. Si l'on pouvoit penser comme madame *de Chevreuse*, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.

LETTRE

LETTRE XVI.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

1699.

VOTRE lettre m'a remplie de désirs inutiles dont je ne me croyois plus capable. Les jours se passent, comme disoit le bon homme *des Yveteaux*, dans l'ignorance et la paresse; et ces jours nous détruisent, et nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés. Vous l'éprouverez cruellement. Vous disiez autrefois que je ne mourrois que de réflexion : je tâche à n'en plus faire et à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue. Cependant on tient à un vilain corps comme

à un corps agréable. On aime à sentir l'aise et le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre, et parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois, quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport! M. *de Clerembault* me demande souvent, s'il ressemble par l'esprit à son père: non, lui dis-je; mais j'espère de sa présomption qu'il croit ce *non* avantageux, et peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du siècle présent avec celui que nous avons vu! Vous allez voir madame *Sandwich*; mais je crains qu'elle n'aille à la campagne. Elle sait tout ce que vous pensez d'elle. Madame *Sandwich* vous dira plus de nouvelles de ce pays-ci que moi. Elle a tout approfondi et tout pénétré. Elle connoît parfaitement tout ce que je hante, et a trouvé le moyen de n'être point étrangère ici.

LETTRE XVII.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

1699.

LA dernière lettre que je reçois de mademoiselle *de l'Enclos* me semble toujours la meilleure ; et ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé : la véritable raison est que votre esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du corps comme de l'esprit, je soutiendrois mal ce combat d'estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien contre celui de madame *Sandwich*, à un grand repas, chez milord *Jersey*; je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de madame *Sandwich* : je vois son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu sur les louanges qu'elle vous donna, non plus que sur

l'appétit. Vous êtes de tous les pays ; aussi estimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les temps ; et quand je vous allègue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent et du passé ; puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir ! je n'ai pas en vue la réputation ; elle vous est assurée dans tous les temps. Je regarde une chose plus essentielle ; c'est la vie, dont huit jours valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. *Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous seriez pendue ;* l'expression me charme ; cependant vous vous contentez de l'aise et du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.

L'esprit vous satisfait, ou du moins vous console ;
Mais on préféreroit de vivre jeune et folle,
Et laisser aux vieillards, exempts de passions,
La triste gravité de leurs réflexions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la jeunesse que moi. Comme je

n'y tiens que par le souvenir, je suis votre exemple, et m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que madame *Mazarin* eût été de notre sentiment! elle vivroit encore; mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame *Sandwich* va à la campagne. Elle part d'ici admirée à Londres comme elle l'a été à Paris. Vivez; la vie est bonne quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce billet à M. l'abbé *de Hautefeuille*, chez madame la duchesse *de Bouillon*. Je vois quelquefois les amis de M. l'abbé *Dubois*, qui se plaignent d'être oubliés. Assurez-le de mes très-humbles respects.

LETTRE XVIII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

14 octobre 1700.

Le bel esprit est bien dangereux dans l'amitié! Votre lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive et étonnante; et j'ai même eu besoin de me souvenir que *Lucien* a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre style. Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous en dites! je me passerois de toutes les nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre dernière lettre. Elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eues dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la jeunesse : vous faites bien de l'aimer. La philosophie sied

bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire ; et je vois bien que vous plairez toujours tant que vous penserez comme vous pensez. Peu de gens résistent aux années. Je crois ne m'en être pas encore laissé accabler. Je souhaiterois, comme vous, que madame *Mazarin* eût regardé la vie en elle-même sans songer à son visage, qui eût toujours été aimable, quand le bon sens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame *Sandwich* conservera la force de l'esprit en perdant la jeunesse, au moins le pensé-je ainsi. Adieu, Monsieur, quand vous verrez madame la comtesse de *Sandwich*, faites-la souvenir de moi ; je serois très-fâchée d'en être oubliée.

LETTRE XIX.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Le premier janvier 1701.

ON m'a rendu dans le mois de décembre la lettre que vous m'avez écrite le 14 octobre 1700. Elle est un peu vieille; mais les bonnes choses sont agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes sérieuse, et vous plaisez. Vous donnez de l'agrément à *Sénèque*, qui n'est pas accoutumé d'en avoir. Vous vous dites vieille avec toutes les grâces de l'humeur et de l'esprit des jeunes gens. J'ai une curiosité que vous pouvez satisfaire : quand il vous souvient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence que du trouble de la passion ? Ne

sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrète à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit?

Mais aimer et vous voir aimée,
Est une douce illusion,
Qui dans votre cœur s'est formée
De concert avec la raison.

D'une amoureuse sympathie
Il faut pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin est celle de la vie.

Puissent les destins complaisans
Vous donner encore trente ans
D'amour et de philosophie!

C'est ce que je vous souhaite le premier jour de l'année 1701, jour où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour étrennes des souhaits.

Fin des lettres de mademoiselle de l'Enclos et de M. de Saint-Evremont.

LA COQUETTE VENGÉE;

PAR Mlle. DE L'ENCLOS.

MA nièce, disoit *Éléonore* à *Philimène*, quand vous serez à Paris, ne faites point amitié ni conversation avec toute sorte d'hommes; il y a bien du choix à faire parmi eux : mais sur-tout évitez les philosophes. Voilà un mot que vous n'entendez pas, je le vois bien; un peu de patience, vous allez bientôt savoir ce que c'est. Quand *Dorilas*, votre frère, alloit au collége, vous avez vu souvent dîner chez vous un certain homme qui faisoit tant de révérences et tant de gestes en entrant, qui rioit au nez à tout le monde, qui parloit toute sorte de langues hormis la nôtre, qui avoit toujours les cheveux mal peignés, la barbe sale, et le collet entr'ouvert, toujours crotté, toujours la soutane grasse et le long manteau déchiré. Ne vous souvient-il pas d'un éclat de rire qui vous prit à table

un jour, quand il disoit au laquais qui lui donnoit à boire qu'il se couvrît, autrement qu'il n'accepteroit jamais le verre de sa main, avec des complimens si longs et si opiniâtres, qu'il fût mort de soif, si votre père n'eût eu pitié de lui? Vous le connoissez; c'étoit le maître qui enseignoit la philosophie à *Dorilas*, c'étoit un philosophe; mais il n'étoit pas de ceux dont je vous veux parler.

Vous avez encore ouï parler cent fois d'un certain abbé qui est dans notre voisinage, dont la vie est toute retirée, qui ne songe qu'à lui, qui ne veut point faire d'amis de peur de s'engager à être le leur, qui se cache au grand monde pour en éviter l'embarras, qui fuit les compagnies comme autant d'occasions d'intrigues et de soucis, qui n'aime que ses livres et ses chiens, et encore plus ses chiens que ses livres; et autant de fois que nous en avons parlé, vous nous avez toujours ouï dire que c'étoit un philosophe; ce n'est point encore là ce que j'entends.

Il y a d'autres philosophes qui aiment la compagnie, mais celle de leurs semblables, où ils ont leurs coudées franches et la liberté entière de tout dire et de tout faire, des philosophes goinfres qui courent le cabaret, qui ivrognent sans cesse, parce qu'ils disent qu'ils n'ont jamais tant de plaisir que quand ils ont noyé ou endormi leur raison, qui leur joue cent mauvais tours quand elle veille, qui les contraint de faire cent réflexions fâcheuses, et qu'ils appellent l'ennemie capitale de leur repos. Ces philosophes-là portent leur reproche avec eux.

Quand je dis donc que vous devez éviter les philosophes, je n'entends point parler, ni d'un docteur, ni d'un solitaire, ni d'un libertin dont la profession est ouverte et déclarée. J'entends certains pédans déguisés, pédans de robe courte, des philosophes de chambre qui ont le teint un peu plus frais que les autres, parce qu'ils se nourrissent à l'ombre, et qu'ils ne s'exposent jamais à la poussière et au soleil; des philosophes

de ruelles qui dogmatisent dans des fauteuils; des philosophes galans qui raisonnent sans cesse sur l'amour, et qui n'ont rien de raisonnable pour se faire aimer. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont incommodes.

Au commencement que j'étois à Paris, encore toute pleine de l'air de nos provinces, lorsque le premier venu m'étoit bon, pourvu qu'il me dît quelque chose, je fis connoissance avec un de ces gens-là. Il vint par hasard dans une maison où j'étois en visite avec une de mes cousines; il étoit habillé fort uniment, il n'avoit ni ruban, ni dentelle, il ne me souvient pas même s'il avoit des glands; son chapeau étoit un peu lustré avec un petit crêpe, son bas de soie ne faisoit pas le moindre pli, le manteau sur ses deux épaules, le pourpoint fermé, la petite manchette au bout, le gand de Grenoble à la main, il n'y avoit rien de superflu; un clin-d'œil, un souris, un petit mouvement de tête suppléoient à toutes ces révérences étudiées qui ne sont bonnes à

rien. Le fils de la maison lui fit grand accueil. Voilà mon fils qui est ravi de vous voir, lui dit sa mère ; c'est Monsieur tel, dit-elle à toute la compagnie ; et dans la compagnie il y avoit force dames. Je ne vis pas qu'elles s'en émurent beaucoup. Je crus que le sujet de l'entretien qu'il avoit interrompu par son arrivée, les attachoit si fort qu'elles ne pensèrent point à lui faire compliment. Son nom ne m'étoit pas inconnu ; des jeunes gens qui revenoient de Paris m'en avoient parlé dans la province. Il prit un siége auprès de moi. On continua l'entretien d'un certain mariage qui s'étoit fait à la cour. Ni lui, ni moi ne disions pas un mot ; moi, parce que je ne savois rien ; lui, parce que le sujet ne lui plaisoit pas. Il s'imagina que la même raison nous faisoit taire tous deux. Après avoir attendu quelque temps : nous ne sommes, ni vous, ni moi, me dit-il tout bas, du grand entretien ; nous en pouvons faire un second entre nous sans troubler le leur : aussi bien elles parlent si haut,

qu'elles s'étourdissent elles-mêmes, et par conséquent, il est impossible, dans le bruit qu'elles font, qu'elles nous entendent. Je lui répondis; il me dit encore quelqu'autre chose; je lui fis aussi quelque autre réponse, mais j'affectois toujours de mettre dans ce que je disois quelque pointe et quelque mot extraordinaire. Il me reconnut provinciale; il me fit alors cent questions sur mon pays, sur ma naissance, sur mon nom, sur ma demeure, sur les livres que je lisois. Que ne dit-il point contre *Balzac*, *Voiture* et tous les faiseurs de lettres, de comédies et de romans! On abandonne lâchement la connoissance des choses solides pour s'attacher aux mots. Il me tint un grand discours là-dessus avec tant de chaleur, que souvent il en roidissoit le bras et fermoit le poing. Trouvez bon, me dit-il à la fin, que j'aie l'honneur de vous aller voir, et vous en saurez plus en un mois que tous ces conteurs de bagatelles ne pourroient vous en apprendre en toute votre vie. Il n'y aura

point de grand sujet, dont vous ne puissiez parler sur-le-champ ; d'une ligne que je vous dirai, vous saurez tirer mille conclusions et former mille discours.

Il me vint voir quelque temps après, comme il m'avoit promis. J'achetai certains livres qu'on appelle des tables. Il me les expliquoit toutes les fois qu'il venoit au logis. C'étoit toute mon occupation ; je négligeois toute autre chose. Ses visites et mon étude durèrent un an et quelques mois : j'avois du loisir, je ne connoissois pas encore le grand monde ; mais enfin je fus obligée de recevoir tant de visites tous les jours et à tous momens, que je ne pouvois plus le voir qu'en compagnie.

Il entra dans ma chambre, un jour que *Polixène* y étoit avec *Philidor*, son frère, qui est un gentilhomme aussi adroit et aussi spirituel que j'en connoisse. Monsieur, lui dit *Philidor*, vous êtes venu bien à propos ; vous avez appris tant de philosophie à *Eléonore* qu'elle nous fait enrager ; je lui disois qu'un amour constant

tant étoit la plus belle de toutes les vertus. Elle m'a repondu fièrement que je confondois les vertus avec les passions, que l'amour étoit une passion et non pas une vertu, et qu'une passion ne devient pas vertu par sa durée, mais seulement une plus longue passion. Elle m'a dit cent choses de la même force; je suis à bout, je vous demande secours. Comment vous pourrois-je secourir répondit-il à *Philidor*, *Éléonore* a toutes mes forces de son côté. Elle vous a découvert la source d'une erreur, qui est commune parmi les hommes, de prendre pour une passion ce qui est souvent ou une vertu, ou un vice, faute de savoir la nature et le nombre des passions. Tout cela, ajouta-t-il, est expliqué en deux tables. Il prit le livre qui étoit sur un guéridon, et ayant cherché la table des passions, il la donna à lire à *Philidor*. Comment! dit *Philidor*, est-ce là tout ce qu'on peut dire des passions, de tous ces mouvemens impétueux qui nous agitent dans la vie? Certainement voilà une grande mer renfermée

dans un espace bien étroit. Vous travaillez admirablement en petit. Quoi ! il n'y a qu'une ligne pour l'amour ! voilà une divinité bien serrée. Si c'est assez d'une ligne pour fournir à tous les amans, il faut qu'elle soit bien longue. Qui veut devenir savant avec cela a besoin d'un grand naturel. *L'amour est une inclination de l'appétit au bien sensible considéré absolument.* J'en serai bien plus galant quand je saurai cela ! j'aurai bien plus de quoi me faire aimer ! j'en aurai de bien plus belles idées pour remplir la conversation ! Il n'y a rien de si beau, ni de si plein que l'amour, et cependant ce livre nous en fait un squelette tout sec, sans embonpoint et sans couleur. Si toute la philosophie de cet homme-là est de même, savez-vous ce que j'en pense ? c'est une reine bien pauvre et bien maigre, dont les tables sont bien mal servies.

Mon philosophe vouloit s'échauffer contre *Philidor* ; mais pour finir le sujet d'un entretien qui alloit s'aigrir, je pris mon luth, je touchai quelques sarabandes

des. *Philidor*, avec son dégagement ordinaire, les dansa toutes. Nous parlâmes ensuite de la danse. Je croyois avoir ôté par ce moyen toute occasion de dispute, quand *Polixène*, par une belle malice, s'avisa de me demander si dans mon livre il n'y avoit pas une table de la danse. Monsieur, dit *Polixène* au philosophe, il faut que vous en fassiez une pour l'amour de moi. Cela est fort aisé, dit *Philidor*, je lui en sauverai la peine. Je mettrai premièrement quelques propositions générales pour montrer la nécessité ou utilité de la danse. J'en ferai après la définition. *La danse est un mouvement mesuré du corps au son de la voix ou de l'instrument. Elle est ou simple, ou figurée, ou par bas, ou par haut.* Ensuite, j'en remarquerai la différence; les sarabandes, les branles, les courantes, les ballets; j'en distinguerai les pas; le pas coulé, le gravé, le coupé, l'entrechat. Adieu, les maîtres à danser; quand ma table sera faite, quiconque la lira sera un habile sauteur.

Polixène se mit à rire de tout son cœur. Mon philosophe sortit de dépit. Je courus après lui; je lui fis des excuses dans mon antichambre le mieux que je pus. Il me dit que tout cela ne le choquoit point ; que *Philidor* étoit un jeune homme sorti fraîchement de l'académie, qui vouloit s'égayer; qu'il étoit bien trompé si sa sœur n'étoit une franche coquette; qu'il voyoit bien qu'il ne pourroit plus me gouverner à l'avenir ; qu'il me supplioit de l'en dispenser; qu'il m'enverroit à sa place un de ses anciens écoliers, qui savoit sa méthode aussi bien que lui. Je lui fis mille remercîmens des bontés qu'il avoit pour moi. Nous nous séparâmes. Voici le commencement d'une histoire bien plus plaisante.

Mon philosophe, encore qu'il ne parlât que par tables, par définitions et divisions, étoit pourtant commode en ce point, qu'il étoit content pourvu qu'on l'écoutât, et n'exigeoit rien autre chose ni de moi, ni des femmes qu'il voyoit, qu'un peu d'attention qui étoit bien dû à ses discours.

Ce n'étoit point là l'humeur de son ami, que *Philidor* appeloit son prévôt de salle. Il faisoit le galant; il vouloit persuader l'amour dont il parloit; il soupiroit quelquefois; il chantoit même des airs dont il se disoit l'auteur, aussi bien que des paroles. Il étoit jaloux généralement de tous les hommes; il censuroit tout ce qu'ils disoient; il n'en trouvoit pas un qui raisonnât à son gré; ils étoient tous ou des ignorans ou des étourdis. Notre sexe même, qui est sacré et inviolable parmi les honnêtes gens, n'étoit point pour lui plus privilégié que tout le reste; il s'érigeoit en censeur de toutes les beautés; il se mêloit de juger du caractère et du tour d'esprit que chacune avoit, avec une présomption si grande, qu'il sembloit, à l'entendre, que nous n'eussions de grâce que ce qu'il lui plaisoit de nous en distribuer.

Cela attira sur lui une conjuration universelle de toutes les femmes et de tous les hommes qui venoient chez moi. On ne m'en dit rien, parce qu'on savoit bien

que j'eusse eu pitié de lui, et que j'eusse rendu le complot inutile en le découvrant.

Comme ils épioient sans cesse quand il me viendroit voir, il leur fut aisé de le surprendre dans ma chambre. Ils y arrivèrent tous en un moment. Jamais assemblée ne fut plus grande. Tout le monde lui fit d'abord cent civilités. J'en étois étonnée. L'incomparable, l'inimitable, le plus galant, le plus spirituel, le plus propre à tout, le plus poli de tous les hommes, lui disoit-on. Il ne se reconnoissoit pas. On le pria de faire un petit discours; il expliqua les huit béatitudes. On s'écrioit de temps en temps: sans mentir cela est admirable! On le pria de chanter, et bien qu'il le fît avec des efforts effroyables, des convulsions et des contorsions de possédé; bien que sa voix fût aussi pitoyable et lugubre, que son visage est basané et mélancolique, on disoit tout haut qu'on n'avoit plus besoin de *Lambert* ni de sa sœur. C'étoient des applaudissemens perpétuels. *Po-*

lixène lui montra un billet doux qu'elle avoit reçu; il ne voulut pas seulement le lire. C'étoient des bagatelles qui ne pouvoient amuser que des esprits mal faits; chacun lui dit qu'il avoit bien raison, et que l'homme étoit né pour des choses plus grandes. Jamais homme ne fut plus satisfait, ni plus content de lui-même; et parce que c'étoit *Polixène* qui le caressoit le plus, cela lui donna la hardiesse de venir auprès d'elle, et de lui dire quelques douceurs. Elle les recevoit avec un tel tempérament, qu'elle l'embarquoit toujours de plus en plus; il lui prenoit même la main, lui touchoit le le bras, et feignant de lui vouloir dire un mot à l'oreille, il la baisa. Alors Polixène lui appuya un grand soufflet.

C'étoit le signal des conjurés. Chacun se rua sur lui; l'un lui donnoit une nasarde: voilà pour le philosophe amoureux. L'autre, de grands coups d'épingle: voilà pour le musicien amoureux. L'autre, de grands coups de busc sur les oreilles: voilà pour le poëte amoureux. Je fis ce que je pus pour secourir sa philoso-

phie, sa musique et sa poésie attaquées de toutes parts; et tout ce que je pus, fut de le tirer de la presse, et de lui ouvrir la porte pour s'enfuir.

Il crioit de toute sa force, en s'en allant : *coquettes, coquettes*, je saurai bien me venger; et on m'a dit qu'étant mort, ou de ses blessures, ou de désespoir, on a trouvé parmi ses papiers, une grande invective contre les femmes, sous le nom d'*Aristandre*, que ses héritiers ont fait imprimer à leurs dépens.

J'étois assez fâchée que ce malheur lui fût arrivé chez moi; mais je m'en dois accuser moi-même pour avoir été si facile que de donner accès chez moi à des philosophes, c'est-à-dire, à des gens qui portent la censure, la médisance et le désordre dans les plus belles, les plus douces et les plus agréables compagnies. Ma nièce, soyez sage par mon exemple, et donnez-vous-en de garde.

Ainsi parloit *Éléonore* à *Philimène*, qui en entendoit une partie et devinoit le reste.

LETTRES

LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ.

NOTICE

SUR

MADEMOISELLE AÏSSÉ.

M. DE FERRIOL, ambassadeur de France à Constantinople, acheta d'un marchand d'esclaves, en 1698, une petite fille âgée d'environ quatre ans. Elle avoit été enlevée avec beaucoup d'autres enfans dans une ville de Circassie que les Turcs avoient pillée. Ses grâces enfantines lui attirèrent la préférence de l'ambassadeur, et la lui firent choisir parmi ses compagnes d'infortune. Le marchand, peut-être pour accroître l'intérêt qu'elle inspiroit et obtenir de M. *de Ferriol* un prix plus considérable, assura

qu'elle avoit été trouvée dans un palais, et qu'elle étoit fille d'un prince circassien. L'ambassadeur, touché de commisération, acheta 1,500 livres la petite *Aïssé*. Il étoit garçon et ne pouvoit donner à sa jeune orpheline une éducation proportionnée à l'intérêt qu'elle lui avoit inspiré, intérêt que la pitié sans doute avoit d'abord excité, et auquel se mêlèrent bientôt des vues et des espérances moins pures. Il confia mademoiselle *Aïssé* à sa belle-sœur, madame *de Ferriol*, sœur de madame *de Tencin* : l'éducation de la jeune fille fut très-soignée ; elle acquit des talens agréables et de l'instruction. M. *d'Argental* et M. *de Pont-de-Vesle*, fils de madame *de Ferriol*, qui tous deux eurent dès leur jeune âge le goût des plaisirs de l'esprit, se lièrent d'une tendre amitié avec la pupille

de leur mère; et cette liaison eut sans doute les plus heureux effets sur son esprit. Elle eut le bonheur plus grand encore, au milieu de cette immoralité qui accompagna les dernières années de Louis XIV et la régence de Louis XV, d'acquérir et de conserver un cœur honnête, et une âme délicate et sensible, qui devoient la rendre plus estimable et plus malheureuse dans la situation dépendante et presque subalterne où le sort l'avoit placée.

Son dégoût pour les vices qui l'entouroient fut bientôt mis à de rudes épreuves. Au sortir de l'enfance, elle entra dans la maison de M. *de Ferriol.* C'étoit un vieux libertin qui, après s'être livré dans sa jeunesse à tous ses goûts, avoit fortifié ses habitudes de dépravation par un long séjour

en Turquie, où il avoit vécu tout à fait à la manière du pays. Ses désirs se portèrent bientôt sur sa jeune protégée, et l'attachement qu'il avoit pour elle, ne fut pas assez fort pour les vaincre. Les personnes qui ont vécu avec l'un et avec l'autre, ont douté long-temps qu'il eût triomphé de la vertu, et sans doute de la répugnance de mademoiselle *Aïssé*. En effet, l'esprit repousse cette image d'une vertueuse, belle et intéressante personne, flétrie par un vieux débauché, qui détruisoit en elle le sentiment de la reconnoissance, en en exigeant un autre. Des lettres trouvées dans les papiers de M. *d'Argental* constatent malheureusement cette circonstance pénible et humiliante de la vie de mademoiselle *Aïssé*.

« Quand je vous achetai, lui écrit » M. *de Ferriol*, je vous destinai à » être ou ma fille ou ma maîtresse : » vous avez été l'une et l'autre. » Si quelque chose peut inspirer plus de dégoût pour la conduite de M. *de Ferriol*, c'est sans doute une semblable manière de s'exprimer : en associant ainsi la tendresse paternelle avec les désirs d'un libertin, il semble vouloir rappeler que rien ne ressemble plus à l'inceste qu'une affection de cette nature. Mais tel est le cœur humain, que l'on conçoit comment ces deux sentimens étoient également vrais dans la même personne. Quant à mademoiselle *Aissé*, il est douteux que sa reconnoissance pour M. *de Ferriol* ait survécu à la crainte et au dégoût que dut inspirer à son âme délicate un prétendu bienfaiteur qui ne l'avoit achetée d'un marchand

d'esclaves que pour la rendre à sa première destination, après lui avoir donné une éducation qui devoit lui faire regarder cet abaissement comme le plus grand des malheurs. Cependant M. *de Ferriol* étant tombé dangereusement malade, elle le soigna avec tout le dévouement d'une fille. Il mourut en lui laissant une rente de 4,000 liv., et un capital assez considérable qu'il chargeoit ses héritiers de lui payer.

Après sa mort, mademoiselle *Aissé* rentra chez madame *de Ferriol*, à qui l'ambassadeur l'avoit recommandée spécialement. Madame *de Ferriol*, quoiqu'au fond du cœur elle aimât assez son ancienne pupille, manqua toujours pour elle de cette délicatesse de sentiment, si nécessaire pour le bonheur de ceux qui passent leur vie ensemble, et que les

supérieurs ont si peu avec leurs inférieurs, quoique jamais de semblables ménagemens ne soient plus nécessaires, que lorsqu'ils doivent déguiser des rapports de dépendance. C'est cette absence d'attentions, de soin à ne jamais blesser une âme fière et délicate, que mademoiselle *Aissé* reproche souvent à madame *de Ferriol*, dans les lettres que nous publions. Elle ne méconnoît point les grandes obligations qu'elle a à madame *de Ferriol*, et elle montre pourtant comment, dans le détail de la vie, sa bienfaitrice la rendoit fort malheureuse.

Elle commença par lui faire sentir que les dons de son beau-frère lui paroissoient trop considérables. Mademoiselle *Aissé*, trop fière pour se laisser reprocher des bienfaits, jeta au feu, devant madame *de Ferriol*,

le billet que lui avoit laissé M. *de Ferriol.* Un pareil désintéressement n'inspira point à madame *de Ferriol* plus de délicatesse, et elle ne laissa pas de profiter du sacrifice.

Cependant mademoiselle *Aïssé* jeune, aimable et répandue, avoit d'assez grands succès dans le monde; et au milieu de la galanterie et de la corruption qui signalèrent la régence et le système, elle ne céda jamais ni à la vanité, ni à l'intérêt qui faisoient alors oublier à tant de femmes des devoirs que mademoiselle *Aïssé* n'avoit point à remplir. Elle eut l'honneur bien extraordinaire de donner quelqu'idée de la vertu et de la pudeur au régent, qui fit gloire toute sa vie de douter de leur existence; opinion qui, chez un prince, est presque toujours fondée, puisqu'il fait disparoître les vertus d'autour de lui,

dès qu'il ne les respecte pas. Ce fut chez madame *de Parabère* que le duc *d'Orléans* vit mademoiselle *Aïssé* et lui fit des propositions qu'il ne s'attendoit pas à voir refuser, sur-tout en pareil lieu. Il ne perdit point l'espoir de réussir, et chargea madame *de Ferriol* de ses intérêts. Madame *de Ferriol* accepta sans répugnance des fonctions moins honorables encore que celles que le Régent destinoit à mademoiselle *Aïssé*. Ses efforts furent vains. Comme elle revenoit sans cesse à la charge et développoit à mademoiselle *Aïssé* tous les avantages d'une semblable conquête, mademoiselle *Aïssé* se jeta à ses pieds pour la conjurer de ne plus lui en parler, assurant qu'elle se jeteroit dans un couvent si l'on continuoit à la persécuter. Madame *de Ferriol*, qui ne cherchoit qu'à obtenir du crédit et de la faveur, craignit

de perdre tout moyen d'y parvenir en se séparant de mademoiselle *Aïssé*, et cessa ses exhortations.

Mademoiselle *Aïssé*, qui avoit résisté à l'appât de la faveur et de la fortune, ne trouva pas les mêmes forces quand il lui fallut défendre sa vertu contre l'amour et l'estime. Elle vit chez madame *du Deffant* le chevalier *d'Aydie*; il conçut pour elle la plus vive passion; il se fit présenter chez madame *de Ferriol*, et bientôt abandonnant presqu'entièrement le monde, il ne quitta plus cette maison. Le chevalier *d'Aydie* joignoit à la plus noble figure et au caractère le plus aimable, une âme fort tendre. Jusqu'alors son cœur n'avoit point éprouvé de sentimens profonds; il avoit eu plusieurs intrigues, mais aucun attachement durable. *Rioms*, son oncle, l'avoit présenté chez la

duchesse *de Berri*, qui prit du goût pour lui, et cette princesse ne différoit guère d'ordinaire à satisfaire ses goûts et même ses fantaisies.

Voir à ses pieds un homme brillant et spirituel, que les femmes de la cour s'étoient disputé, que les princesses avoient honoré de leurs faveurs, et le voir animé par un amour tendre, délicat et timide, quelle séduction pour l'amour-propre et pour le cœur de mademoiselle *Aïssé!* Ce qui rendoit le chevalier plus dangereux pour elle, c'est qu'il n'avoit que des vues honorables. Il vouloit épouser celle qu'il aimoit, et cherchoit à se faire relever des vœux qui l'engageoient dans l'ordre de Malte. Mademoiselle *Aïssé* se sentoit bien assez de vertu pour ne point se prêter à un projet dont l'exécution eût dégradé son amant aux yeux du

monde; mais elle ne se croyoit pas assez de force pour résister à des désirs dont la satisfaction ne pouvoit nuire qu'à sa propre gloire. Dans la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle eut recours à madame *de Ferriol*, qui comprit encore moins ses scrupules que la première fois, et qui travailla à les détruire. Ne pouvant trouver aucun secours extérieur, voyant tous les jours le chevalier qu'on ne lui permettoit pas de fuir comme elle l'auroit voulu, elle finit par lui avouer qu'elle partageoit ses sentimens, et, en s'abandonnant à lui, elle eut la satisfaction de voir qu'elle en étoit aimée encore davantage. Il redoubla ses instances pour l'épouser; elle n'y voulut jamais consentir; et même, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle alloit devenir mère, l'intérêt de son enfant et la perte de sa

réputation ne la rendirent pas moins inflexible.

Ce ne fut point à madame *de Ferriol* qu'elle confia sa situation; elle lui connoissoit trop peu de discrétion et de délicatesse. Elle avoua tout à lady *Bolinbrocke*, avec qui elle étoit très-liée. C'étoit une femme sensible et estimable. On sait qu'elle étoit nièce de madame *de Maintenon*, et que son premier mari avoit été M. *de Villette*. Elle pria madame *de Ferriol* de lui confier pour quelque temps mademoiselle *Aïssé* pour la mener en Angleterre. Madame *de Ferriol* consentit à ce voyage. Lady *Bolinbrocke* et le chevalier *d'Aydie* logèrent mademoiselle *Aïssé* dans un quartier retiré de Paris. Elle y accoucha d'une fille, et y reçut tous les soins d'une amie tendre et d'un amant passionné. L'enfant fut con-

duit en Angleterre par lady *Bolynbrocke*, et, après sa première éducation, elle fut ramenée en France, et placée dans un couvent à Sens, sous le nom de miss *Black*, nièce de lord *Bolinbrocke*.

C'est d'une époque un peu postérieure que sont datées les lettres que nous publions, et qui se continuant presque jusqu'aux derniers jours de la vie de mademoiselle *Aïssé*, nous dispensent de prolonger cette notice (1). Elles sont adressées à madame *Saladin*, qui pendant qu'elle habitoit Paris où son mari étoit résident de la république de Génève, s'étoit liée d'une tendre amitié avec mademoiselle *Aïssé*. Il paroît que cette dame dont les principes étoient plus sévères que ceux des femmes qui en-

(1) Ces lettres vont de l'année 1725 à l'anné 1733.

touroient sa jeune amie, sans que son cœur fût moins sensible, contribua par ses conseils et son exemple à lui donner assez de force pour ne plus s'écarter de ses devoirs. Du moins voyons-nous qu'à l'époque où commença cette correspondance, mademoiselle *Aïssé*, quoique le chevalier *d'Aydie* lui fût plus cher que jamais, quoique lui-même l'aimât toujours davantage, avoit rendu cette passion plus pure. Ce combat continuel contre un amour qui acquéroit tous les jours plus de force, le manque absolu d'espérance, le repentir de sa foiblesse, le chagrin de ne pouvoir se livrer sans rougir à la tendresse maternelle, donnent à ses lettres un caractère de mélancolie tout-à-fait touchant. Ce triste sentiment, auquel venoit peut-être se mêler le souvenir de fautes plus anciennes et

plus humiliantes, prend plus de force à mesure que la santé de mademoiselle *Aïssé* s'affoiblit : les consolations de la religion, refuge des âmes tendres et malheureuses, donnent sur la fin un caractère plus résigné et moins amer à sa douleur, mais la rendent plus intéressante encore. Mademoiselle *Aïssé* mourut en 1733. Sa mort qui termina une vie malheureuse, le désespoir où fut d'abord plongé le chevalier *d'Aydie*, la tristesse profonde où il vécut encore pendant quinze ans, donnent à ceux qui lisent leur histoire, la tentation de reprocher à mademoiselle *Aïssé* une délicatesse scrupuleuse qui priva son amant et elle d'un bonheur dont ils étoient dignes de jouir.

Les scrupules peut-être exagérés qui s'opposèrent à ce bonheur, peuvent bien avoir rendu mademoiselle

Aïssé plus malheureuse ; mais ils donnent une sorte d'admiration pour une vertu si désintéressée. Le chevalier *d'Aydie* eut toujours pour sa fille une tendresse et des soins auxquels ses regrets donnoient plus de force encore.

Il la maria à un gentilhomme de sa province, et lui laissa sa fortune. Il existe des lettres qu'il écrivit à M. *de Pont-de-Vesle*, relativement à ce mariage. Elles sont pleines de la douleur la plus vive, quoique l'époque de la mort de mademoiselle *Aïssé* fût déjà assez éloignée. Elles paroîtront bientôt dans un recueil de lettres trouvées chez M. *d'Argental*, qui est maintenant sous presse. L'éditeur a bien voulu nous les communiquer, ainsi que celle de M. *de Ferriol* à mademoiselle *Aïssé*, dont nous avons cité un passage.

Les lettres de mademoiselle *Aissé* à madame *Saladin*, ont été recueillies et publiées par mademoiselle *Rieu*, petite-fille de madame *Saladin*. Elle les avoit, long-temps avant, communiquées à *Voltaire*, qui y avoit mis de sa main quelques notes que nous avons conservées. Il paroît que la notice que mademoiselle *Rieu* a mise à la tête de son édition, existoit déjà quand le manuscrit des lettres fut montré à *Voltaire*; car il atteste dans une note placée au bas de cette notice, que le chevalier *d'Aydie* avoit offert plusieurs fois à mademoiselle *Aissé* de l'épouser. Les détails que nous avons ajoutés à ceux que contient la notice de mademoiselle *Rieu*, nous ont été fournis par des personnes qui ont beaucoup vu d'anciens amis de mademoiselle *Aissé* et du chevalier *d'Aydie*.

LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ,

A MADAME SALADIN.

LETTRE PREMIÈRE.

1726.

Je n'ai pu me résoudre à vous écrire plutôt : j'ai envisagé avec chagrin que l'on ne vous laisseroit pas lire mes lettres ; ainsi j'ai mieux aimé laisser passer les premiers empressemens. Mandez-moi, Madame, de vos nouvelles. Etes-vous remise de la fatigue du voyage ? J'ai plus fait de vœux, pour que vous eussiez le beau temps, qu'un amant n'en auroit fait ; il ne seroit assurément pas plus occupé et affligé que moi, de votre départ. Le

soleil, la pluie, les vents, me paroissent des embrâsemens, des inondations, des ouragans : enfin, j'ai respiré, quand j'ai vu arriver le jour bienheureux pour vos parens et vos amis, où ils vous ont enfin revue. Vous me manderez, s'il vous plaît, quelques détails de votre réception. Je partage toutes les amitiés que vous recevez. Hélas ! je ne puis passer dans la rue où vous avez demeuré, sans avoir le cœur serré et les larmes aux yeux. Je reviens d'Ablons (1), où j'ai passé quelques jours tête à tête avec madame *de Ferriol*; j'y ai toujours pensé à vous, et je dis à ma compagne le regret que j'avois que vous n'eussiez pas vu cette guinguette. Dans l'instant, je vois entrer dans le salon madame votre fille; jugez de ma joie : elle passa ici pour aller à la Jaquinière; elle venoit de je ne sais où, aux environs Notre dame prenoit du café ; elle vouloit se lever; madame votre fille se précipita pour l'en

(1) Ablons, campagne près Paris.

empêcher. Le chien noir, qui est mal morigéné, saute sur la tasse de café pour japper, la renverse sur sa maîtresse : le désespoir s'empare de ladite dame; fichu sali, robe unie tachée. Vous jugez de l'embarras de madame *Rieu*, qui auroit voulu être à cent lieues de là. Pour moi, je vous l'avoue, j'eus tant envie de rire, que madame votre fille se remit. Cependant, passé ces premiers momens, on lui fit toutes sortes de politesses. Elle la trouva très-belle; en effet, elle l'étoit aussi, quoique dans un grand négligé.

Je parle toujours du voyage de Pont-de-Vesle (1), qui me procurera le bonheur d'aller vous voir. J'espère qu'à force d'en parler, je forcerai d'y aller. Je suis occupée de ce projet : les hommes ne peuvent être sans quelques désirs; je me flattois d'être une petite philosophe; mais je ne le serai jamais sur ce qui touche le sentiment.

(1) Pont-de-Vesle, terre en Bourgogne.

Pont-de-Vesle (1) se porte un peu mieux, il vous assure de ses respects. *D'Argental* (2) est dans l'île enchantée, chez son amie, qui a hérité considérablement; il revient à la St.-Martin. *Le Grand* donna, l'autre jour, une comédie qui tomba de la plus belle chute que j'aie jamais vue; il n'en a pas été de même d'un opéra que deux violons ont donné: le sujet est Pyrame et Thisbé; il y eut une très-jolie décoration; ils reçurent bien des applaudissemens.

Je passe mes jours à chasser aux petits oiseaux; cela me fait grand bien. L'exercice et la dissipation sont de très-bons remèdes pour les vapeurs et les chagrins; je reviens de mes courses avec appétit et sommeil. L'ardeur de la chasse me fait marcher, quoique j'aie les pieds moulus: la transpiration que cet exercice m'occasionne, me convient. Je suis hâlée comme un corbeau; je vous ferois

(1) Fils de madame *de Ferriol.*

(2) Autre fils de cette dame.

peur;

peur, si vous me voyiez. Je voudrois bien en être à la peine. Que je serois heureuse si j'étois encore avec vous, Madame ! Avouez que vous ne seriez point fâchée d'être encore à Paris. Pour moi, je donnerois bien une pinte de mon sang pour que nous fussions ensemble actuellement ; je vous rendrois compte de mille choses, je goûterois le plaisir de vous revoir ; au lieu de ce bien, j'ai des regrets ; que cela est différent ! Le chevalier est en Périgord, où je crois qu'il s'ennuie : sa santé est toujours délicate ; son cœur toujours plus tendre. Je vous enverrois avec plaisir des copies de ses lettres ; mais non : il y a des choses qui vous déplairoient ; et j'aurois honte que vous les vissiez. L'abbé, frère du chevalier, vit l'autre jour madame *Rieu* chez moi ; ce fut un coup de foudre. Il revint le lendemain à Ablons, il me dit qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau à son gré : les lis et les roses ne sont pas si fraîches qu'elle étoit ce jour-là ; son air de modestie et de douceur plut si fort à

ce pauvre abbé, qu'il m'en parle toutes les fois qu'il me voit : cependant il avoit été prévenu ; on l'avoit annoncée, et je lui dis : vous allez voir une des belles femmes de Paris : malgré cela, il fut surpris. M. *Bernie* vous aime toujours de même, quoiqu'il ait changé son goût pour moi en amitié. On vous aime pour vous, et non pas pour les autres. Vous le savez bien ; et quand vous dites le contraire, vous parlez contre votre pensée. En bonne foi, peut-on vous connoître sans vous aimer ? J'en laisse juge votre cœur. Adieu, Madame, aimez-moi, et soyez assurée que personne dans le monde ne vous aime, ne vous estime, et ne vous respecte autant qu'*Alceste*.

LETTRE II.

Paris, 1726.

J'AI reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de votre campagne. je ne doute point que vous n'ayez eu un plaisir bien vif de vous être vu recevoir avec tant d'amitié : les démonstrations de joie que l'on a eues de votre retour ne peuvent être feintes. Ainsi, Madame, vous avez joui d'un bonheur que les rois mêmes ne goûtent pas. Vous me direz qu'il n'étoit point nécessaire que vous fussiez malheureuse pour être aimée ; que vous le seriez tout autant, et même davantage, si vous étiez dans une fortune riante. L'expérience, il est vrai, fait voir que l'adversité et la mauvaise fortune déplaisent aux hommes ; et que le plus souvent les bonnes qualités, le mérite, sont les zéro, et le bien, le chiffre qui les fait valoir ; mais cependant

on se rend toujours à la vertu; je conviens qu'il faut en avoir beaucoup pour qu'elle supplée au manque de richesses: ainsi, Madame, rien n'est plus flatteur que l'accueil obligeant que vous avez reçu. Vous êtes amplement dédommagée des injustices du sort. Je suis charmée que vous vous portiez mieux; rien ne contribue à la santé, comme d'avoir sujet d'être content de soi. Je fais tous mes efforts pour déterminer M. et madame *de Ferriol* à aller à Pont-de-Vesle; ils disent que c'est bien leur dessein, mais je ne le croirai que lorsque nous partirons: il n'y a pas de jour que je ne leur fasse sentir le besoin de leur présence dans leurs terres, et celui de quitter quelque temps Paris. M. *de Bonac* va à Soleure; je lui ai parlé de madame votre sœur; madame *de Bonac* espère la voir souvent pendant son séjour dans ce pays-là. Comme il n'y a pas loin de Genève, nous irons, vous et moi, les voir; me dédirez-vous? M. et madame *de Ferriol* et *Pont-de-Vesle* vous font

mille tendres complimens et respects. Pour *d'Argental*, il est dans l'île enchantée ; on ne sait plus quand il en sortira. J'occupe sa chambre, parce que je fais raccommoder la mienne, qui sera charmante ; je suis bien fâchée que vous ne la voyiez pas ; mes réparations me reviendront à cent pistoles. J'ai vu M. *Saladin* le cadet ; je me suis senti une tendresse pour lui, dont je ne me serois pas doutée, il y a six mois ; et je crois que je l'aurois eue pour M. *Buisson*, s'il avoit vécu. Les gens que j'ai connus chez vous, me sont chers. Il y a long-temps que je n'ai vu madame votre fille ; elle a été à la campagne, et moi, de mon côté ; nous sommes allés passer les fêtes à Ablons, mademoiselle *de Villefranche*, madame *de Servigni*, M. et madame *de Ferriol*, MM. *de Fontenai*, *La Mesangères*, le chevalier et *Clémence* : nous avons fait grand feu et bonne chère : vous en êtes étonnée ; mais c'est pour long-temps ; la maîtresse de la maison craignoit *La Mesangères*. Elle n'a jamais

osé appeler *Clément*, son chien noir, ni *Champagne*; elle a été de très-bonne humeur, malgré sa contrainte, et la partie s'est très-bien passée. *La Mesangères* fut charmant. M. *de Fontenai* m'a chargée de vous assurer de ses respects.

Il faut un peu vous parler des spectacles. Les deux petits violons *Francœur* et *Rebel* ont fait un opéra; le sujet est Pyrame et Thisbé; il est fort joli, quant à la musique; car pour le poëme, il est mauvais: il y a une décoration nouvelle. Le premier acte représente une place publique, avec des arcades et des colonnes, ce qui est admirable: la perspective est parfaitement bien suivie et les proportions bien gardées. Le pauvre *Thevenard* tombe si fort, que je ne doute pas qu'il ne soit sifflé dans six mois. Pour *Chassé*, c'est son triomphe; il est acteur dans cet opéra; son rôle est très-beau, il fait deux octaves pleins. La *Entie* en est folle. Mademoiselle *Le Maure* est rentrée; et *Murer*, qui a été très-mal, se porte bien; le bruit avoit couru

qu'il se faisoit moine, mais le métier est trop bon, et il ne quitte point l'opéra. Il y a une nouvelle actrice nommée *Pellissier*, qui partage l'approbation du public avec la *Le Maure :* pour moi, je suis pour la *Le Maure ;* sa voix, son jeu me plaisent plus que celui de mademoiselle *Pellissier*. Cette dernière a la voix très-petite, et elle l'a toujours forcée sur le théâtre ; elle est très-bonne pantomime ; tous ses gestes sont justes et nobles ; mais elle en a tant, que mademoiselle *Entie* paroît tout d'une pièce auprès d'elle. Il me semble que dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires ; toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accens. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violens et hors de mesure ; une jeune princesse doit être plus modeste. Voilà mes réflexions. En êtes-vous contente ? Le public rend justice à mademoiselle *Le Maure ;* et quand on l'a revue sur le théâtre, elle parut pre-

mièrement à l'amphithéâtre, tout le parterre se retourna, et battit des mains pendant un quart-d'heure; elle reçut ses applaudissemens avec une grande joie, et fit des révérences pour remercier le parterre. Madame la duchesse *de Duras* qui protège la *Pellissier*, étoit furieuse, et me fit signe que c'étoit moi et madame *de Parabère* qui avions payé des gens pour battre des mains. Le lendemain, la même chose arriva, et mademoiselle *Pellissier* en pensa crever de dépit. La comédie est de retour de Fontainebleau où il y a jubilé : nous ne l'avons pas ici, à cause de M. le cardinal *de Noailles*. On est affamé de tragédies, parce que depuis Fontainebleau on ne joue que des farces. Pour la comédie italienne, on y joue la critique de l'opéra qui, à ce qu'on dit, est fort jolie. La pauvre *Silvia* (1) a pensé mourir : on prétend

(1) Excellente actrice pour les pièces de *Marivaux*. (*Note de M.* de Voltaire).

qu'elle a un petit amant qu'elle aime beaucoup; que son mari, de jalousie, l'a battue outrément, et qu'elle a fait une fausse couche de deux enfans, à trois mois; elle a été très-mal, elle est mieux à présent. Mademoiselle *Flaminia* avoit eu la méchanceté d'instruire le mari des galanteries de sa femme. Vous jugez bien, à l'amour que le parterre avoit pour *Flaminia*, combien il l'a maltraitée. Les bals vont commencer; mais ils seront sûrement aussi déserts que l'année passée.

Permettez que je fasse ici quelques petites coquetteries à M. votre mari. Je suis extrêmement touchée du petit mot qu'il a mis dans votre lettre; et dussiez-vous le battre de jalousie, je lui dirai que je l'aime beaucoup.

A mademoiselle votre fille.

Je suis persuadée, Mademoiselle, que vous avez un peu d'amitié pour moi: votre extrême vérité m'en assure; le retour est naturel à tous les cœurs bien

faits, d'aimer qui nous aime. Continuez, je vous prie, de parler un peu de moi à madame votre mère : choisissez, s'il vous plaît, le moment où vous vous mettez à table, pour que je puisse avoir part à votre conversation; plût à Dieu que j'en fusse témoin ! Adieu, Mesdames, recevez mes tendres embrassades. Voici une lettre d'un officier des Invalides à M. *du Voisin*, pour obtenir la permission de se marier.

MONSEIGNEUR,

« J'AUROIS cru que le précepte de » Saint Paul étoit bon à suivre, sur-tout » quand il dit, qu'*il vaut mieux se ma-* » *rier que brûler*. C'est ce qui m'a fait » prendre la liberté de demander à vo- » tre Grandeur la permission d'épouser » mademoiselle *d'Auval*, fille d'un mé- » rite et d'une sagesse consommée. C'est » ce que tous ceux qui la connoissent » certifieront à votre Grandeur. Cepen- » dant M. notre gouverneur m'a défendu

» de voir cette demoiselle, si je ne vou-
» lois être démis de mon emploi. J'ai
» obéi à cette défense ; et si votre Gran-
» deur ne trouve pas à propos ce ma-
» riage, je la supplie très-instamment,
» pour le salut de mon âme, de m'en
» présenter une autre, ou bien d'envoyer
» ordre au père *Pascal*, mon confes-
» seur, de m'absoudre quand je vais à
» confesse, ce qu'il m'a refusé : je fais
» tous mes efforts pour contenter ce bon
» père, mais en vain, Dieu ne m'ayant
» point donné à trente-huit ans le don
» de continence. Enfin, Monseigneur,
» si vous me procurez le paradis sans
» femmes, et que je vienne à mourir plu-
» tôt que votre Grandeur, je ne laisserai
» point Dieu en repos, qu'il ne vous ait
» marqué une place digne de votre mé-
» rite, dans son paradis ».

» Je suis, etc ».

LETTRE III.

Paris, 1726.

Je n'ai pas de plus grand plaisir que de causer avec vous ; et, comme je voudrois rendre mes lettres un peu moins sèches et plus intéressantes, j'écris les nouvelles que je sais bien : je n'aimerois pas à vous mander tout ce qui se dit à Paris. Vous savez, Madame, que je hais les fausse tés et les exagérations : ainsi tout ce que j'écrirai, sera sûrement vrai. J'ai reçu hier des lettres d'Angleterre, où on m'apprend le mariage de mademoiselle *de St.-Jean* avec M. *Knight*, fils du trésorier(1) de la compagnie des Indes : on prétend qu'il

(1) Mademoiselle *Aïssé* se trompe. Il étoit caissier de la compagnie de la mer du Sud, et il se retira en France avec la caisse; il y a vécu long-temps, avec plus de magnificence que de bonne réputation. (*G...*)

a des biens immenses. Argent, argent, que de vanités vous étouffez ! que d'orgueils vous soumettez ! que de pensées honnêtes vous faites évanouir ! Auriez-vous jamais cru que milord, entêté de sa noblesse, comme il l'est, fort riche, et ayant une seule fille, la mariât à un gentillâtre, elle qui devoit être mariée à un pair (1)? Elle va venir à Paris voir la famille de son mari, qui sont de bonnes gens, mais sur un ton bien différent du sien : elle verra tous les petits Anglichons qui sont en France. Je crois qu'elle s'ennuiera et s'impatientera souvent.

Le chevalier est beaucoup mieux, il revient ici. Voici une petite histoire assez plaisante (2). Un chanoine de Notre-Dame, fameux janséniste, homme de beaucoup d'esprit, et de réputation pour ses mœurs, qui a professé dans plusieurs

(1) La demoiselle en étoit folle. Ce mariage s'est fait contre l'aveu des parens. (*Note de M.* de Voltaire).

(2) L'histoire est très-vraie. (*Note de M.* de Voltaire).

universités, fort craint des molinistes, et très-aimé de M. l'archevêque de Paris, âgé de soixante-dix ans, a succombé à l'envie de voir la comédie. Il avoit souvent dit à ses amis, qu'il ne mourroit pas avant d'y aller, ayant une très-grande passion de voir une chose dont il entendoit parler sans cesse. On prenoit ce discours pour une plaisanterie. Son laquais lui avoit demandé plusieurs fois ce qu'il vouloit faire des vieilles nippes de sa grand'mère qu'il gardoit depuis long-temps. Il lui avoit répondu qu'elles pouvoient lui être nécessaires. Enfin, ne pouvant résister davantage, il communiqua son dessein à son laquais, qui étoit un vieux domestique dans lequel il avoit beaucoup de confiance, et lui dit, qu'il vouloit s'habiller en femme avec les hardes de sa grand'mère. Le laquais fut très-surpris; il chercha à dissuader son maître d'exécuter cet insensé déguisement, en l'assurant que les nippes étoient si antiques, qu'il seroit sûrement remarqué, au lieu que restant avec son

habit, on pourroit très-bien n'y pas faire attention, le spectacle étant rempli d'abbés. Le chanoine ne se rendit point à ses raisons; il craignoit d'être reconnu par ses écoliers: il lui dit que comme il étoit vieux, on ne seroit point surpris de le voir avec des hardes à la vieille mode. Il s'ajuste avec la cornette haute, l'habit troussé, et tous les falbalas imaginés en ce temps-là, pour suppléer aux paniers. Il arrive à la comédie et se place à l'amphithéâtre. Cette figure étonna, comme vous pouvez bien le penser. Les voisins commencèrent à en parler; le murmure augmenta. *Arnaud*, acteur qui faisoit le rôle d'arlequin, aperçut le chanoine, alla dans l'amphithéâtre, et examina le personnage; il s'en approcha, et lui dit: Monsieur, je vous conseille de décamper: vous êtes reconnu, et votre habit grotesque fait rire le parterre, au point que je crains quelque scandale. Le pauvre homme bien troublé, remercie le comédien, et le prie de l'aider à sortir. *Arnaud* lui dit de le suivre, et pressé par

la scène qu'il falloit jouer, il va très-vîte. le chanoine le perd de vue au sortir de l'amphithéâtre. Il entend les huées du parterre ; il trouve l'escalier quise partage en deux, dont l'un conduit à la rue, et l'autre dans la salle des comptes. Comme il ne connoissoit point les lieux, son malheur voulut qu'il se méprît ; il descend dans cette salle où l'exempt se tient ordinairement. Il y étoit alors. Il fut frappé de cette figure de femme singulière, qui avoit l'air troublée et interdite ; il l'arrêta, ne doutant point que ce ne fût quelqu'aventurier déguisé, et conduisit à M. *Hérault*, lieutenant de police, notre pauvre docteur qui fondoit en larmes, et qui offrit cent louis à l'exempt pour le laisser aller. Il lui conta son histoire, lui dit son nom ; mais ce coquin fut inexorable ; c'est la première fois qu'il a refusé de l'argent pour faire un scandale affreux. Le lieutenant de police vit avec plaisir notre chanoine ; et, comme il étoit courtisan moliniste, il lui fit une très-grande réprimande, et

le

le nomma devant beaucoup de monde. Le janséniste pleura : on lui a envoyé une lettre de cachet pour aller à 60 lieues d'ici, je ne sais pas bien où.

M. *de Prie* (1) étoit l'autre jour dans la chambre du roi, appuyé sur une table ; la bougie alluma sa perruque ; il fit ce que bien d'autres auroient fait en pareil cas, il l'éteignit avec les pieds : l'incendie fini, il la remit sur sa tête. Cela répandit une odeur très-forte. Le roi entra dans ce moment ; il fut frappé du parfum, et, ignorant ce que c'étoit, il dit sans aucune malice : il sent bien mauvais ici ; je crois qu'il sent la corne brûlée. A ce discours, vous comprenez bien que l'on rit ; le roi et la noble assemblée firent des éclats de rire désordonnés. Le pauvre cocu n'eut point d'autre ressource que ses jambes, et il s'enfuit bien vite.

Voici une épigramme de *Rousseau* contre *Fontenelle*.

(1) Madame *de Prie* étoit très-galante.

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur apprend à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout; chez l'espèce femelle,
Il brille encor, malgré son poil grison;
Et n'est caillette, en honnête maison,
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison,
C'est le pédant le plus joli du monde.

Madame *de Parabère* a quitté M. le premier, et M. *d'Alincourt* ne la quitte pas; quoique je sois persuadée qu'il ne sera jamais son amant. Elle a des façons charmantes avec moi; elle sait bien que je crains d'avoir l'air d'être sa complaisante, et comme elle n'ignore point que tous les yeux sont sur elle, elle ne me propose plus de parties; elle m'a dit cent fois qu'elle ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que de me voir; que toutes les fois que je voudrois, elle en seroit charmée. Son carrosse est toujours à mon service. Ne croyez-vous pas qu'il seroit ridicule de ne la point voir du tout? d'ailleurs, je n'ai aucune raison

de m'en plaindre, bien au contraire ; n'ai-je pas reçu de sa part mille amitiés dans toutes les occasions. On ne me peut soupçonner d'être sa confidente, ne la voyant que de temps en temps : enfin ; je me conduirai de mon mieux. Mais, en vérité, Madame, je n'ai rien vu qui me confirme les bruits qui courent sur son nouvel engagement ; elle est avec lui très-polie, très-modeste, a l'air indifférente : la seule chose qui donneroit des soupçons, c'est que sachant les discours du public, elle auroit dû peut-être ne pas le recevoir chez elle ; mais elle dit qu'elle n'a pas le dessein de s'enterrer ; que si elle refuse sa porte à M. *d'Alincourt*, le lendemain il faudra qu'elle la refuse à un autre, et que tour à tour elle chasseroit tout le monde, et qu'elle n'en seroit pas quitte encore pour être dans la solitude ; que l'on diroit qu'elle ne les congédie que pour que le public en soit instruit : elle aime mieux, ajoute-t-elle, attendre du temps pour être justifiée. Adieu, ma chère dame,

c'est toujours avec un regret infini que je vous quitte ; mais la poste va partir.

LETTRE IV.

Paris, 1726.

Vous êtes surprise que j'aie resté si long-temps sans vous écrire ; mais, Madame, je vous suis trop attachée, pour ne pas me flatter que vous ne doutez point que, malgré mon silence, j'aie pensé très-souvent à vous, et qu'il a fallu que je n'eusse pas un moment pour vous le dire, puisque je ne l'ai pas fait : mon cœur est sans cesse occupé de vous, et mes regrets sont aussi vifs que le jour où vous quittâtes Paris ; tous les instans, je sens tout ce que j'ai perdu ; rien n'est plus douloureux que d'avoir une amie de votre caractère, et d'en être séparée. Ces idées sont trop cruelles, parlons d'autre chose.

Le prince *de Bournonville* est mort hier, il ne pouvoit vivre : il est mort bien jeune et bien vieux ; on le regrette, sans être affligé ; car il étoit dans une si triste situation, qu'il valoit mieux pour lui de finir, que de continuer à vivre pour souffrir ; il ne pouvoit presque ni parler, ni respirer. Je crois que son âme a bien eu de la peine à quitter son corps ; elle y étoit toute entière. Il avoit fait un testament, il y a quatre ans, où il me donnoit deux mille écus ; je suis enchantée qu'il n'ait pas subsisté. Le public qui ignoroit l'amitié qu'il avoit eue pour moi, dans le temps qu'il venoit souvent chez M. *de Ferriol*, auroit soupçonné mille choses. Il a nommé pour héritière madame la duchesse *de Duras* ; il a donné très-amplement à tous ses domestiques, sans en oublier un. Ce qui vous surprendra, Madame, c'est qu'un quart-d'heure après sa mort, le mariage de sa femme avec le duc de *Rouvroi* a été arrêté et publié ; et, ce qui vous étonnera le plus, c'est que ce manque de bienséance part du

cardinal *de Noailles* et de la maréchale *de Grammont* qui est *Noailles*, et mère de madame *de Bournonville*. M. le duc *de Rouvroi* est fils de M. *de St.-Simon*, âgé de 25 ans. Il n'a actuellement que 25,000 livres de rente, et vous voyez bien que sa naissance n'est pas bien merveilleuse; et madame *de Bournonville* jouit de 33,000 livres de rente. Elle est jeune et belle, d'une grande maison par elle et son mari. Madame *de St.-Simon* est amie du cardinal *de Noailles*. Elle parloit souvent du prince *de Bournonville*, comme d'un homme confisqué, et qu'elle se trouveroit bien heureuse, si sa veuve vouloit épouser son fils. Au moment que ce prince expiroit, elle va chez le cardinal, ne le laisse pas achever de dîner, pour qu'il allât demander madame *de Bournonville*. La maréchale *de Grammont* accepta la proposition, et dit au cardinal qu'elle en étoit charmée, mais qu'il falloit cacher pour quelque temps ce mariage. Le cardinal dit qu'il ne pouvoit se taire, et qu'il le diroit à

tout ce qui se rencontreroit, de manière qu'avant que M. *de Bournonville* fût enterré, tout Paris a su ce mariage. Il est mort le 5; et le 9, on a été faire part du mariage à tous les parens et amis. Tout le monde est révolté. Au bout de quarante jours, la cérémonie se fera. Madame la duchesse *de Duras* et madame *de Maillé*, sœurs du défunt, sont allées rendre visite le surlendemain à la veuve; elle avoit un pied de rouge dans l'habillement de veuve, et son prétendu étoit à côté d'elle, qui venoit de se présenter comme futur époux. Ce n'est point un mariage d'inclination; il n'y a aucun amour: cela fait tenir bien des discours.

Les partis sur mademoiselle *Le Maure* et mademoiselle *Pellissier* deviennent tous les jours plus vifs. L'émulation entre ces deux actrices est extrême, et a rendu la *Le Maure* très-bonne actrice. Il y a des disputes dans le parterre, si vives, que l'on a vu le moment où l'on en viendroit à tirer l'épée. Elles se haïssent toutes deux comme des crapauds;

et les propos de l'une et de l'autre sont charmans. Mademoiselle *Pellissier* est très-impertinente et très-étourdie. L'autre jour, à l'hôtel de Bouillon, à table, devant des personnes très-suspectes, elle dit que M. *Pellissier*, son cher mari, pouvoit compter d'être le seul à Paris, qui ne fût pas cocu. Pour la *Le Maure*, elle est bête comme un pot; mais elle a la plus belle et la plus surprenante voix qu'il y ait dans le monde; elle a beaucoup d'entrailles, et la *Pellissier*, beaucoup d'art. On fit l'anagramme du nom de cette dernière, qui étoit *Pilleresse*. *Murer* a quitté tout de bon la fièvre depuis trois mois, et la dévotion s'est emparée de lui. On joue *Proserpine* le 14 de ce mois. La *Entie* fait *Cérès*; la *Le Maure*, *Proserpine*; la *Pellissier*, *Aréthuse*; *Thevenard*, *Pluton*; *Chassé*, *Ascalaphe*. Voilà la distribution qu'on dit être à merveille. Je doute pourtant que cet opéra réussisse : toute l'intrigue est une vieille maîtresse qui raconte ses vieilles amours, une petite fille qui cueille

cueille des fleurs et qui fait des guirlandes, un vieux cocher amoureux et brutal. Il n'y a donc qu'un épisode, *Alphée* et *Aréthuse*, qui fasse une scène assez touchante : tout le reste est froid, languissant et insipide. M. *de Nocé* me soutint, l'autre jour, que c'étoit le plus bel opéra du monde, et qu'il y avoit une allégorie qui le rendoit charmant. Je l'assurai qu'il pouvoit être agréable pour le personnage pour lequel il avoit été fait; mais que pour moi, qui méprisois souverainement madame *de Montespan*, et qui ne l'avois jamais connue, sa rupture avec le roi, ses regrets, tout cela ne pouvoit m'émouvoir. La comédie tombe, tous les bons acteurs vont quitter; les mauvais sont détestables, et ne donnent aucune espérance.

Le roi est à Marli, où il tient table le soir, la reine le matin. C'est une chose nouvelle; cela n'étoit pas encore arrivé, que la reine eût mangé en public avec les dames. On parle de guerre; nos cavaliers la souhaitent beaucoup, et nos

dames s'en affligent médiocrement : il y a long-temps qu'elles n'ont goûté l'assaisonnement des craintes et des plaisirs des campagnes ; elles désirent de voir comme elles seront affligées de l'absence de leurs amans. M. *de Nesle* a fait des plaisanteries très-fortes à M. le prince *de Carignan*, sur ce qu'il parloit mal françois. Le prince, impatienté, lui dit qu'il seroit forcé de lui donner des coups de bâton, parce qu'on ne savoit pas en Suède qu'il étoit un grand poltron. M. *de Nesle* a fait mille excuses et mille bassesses : choses qui lui arrivent trop souvent pour sa réputation.

J'apprends, dans l'instant, qu'on va retrancher les rentes perpétuelles. Comme nous n'en avons ni l'une ni l'autre, je m'en console. Ma santé est mauvaise depuis quelque temps. Je me fis saigner hier ; je prends de la limaille, je suis maigre ; je me flatte que cela n'aura pas de suite. Adieu, Madame ; honorez-moi toujours un peu de vos bontés : c'est une consolation à tous mes maux, tant du

corps que de l'esprit. A propos, il y a une vilaine affaire qui fait dresser les cheveux à la tête : elle est trop infâme pour l'écrire; mais tout ce qui arrive dans cette monarchie, annonce bien sa destruction. Que vous êtes sages, vous autres, de maintenir les lois et d'être sévères ! Il s'ensuit de là l'innocence. Je suis tous les jours surprise de mille méchancetés qui se font, et dont je n'ai pu croire le cœur humain capable. Je m'imagine quelquefois que la dernière surprise m'empêchera d'en avoir à l'avenir; mais j'y suis toujours trompée.

LETTRE V.

D'Ablons, 1726.

Comment vous portez-vous, Madame ? ne me donnerez-vous point de vos nouvelles ? voulez-vous me punir de mon silence ? La punition est trop forte, et, pour une personne aussi juste que vous, elle n'est pas proportionnée à l'offense. Jamais vous ne pouvez soupçonner mon

cœur ; vous le connoissez trop. Votre silence ressemble à l'oubli et à l'ingratitude. Au nom de Dieu ! souvenez-vous que vous êtes la personne du monde que j'aime et que j'estime davantage. Vous êtes obligée de m'aimer, à cause de mon discernement, si ce n'est pas par goût. Madame votre fille m'a fait l'honneur de me venir voir plusieurs fois : si je n'étois pas extrêmement occupée, j'aurois le plaisir de la voir souvent ; je l'ai toujours beaucoup aimée ; mais j'avoue que je l'aime encore davantage. Des esprits mal faits pourroient vous soupçonner sur cette phrase d'être tracassière, et d'avoir voulu me donner de l'éloignement pour elle ; mais les bons esprits, et qui connoissent les entrailles, imagineront aisément que tout ce qui appartient à ce qu'on aime, devient plus cher, lorsque l'on en est éloigné.

Je me suis flattée, jusqu'à présent, que je ferois le voyage de Pont-de-Vesle, qui me procureroit le plaisir de vous aller voir ; mais je vois avec douleur que

le temps en est bien éloigné. On me flatte, et je crois deviner qu'il y a une résolution marquée de ne point faire ce voyage; j'en suis très-piquée; on se plaît à me donner des espérances, et ensuite à les détruire : je prends souvent la résolution de paroître indifférente sur l'événement; mais, malgré moi, le chagrin et la joie se manifestent tour à tour.

On parle plus de guerre que jamais : nos guerriers craignent fort de camper. Ils voudroient se battre, prendre à la hâte quelques villes, et revenir, au bout de huit jours, à Paris. M. le prince *de Conti* est mort, hier matin, d'une fluxion de poitrine; il a dit les choses du monde les plus tendres et les plus obligeantes à sa femme; il lui a demandé pardon des soupçons mal fondés qu'il avoit eus sur sa conduite, lui a nommé son valet de chambre qui étoit son espion et son calomniateur, et l'a assurée qu'il étoit bien éloigné d'ajouter aucune foi à tout ce qu'il avoit rapporté. Il a fait ordonner à madame *La Roche*, sa maîtresse,

qui, en partie, étoit la cause du peu d'union qu'il avoit avec sa femme, de sortir au moment même de sa maison, où elle demeuroit. Il a donné 2,000 livres de pension à quatre personnes : je ne m'en ressouviens que de deux, MM. *de Montmorenci* et *du Bellai ;* à M. *Muton*, qu'il a toujours aimé, un diamant de 10,000 livres; au président *de Lubère*, son portrait en grand ; à ses deux filles, chacune une tabatière d'or avec son portrait. A l'égard de ses domestiques, il laisse madame la princesse *de Conti* maîtresse de les récompenser comme elle le jugera à propos. La princesse a beaucoup pleuré, quand il est tombé malade, quoiqu'ils fussent brouillés, et même sur le point de se séparer. Il a donné tant de marques de tendresse et de repentir, qu'elle a oublié, pour le présent, tous les chagrins qu'il lui a causés. Je crois cependant que, passé les premiers jours, elle s'en consolera bien aisément. M. le duc a eu une attaque d'apoplexie dont il réchappe. A la halle, les harangères di-

sent que le borgne n'avoit garde de mourir, parce qu'il est trop méchant, et que le prince est mort, parce qu'il étoit bon. Ces pauvres gens décident de sa bonté, sans savoir pourquoi, si ce n'est qu'il n'avoit jamais été à portée de leur faire ni mal ni bien.

Je vous enverrai, par la première occasion, un livre fort à la mode ici, le *Voyage de Gulliver*; il est traduit de l'anglois; l'auteur est le docteur *Swift*; il est fort amusant; il y a beaucoup d'esprit, d'imagination et une fine plaisanterie. *Destouches* a donné le *Philosophe marié*; c'est une très-jolie comédie : il y a du sentiment, de la délicatesse; mais ce n'est pas le génie de *Molière* : il y a la *Critique* qui est du même auteur, c'est le panégyrique du *Philosophe marié*; on la trouve assez mauvaise. Votre commission sera faite au plutôt. Vous me faites tort, quand vous croyez que je peux m'impatienter en la faisant. Non, Madame, soyez persuadée, à moins que vous ne vouliez m'affliger mortelle-

ment, que si vous m'ordonniez de marcher sur la tête pour l'amour de vous, j'irois avec joie. L'article de votre lettre où vous me dites que vous ne me verrez plus, m'a serré le cœur à en pleurer. Pourquoi voulez-vous m'affliger? Oui, je vous verrai, quelque chose qu'il arrive, à moins que je ne meure bientôt: ma santé est assez bonne; ainsi laissez-moi l'espérance de vous embrasser encore souvent, avant que je meure. Vous me demandez des nouvelles du chevalier; il est en Périgord, où sa santé est toujours assez mauvaise. Cependant il m'assure qu'il n'y a nul danger; il est plus tendre que jamais: ses lettres sont toutes comme celles que je vous montrois dans le carrosse, quelque temps avant votre départ: si j'osois, je vous en enverrois des copies; elles sont trop pleines de louanges; mais elles sont si bien écrites, que, si l'on ne connoissoit pas l'objet, on les trouveroit charmantes. Je ne sais aucune nouvelle de Paris; je suis ici comme au bout du monde; je ven-

dange, je file beaucoup pour me faire des chemises, et je tire aux oiseaux. J'ai reçu des lettres de madame *Knight ;* elle me dit qu'elle est mariée et heureuse ; elle est à Bettersea depuis son mariage ; M. *de Bolingbrocke* ne paroît pas trop content. La tête a tourné apparemment à milord, de marier sa fille de cette façon. Vous auriez mieux fait ; il falloit vous laisser faire, sans vous contraindre. Adieu, Madame, continuez-moi vos bontés.

LETTRE VI.

Paris, 1726.

Vous avez tort, Madame, de m'accuser d'oubli à votre égard ; ayez meilleure opinion de vos amis, et sur-tout de moi qui sens bien tout le prix de votre amitié : je puis jurer qu'il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, que je ne vous regrette, et que je ne fasse des projets pour aller vous voir ; je mettrai tout en

aussi à mon tour. Gardez-vous bien de m'oublier; je ne cesse point de me ressouvenir de vous, et de vous regretter. Les courses que j'ai faites, et les maladies que j'ai essuyées, ne m'ont pas distraite un moment de ce souvenir; j'espère que tous mes voyages ne sont pas faits, et que j'en ferai un à Pont-de-Vesle, qui me procurera le bonheur de vous voir. J'ai besoin de cette espérance pour adoucir la peine que me cause votre absence. J'espère qu'en attendant, vous voudrez bien me donner de vos nouvelles, et que vous ne doutez pas de la très-tendre amitié que je conserverai toute ma vie pour vous.

Suite de la Lettre de mademoiselle Aïssé.

On me rend la plume, je vais en profiter pour conter quelques ravauderies. Madame *de Tencin* est toujours malade: les savans et les prêtres sont presque les seules personnes qui lui fassent leur cour. *D'Argental* n'est plus amoureux; ses assiduités sont réfléchies actuelle-

ment. Il y a eu des tracasseries à la cour; les dames du palais ont voulu jouer des comédies pour amuser la reine. MM. *de Nesle*, *de la Trimouille*, *Graisi*, *Gontault*, *Tallard*, *Villars*, *Matignon* étoient les acteurs. Il manquoit une actrice pour de certains rôles, et il étoit nécessaire d'avoir quelqu'un qui pût former les autres : on proposa la *Desmarest*, qui ne monte plus sur le théâtre; madame *de Tallard* s'y opposa, et assura qu'elle ne joueroit pas avec une comédienne, à moins que la reine ne fût une des actrices. La petite marquise *de Villars* dit que madame *de Tallard* avoit raison, et qu'elle ne vouloit point jouer aussi, à moins que l'Empereur ne fît Crispin. Cette grande affaire finit par des éclats de rire. Madame *de Tallard* a été si piquée, qu'elle a quitté la troupe. La *Desmarest* a joué, et les comédies ont très-bien réussi.

Milord *Bolingbrocke* nie hautement les lettres que l'on prétend qu'il a écrites à M. *Walpole*. Je ne doute pas que vous

n'en ayez ouï parler : il dit qu'on peut l'attaquer, mais qu'il ne répondra jamais; que ce sont des lettres supposées ; qu'il est résolu de demeurer en repos, malgré toute la malice du public. Madame sa femme est toujours malade. L'air de Londres l'incommode : on avoit fait courir le bruit que le mari et la femme étoient mal ensemble ; rien n'est plus faux : je reçois des lettres, presque tous les ordinaires, de l'un et de l'autre ; ils me paroissent dans une grande union : les inquiétudes qu'il a de la santé de sa femme, et celles qu'elle a de la sienne, ne ressemblent point à des gens mécontens. Adieu, Madame. La certitude que j'ai de vos bontés, me fait trop de plaisir pour vouloir en douter.

LETTRE VII.

Paris, 1727.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je ne puis vous dire assez tout le plaisir qu'elle m'a fait. Je les montre à une seule personne, qui est très-curieuse de les voir, et qui partage le plaisir que j'ai de les lire : les bontés d'une personne comme vous la flattent comme moi-même, et elle partage mes inquiétudes sur ce qui vous regarde. Vous êtes la première qu'elle a plainte dans ce maudit arrangement du retranchement des rentes viagères. Je n'ai point été consolée de n'être pas la seule misérable dans cette occasion ; il est toujours fort douloureux de voir ses amis malheureux. J'aurois, je vous jure, pris mon parti plus aisément, si vous aviez été privilégiée. Mon voyage de Pont-de-Vesle se confirme, et sera beau-

coup plus long; mais dans quelque pauvreté que je sois, je vous promets d'aller vous voir; ce sera un des bonheurs les plus vifs de ma vie; et si jamais je me marie, je mettrai dans le contrat, que je veux être libre d'aller à Genève, quand il me plaira, et le temps que je voudrai. Madame *de Tencin* est toujours malade; mais j'ai grand'peur que madame sa sœur ne parte avant elle; sa cupidité augmente tous les jours. Ma santé est médiocre, et je maigris beaucoup; c'est pourtant le premier bien; elle nous fait supporter toutes nos peines; les chagrins l'altèrent, comme vous le prouvez, et ne font pas changer la fortune. D'ailleurs, il n'y a point de honte d'être pauvre, quand c'est la faute du destin et de la vertu. Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui soit bonne en ce monde et en l'autre. Pour moi qui n'ai pas le bonheur de m'être bien conduite, mais qui respecte et admire les gens vertueux, la simple envie d'être du nombre m'attire toutes sortes de choses flatteuses : la

pitié

pitié que tout le monde a de moi, fait que je ne me trouve presque pas malheureuse; il me reste deux mille francs de rente, tout au plus; j'envisage sans peine de me retrancher les choses qui me faisoient le plus de plaisir. Mes bijoux et mes diamans sont vendus; pour vous, Madame, il y a long-temps que vous vous êtes détachée de tout cela. Si vous avez plus de chagrins, et que vous soyez plus à plaindre que bien d'autres, vous en êtes bien dédommagée par la satisfaction de n'avoir rien à vous reprocher: vous avez de la vertu, vous êtes aimée et estimée, et, par conséquent, vous avez plus d'amis. Conservez-les, Madame, et votre santé; ce sont là les véritables trésors.

Madame *de Parabère* ayant quitté son amant, a donné cette charge à *d'Alincourt*. M. *de Nesle* a plaisanté M. le prince *de Conti* assez mal à propos; et, quoique le prince l'eût fait prier de se taire, il a continué; ce qui a mis en colère son altesse, qui a voulu lui jeter une assiette

à la tête. M. *de Nesle* a fait des excuses, qui ont été assez mal reçues, puisqu'on lui a répondu que l'on avoit eu tort de se mettre en colère contre un poltron; que l'on devoit en agir avec lui comme avec un chien qui importunoit, et à qui l'on donnoit des coups de pied; que s'il n'étoit pas content, il étoit partout, et le trouveroit. Madame *de Nesle* avoit pour amant M. *de Montmorenci :* c'étoit *Riom* qui avoit fait cette liaison; il a jugé à propos de la rompre, et a donné à son ami madame *de Boufflers;* madame *de Nesle,* pour se venger, a donné le ridicule à *Riom*, de lorgner la reine; ce dernier a été si piqué, qu'il est allé au cardinal pour se justifier. Vous voyez à quoi nos belles dames et nos agréables s'amusent. M. le duc se divertit comme un ange, à son tour, à Chantilli. Madame *de Prie* est reléguée dans ses terres, où elle perd les yeux; elle se console en lisant le bel édit des rentes. Notre roi est toujours constant pour la chasse. La reine est grosse. Voilà les nouvelles de

ce monde. Quelle différence de votre ville à Paris! L'innocence des mœurs, le bon esprit y règnent : ici on ne les connoît pas. Il est arrivé, depuis quelque tems, une petite aventure qui a fait beaucoup de bruit; je veux vous la mander. Il y a six semaines, qu'*Isessé*, le chirurgien, reçut un billet, par lequel on le prioit de se rendre l'après-midi, à six heures, dans la rue *Pot-de-fer*, près du Luxembourg. Il n'y manqua pas; il trouva un homme qui l'attendoit, et le conduisit à quelques pas de là, le fit entrer dans une maison, ferma la porte sur le chirurgien, et resta dans la rue. *Isessé* fut surpris que cet homme ne l'emmenât pas tout de suite où on le souhaitoit. Mais le portier de la maison parut, qui lui dit qu'on l'attendoit au premier étage et qu'il montât; ce qu'il fit : il ouvrit une antichambre toute tendue de blanc; un laquais fait à peindre, vêtu de blanc, bien frisé, bien poudré, et avec une bourse de cheveux blanche, et deux torchons à la main, vint au-devant de

lui, et lui dit qu'il falloit qu'il lui essuyât ses souliers. *Isessé* lui dit que cela n'étoit pas nécessaire, qu'il sortoit de sa chaise, et n'étoit point crotté. Malgré cela, le laquais lui répondit que l'on étoit trop propre dans cette maison, pour ne pas user de précaution. Après cette cérémonie, on le conduisit dans une chambre tendue aussi de blanc. Un autre laquais, vêtu de même que le premier, refit la même cérémonie des souliers : on le mena ensuite dans une chambre toute blanche, lit, tapisseries, fauteuils, chaises, tables et plancher. Une grande figure en bonnet de nuit et en robe de chambre toute blanche, et un masque blanc, étoit assise auprès du feu. Quand cette espèce de fantôme aperçut *Isessé*, il lui dit : *j'ai le diable dans le corps*, et ne parla plus; il ne fit pendant trois quarts d'heure que mettre et ôter six paires de gants blancs, qu'il avoit sur une table, à côté de lui. *Isessé* fut effrayé; mais il le fut encore davantage, quand parcourant des yeux la chambre,

il aperçut plusieurs armes à feu; il lui prit un si grand tremblement, qu'il fut obligé de s'asseoir, de peur de tomber. Enfin craignant ce silence, il dit à la figure blanche, ce que l'on vouloit faire de lui, qu'il le prioit de lui donner ses ordres, parce qu'il étoit attendu, et que son temps étoit au public : la figure blanche répondit sèchement : *que vous importe, si vous êtes bien payé?* et ne dit plus mot. Un quart d'heure s'écoula encore dans le silence : le fantôme enfin tire un cordon blanc de sonnettes. Les deux laquais blancs arrivent; il leur demande des bandes, et dit à *Isessé* de le saigner et de lui tirer cinq livres de sang. Le chirurgien, étonné de la quantité, lui demanda quel médecin lui avoit ordonné une pareille saignée? *Moi*, répondit la figure blanche. *Isessé* se sentant trop ému pour ne pas craindre d'estropier, préféra de saigner au pied, où il y a moins de risque qu'au bras. On apporta de l'eau chaude; le fantôme blanc ôte une paire de bas de fil blanc d'une grande beauté, puis une autre, encore une autre; enfin jusqu'à six

paires, et un chausson de castor doublé de blanc; alors *Isessé* vit la plus jolie jambe et le plus joli pied du monde; il n'est point éloigné de croire que ce soit celui d'une femme : il saigne; à la seconde palette le saigné se trouve mal. *Isessé* voulut lui ôter son masque pour lui donner de l'air, les laquais s'y opposèrent : on l'étendit à terre; le chirurgien banda le pied pendant l'évanouissement. La figure blanche, en reprenant ses esprits, ordonna que l'on chauffât son lit; ce que l'on fit, et ensuite il s'y mit. *Isessé* lui tâta le pouls, et les domestiques sortirent; il alla près de la cheminée pour nettoyer sa lancette, faisant bien des réflexions sur la singularité de cette aventure : tout à coup il entend quelque chose derrière lui, il tourne la tête, et voit dans le miroir de la cheminée, la figure blanche qui vient à cloche-pied, et qui ne fait presque qu'un saut pour venir à lui; il fut saisi de frayeur; elle prit sur la cheminée cinq écus, les lui donna, et lui demanda s'il étoit content. *Isessé*, tout tremblant, répondit que oui.— *Eh bien!*

allez-vous-en. Le chirurgien ne se le fit pas dire deux fois ; il prit ses jambes à son cou, et s'en alla bien vite ; il trouva les laquais qui l'éclairèrent, et qui de fois à autre se tournoient et rioient. *Isessé*, impatienté, leur demanda ce que c'étoit que cette plaisanterie. *Monsieur*, lui répondirent-ils, *avez-vous à vous plaindre ? Ne vous a-t-on pas bien payé ? Vous a-t-on fait quelque mal ?* Ils le reconduisirent à sa chaise, et il fut transporté de joie d'être sorti de là. Il prit la résolution de ne point raconter ce qui lui venoit d'arriver ; mais, le lendemain, on vint s'informer comment il se portoit de la saignée qu'il avoit faite à un homme blanc ; alors il raconta son aventure, et n'en fit plus mystère : elle a fait beaucoup de bruit ; le roi l'a sue, et le cardinal se l'est fait raconter par *Isessé*. On a fait mille conjectures qui ne signifient rien : je crois que c'est quelque badinage de jeunes gens qui se sont amusés à faire peur au chirurgien. Je suis bien sincèrement, ma chère madame, toute à vous.

LETTRE VIII.

Paris, 1727.

J'AI reçu avant-hier la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire ; vous trouverez dans celle-ci tout ce que vous me demandez. Je vais commencer par les nouvelles de Paris. La reine est accouchée de deux princesses : il est bien fâcheux, Madame, que dans le nombre il n'y ait pas un garçon. Tout Paris étoit dans une grande joie, quand on sut qu'elle étoit en travail ; la joie fut bien modérée, quand on apprit la naissance de deux filles : on s'étoit trompé de six semaines. Le chancelier arrive de son exil ; il n'a pas encore les sceaux. M. le prince *de Carignan* est toujours amoureux de la *Entie*, danseuse à l'opéra ; cette créature s'est engouée de M. *de la Poplinière*, fermier général, homme d'esprit, faiseur de chansons, et d'ailleurs

leurs assez laid. M. *de Carignan* s'étoit lié d'amitié avec lui, comme les maris font avec les amans de leurs femmes; mais le prince est italien, par conséquent clairvoyant, et jaloux outre mesure. Il y a quelques jours qu'il alla prier la *Entie* de venir à une petite maison qu'il a au bois de Boulogne; elle y consentit, mais elle voulut que M. *de la Poplinière* fût de la partie; ce dernier ne vouloit point; il se fit long-temps prier par le prince, qui le persuada enfin d'y venir; il y eut pendant le souper plusieurs lorgneries qui furent aperçues du prince, et qui le mirent de très-mauvaise humeur. On alla bientôt après se coucher; et comme la maison est très-petite, et qu'il n'y avoit que deux lits, la *Entie* coucha avec le prince, et *la Poplinière* dans une chambre à côté. La demoiselle voulut bien faire les honneurs de chez elle, et alla trouver son voisin, quand le prince fut endormi. M. *de Carignan* s'étant réveillé, et voyant que sa tourterelle s'étoit envolée, ne

fit pas grand chemin pour la retrouver; il eut la constance de s'entendre dire les choses du monde les plus outrageantes ; on le traita de sot. Bien des gens prétendent que le grelu-chon *la Poplinière* étoit muni de deux pistolets dont il se servoit pour tenir en respect le pauvre abandonné, qui, furieux, désespéré, retourna à Paris, et débarqua chez sa femme; et comme il avoit le cœur très-ulcéré, il lui raconta ce qui venoit de lui arriver. Elle lui dit qu'il y avoit long-temps que cette créature le rendoit malheureux, et qu'il falloit faire un exemple pour châtier de pareilles gens, qu'elle lui demandoit la permission d'en faire des plaintes, et d'avoir une lettre de cachet pour la faire enfermer dans une maison de force. Le prince étoit trop en colère pour n'y pas consentir. La princesse ne perdit point de temps; elle partit pour Versailles, et obtint du cardinal la lettre de cachet, envoya là-dessus arrêter la donzelle, qui fut dans un désespoir inconcevable. Elle

avoit 40,000 livres en or chez elle, qu'elle vouloit emporter; mais on ne lui laissa prendre que 300 livres, et on la mena à Sainte-Pélagie, maison de force, où elle est actuellement. Le prince est désespéré de ne la plus voir; il a fait tout au monde pour la faire sortir de là, et pour se venger de *la Poplinière* et le faire mettre à la Bastille; mais il n'en a pas eu le crédit : on l'a seulement engagé à aller faire un petit tour dans son département, qui est la Provence.

Voici encore une aventure, mais qui est plus tragique. Un gentilhomme, du côté de Villers-Coterets, allant d'un endroit à un autre à cheval avec son valet, fut attaqué dans un bois, par un jeune homme qui lui demanda sa bourse où il y avoit cinquante louis, sa montre, avec un cachet d'or, lui prit ses deux chevaux, et le laissa aller à pied, assez embarrassé de ce qu'il feroit. En marchant, il aperçut une maison qui avoit une belle apparence; il envoya son laquais pour s'informer qui l'habitoit; il apprit avec

joie que c'étoit un officier avec lequel il avoit long-temps servi, et qui étoit son bon ami; il se trouva heureux dans sa disgrâce, de rencontrer justement son camarade qu'il connoissoit pour un parfait honnête homme; il en fut très-bien reçu : ils parlèrent de la malheureuse aventure qui leur avoit procuré le plaisir de se revoir; le maître de la maison offrit sa bourse et sa personne à son ami. Quelques momens avant le souper, un jeune homme entra, que le gentilhomme reconnut pour être celui qui l'avoit dévalisé, et il fut bien surpris, quand l'officier le lui présenta comme son fils; il ne dit mot, et se retira d'abord après souper dans sa chambre. Son laquais très-effrayé, lui dit : *Monsieur, nous sommes dans un coupe-gorge; le fils de la maison est notre voleur, et nos chevaux sont dans l'écurie.* Le gentilhomme lui défendit de parler, et avant que personne fût levé dans la maison, il alla à la chambre de son ami, et le réveilla, en lui disant que c'étoit avec une grande douleur qu'il se trouvoit

obligé de lui apprendre que son fils étoit le même homme qui l'avoit dévalisé la veille; qu'il avoit cru, après s'être consulté, qu'il valoit mieux lui apprendre le détestable métier de son fils, que s'il venoit à en être informé par la justice : ce qui ne pouvoit manquer tôt ou tard d'arriver. Le désespoir du père fut inconcevable; la surprise, la douleur, lui donnèrent un si violent saisissement, qu'il s'évanouit; ensuite l'emportement, la fureur succédant, il monte à la chambre de son fils, qui dormoit, ou feignoit de dormir; il trouve sur sa table la montre et le cachet où étoient les armes de son ami : le fils entend le bruit; effrayé, il se lève, veut s'enfuir. Des pistolets se trouvent sur la table; le père, troublé par la colère, en prend un, tire, et tue son malheureux fils. Il est venu tout de suite demander sa grâce : tout le monde a été d'avis qu'on la lui donnât. Le cas est excusable dans le premier mouvement d'une colère aussi légitime. Un honnête homme trouvant dans son fils un voleur

de grand chemin, éprouve un chagrin si vif, que la tête lui en peut bien tourner.

Madame *de Ferriol* compte toujours aller à Pont-de-Vesle; mais, comme elle ne veut y rester que six semaines, je ne l'accompagnerai pas; cela n'en vaut pas la peine. Il y a cinq ou six mariages pour notre ami (1); mais l'on voudroit fort avoir la dot, et point avoir de femme. Je ne vois plus *Bertie;* l'ambition le poignarde; il poursuit l'ambassade de Constantinople; les Turcs sont trop simples, pour goûter l'air empesé de notre ami.

Le chevalier est parti pour le Périgord, où il compte être cinq mois. Vous serez bien étonnée, Madame, quand je vous dirai, qu'il m'a offert de m'épouser. Il s'expliqua hier très-clairement devant une dame de mes amies; c'est la passion la plus singulière du monde; cet homme ne me voit qu'une fois tous les trois mois; je ne fais rien pour lui plaire; j'ai

(1) M. *d'Argental.*

trop de délicatesse pour me prévaloir de l'ascendant que j'ai sur son cœur; et, quelque bonheur que ce fût pour moi de l'épouser, je dois aimer le chevalier pour lui-même. Jugez, Madame, comme sa démarche seroit regardée dans le monde, s'il épousoit une inconnue, et qui n'a de ressource que la famille de M. *de Ferriol*. Non, j'aime trop sa gloire, et j'ai en même temps trop de hauteur pour lui laisser faire cette sottise. Quelle confusion pour moi d'apercevoir tous les discours que l'on tiendroit! Pourrois-je me flatter que le chevalier pensât toujours de même à mon égard? Il se repentiroit assurément d'avoir suivi sa folle passion; et moi je ne pourrois survivre à la douleur d'avoir fait son malheur, et de n'en être plus aimée. Il me tint les propos du monde les plus tendres, les plus passionnés et les plus extravagans; il finit par me dire qu'il avoit dans la tête, que d'une façon ou d'une autre, nous vécussions ensemble. Je parus étonnée de ce propos, et lui en dis mon sentiment; il

se fâcha, et m'assura que, quand il disoit cela, il ne prétendoit pas m'offenser, ni avoir des desseins malhonnêtes sur moi; qu'il vouloit dire, que si je voulois l'épouser, j'en étois la maîtresse; mais qu'autrement, il croyoit que nous pouvions bien, quand nous serions sans conséquence l'un et l'autre, passer le reste de nos jours ensemble; qu'il m'assureroit une grande partie de son bien; qu'il étoit mécontent de ses parens, à l'exception de son frère, à qui il donneroit honnêtement, pour qu'il fût content; et pour me faciliter d'accepter sa proposition, il me dit que nous ferions cession au dernier vivant de nos biens. Je badinai beaucoup sur mes vieux cotillons qui sont tout l'héritage que je pouvois assurer. Notre conversation finit par des plaisanteries. Adieu, Madame, je suis lasse d'écrire; je vous suis dévouée bien tendrement.

LETTRE IX.

1727.

Je ne vous ai point justifié le silence de M. *d'Argental*, à cause de vos craintes; à présent qu'il est guéri, je vous dirai qu'il vient d'avoir la petite vérole le plus heureusement du monde: c'est un grand plaisir pour lui et ses amis, qu'il se soit débarrassé de cette vilaine maladie. Je vis hier madame votre fille qui est, comme vous l'avez laissée, belle comme un ange, mais d'une vertu à battre; elle est bien votre digne fille. Madame *Knight* est grosse, elle retourne à Londres pour accoucher. Miladi *Bolingbrocke* a été très-mal; elle s'est mise au lit tout-à-fait: elle se trouve mieux de ce régime. Le public, qui veut toujours parler, assure que son mari en agit mal avec elle; je vous assure que rien n'est plus faux. M. le duc *de Bouillon* a été à l'extré-

mité. Il a envoyé au roi la démission de sa charge de grand chambellan ; il l'a fait supplier de la donner à son fils, ce qui lui a été accordé : il est mieux ; mais il n'y a aucune espérance que ce mieux continue. Pour parler de la vie que je mène, et dont vous avez la bonté de me demander les détails, je vous dirai que la maîtresse de cette maison est bien plus difficile à vivre, que le pauvre ambassadeur. Je ne sais jamais sur quel pied danser. Si je reste, on me fait la mine de ce que l'on croit que l'on me contraint : si je sors, on me fait des sorties affreuses : on me contrarie sans fin, on me caresse après, jusqu'à impatienter un ange. Une certaine demoiselle qui vient dans la maison, m'a fait l'honneur d'être jalouse de moi ; elle travaille à me détruire dans l'esprit de madame *de Ferriol* qui avale le poison, sans qu'elle s'en aperçoive : je m'en suis doutée, et j'y ai mis bon ordre. J'ai parlé à madame avec beaucoup de force, de franchise et de respect.

La tracassière ignore que je la connoisse, et je ne veux aucun éclaircissement avec des gens faux et méchans; je les laisse dans leur crasse. Je m'appuie sur la netteté de ma conduite, qui est de faire mon devoir de bon cœur, et ne point faire de tort aux autres : elle a déjà le fruit que recueillent les mauvais esprits, madame ne la peut plus souffrir. Pour la *Tencin*, je continue à ne la point voir : elle a plus de manége que jamais. L'archevêque *de Tencin* a été très-mal : nous avons été bien en peine. Il étoit cruel de mourir à la veille d'avoir le chapeau ; il est mieux, et nous le verrons, j'espère, cardinal.

Nous avons une nouvelle princesse, la femme de M. le Duc, qui est très-jolie, mais fort petite : elle n'a que quatorze ans. Sa taille est charmante ; elle a bonne grâce ; elle a dit des ingénuités plaisantes sur son mariage. On lui présenta ses deux beaux-frères, et on lui demanda lequel des trois frères elle préféroit. Elle répondit que ses deux

beaux-frères avoient de très-beaux visages, mais que M. le Duc avoit l'air d'un prince. On la mena à Versailles, où elle réussit très-bien. Le roi ne causa point avec elle ; mais, quand elle fut partie, il dit qu'il la trouvoit bien. Tous les gens de la cour lui firent la révérence ; elle reçut leurs complimens sans aucun embarras. M. le duc *d'Orléans* est d'une dévotion aussi outrée que son père étoit pervers. Madame *de Parabère* a été, comme je vous l'ai déjà dit, quittée par monsieur le premier, qui est amoureux de madame *d'Épernon*, qui n'a point encore fait parler d'elle. Cela cause bien du chagrin à madame *de Parabère*. Elle me fait toujours beaucoup d'amitiés. Voilà ce que c'est que de ne point se mêler des intrigues. Notre reine vint, le dix septembre, à Sainte-Geneviève, pour demander à Dieu un dauphin. Le roi a reçu les petites princesses galamment et avec courage. *Ne vous chagrinez point, ma femme*, dit-il à la reine, *dans dix mois, nous aurons un garçon.*

Nous avons à l'Opéra-comique une pièce qui dure depuis six semaines, qui est assez jolie. Je reviens de la comédie; on jouoit *Régulus*, où j'ai fondu en larmes. *Baron* a joué dans une perfection admirable. Je ne l'ai jamais vu mieux jouer; j'envisage avec douleur sa vieillesse. Il fit, l'autre jour, le rôle de *Burrhus* dans *La mort de Britannicus*, où il excella. Il est impossible que l'on ne le croie pas le personnage qu'il représente. M. le comte *de Grancey*, et M. le marquis son frère, sont morts à quinze jours l'un de l'autre. Ils sont si ruinés, que leurs veuves ne trouveront pas leur douaire : ils jouissoient de beaucoup de bienfaits du roi, et mangeoient plus que leur revenu. M. *de la Chesnelaye* vient d'épouser mademoiselle *des Mares*, sœur du grand fauconnier; elle est belle et bien faite, et voilà tout. Il a marié sa fille, qui a seulement quatorze ans, à M. *de Pont-St.-Pierre*, homme de condition, riche, mais assez débauché. M. *de Maisons* a épousé mademoi-

selle *d'Angerviller*. M. *de Charolois* vit toujours avec la *de l'Isle*, dont il n'est plus amoureux, ni jaloux. Il a une autre maîtresse, qui a été très-secrète, et qui n'a paru que par un éclat violent. Elle s'est jetée dans un couvent, prétendant que son mari avoit voulu l'empoisonner; elle se nomme madame *de Courchamp*; elle est sœur de cette madame *Dupuis*, qui a été si belle. M. *de Clermont* est amoureux fou de madame la duchesse *de Bouillon*. La marquise *de Villars* et madame *d'Alincourt* sont dans la plus grande dévotion : elles ne mettent plus de rouge : ce qui leur sied assez mal. M. *l'Avalle* et sa femme donnent des fêtes à madame *Benard*, qui loge où vous logiez. Je ne puis endurer que cette guenon et cette bête habite votre chambre. Elle est encore belle, et si belle, que, si elle se dépaysoit, on ne lui donneroit que trente ans. Les filles de l'opéra, et les filles de joie inondent Paris : on ne sauroit faire un pas qu'on n'en soit entouré. On rejoue à l'opéra *Bellérophon*. L'autre jour,

quand le dragon parut sur le théâtre, il y eut quelque chose qui se dérangea à la machine; l'estomac de l'animal s'ouvrit, et le petit polisson parut aux yeux de l'assemblée, tout nu, ce qui fit rire le parterre. La *Pellissier* diminue de vogue imperceptiblement; on commence à regretter la *Le Maure*, qui attend qu'on la prie de revenir. *Destouches* et elle se tiennent sur la réserve; mais ils meurent d'envie tous deux d'être bien ensemble. Vous savez que *Destouches* a eu la place de *Francine*. Nous regrettons toujours *Murer* et le pauvre *Thevenard*; il baisse beaucoup. *Chassé* ne le remplacera pas, il ne devient pas meilleur.

Je me suis fait peindre en pastel, ou, pour mieux dire, M. *de Ferriol*, qui a un appartement charmant, a fait peindre six belles dames, dont je suis, non comme belle assurément, mais comme amie : madame *de Noailles*, *de Parabère*, madame la duchesse *de Lesdiguières*, madame *de Montbrun*, et une copie d'un portrait de mademoiselle *de*

Villefranche, à l'âge de quinze ans. Ils sont tous de la même grandeur; le mien est parfaitement ressemblant : j'ai résolu d'en demander la copie; et, si le peintre croit qu'il vaut mieux le faire d'après moi, je le ferai venir; c'est l'affaire de trois heures. Si vous étiez ici, Madame, je vous aurois demandé à genoux la complaisance de vous laisser peindre pour moi. On s'appuie sur une table où le peintre travaille; cela fait qu'on s'amuse à voir dessiner, et que l'on n'a point d'attitude gênante. Aussitôt que j'aurai cette copie, ou l'original, je vous l'enverrai. En le voyant, je vous prie de croire qu'il fait des vœux au ciel pour vous; car on a voulu que les yeux fussent en l'air avec un voile bleu, comme une vestale, ou une novice.

Il y a ici un nouveau livre, intitulé, *Mémoires d'un Homme de qualité, retiré du monde*. Il ne vaut pas grand'chose; cependant on en lit 190 pages, en fondant en larmes. A peine le chevalier a été arrivé à Périgueux, où il comptoit passer quelques

quelques mois, qu'il a été obligé de repartir, et de revenir ici. J'avoue que je fus surprise bien agréablement, quand je le vis hier entrer dans ma chambre; j'ignorois son retour. Quel bonheur, si je pouvois l'aimer, sans me le reprocher! Mais, hélas! je ne serai jamais assez heureuse pour cela. Je finis cette longue épître, qui pourroit à la fin vous fatiguer. Adieu, Madame; excusez et plaignez votre pauvre *Aissé*.

LETTRE X.

Paris, 1727.

MONSIEUR *d'Argental* est arrivé, il y a deux jours; il est extrêmement marqué de la petite vérole, sur-tout le nez qui, à force d'être couturé, est devenu petit, échancré et façonné. Ses yeux, ses sourcils, ses paupières n'ont point été gâtés; par conséquent, sa physionomie est toujours la même; il est fort en-

graissé et fort rouge. Nous avons été si aises de le voir, que nous l'avons reçu comme si c'étoit l'amour. On peut dire de lui que ce n'est pas un beau garçon, mais c'est assurément un aimable caractère : il est généralement aimé et estimé ; tous ceux qui le connoissent en font des éloges bien flatteurs pour lui, et pour ceux qui s'y intéressent. Vous savez, Madame, que cette réussite n'est pas capable de le gâter. Je vou rois que M. *de Caze* le connût; sûrement il l'aimeroit : on nous a bien alarmés sur la santé de ce dernier. M. *de Saint-Pierre* nous avoit mandé qu'il étoit très-mal ; Dieu merci, ce n'est qu'une fausse alarme, il se porte bien. Le pathétique M. Jean-Louis *Favre* m'avoit fait pleurer, en faisant l'énumération des qualités de M. *de Caze*, la perte que faisoient ses parens et ses amis ; en un mot, s'il avoit été romain, il l'auroit mis parmi les dieux. Dites-lui, je vous prie, quand il voudra prendre place parmi eux, que ce soit le plus tard qu'il pourra, et même qu'il

fasse quelques mauvaises actions, pour qu'on ne le regrette pas.

Notre voyage de Pont-de-Vesle est toujours très-incertain; cela est insupportable. Madame *de Ferriol* continue à être d'une pesanteur à alarmer; il faudroit qu'elle prît les eaux de Bourbon. Son fils et moi, nous le lui avons représenté avec un ton d'attachement et d'amitié qui méritoit, de sa part, un peu de complaisance; elle est d'une opiniâtreté et d'une dureté à mettre en fureur. N'en parlons plus. Je suis actuellement, que je vous écris, sur votre fauteuil; il n'y a que mes favoris à qui je permette de s'y asseoir. M. *Bertie* quelquefois usurpe cette place; mais je ne le trouve pas bon.

Madame la duchesse *de Fitz-james* épouse M. le duc *d'Aumont;* il a dix-huit ans, elle vingt; ce mariage est très-convenable et fort approuvé. Elle a eu toutes les peines du monde à renoncer à la liberté dont elle jouissoit; mais il a 50,000 écus de rente, elle 25,000 livres; la médiocrité de son revenu et sa jeunesse

l'ont déterminée; elle m'a fait l'honneur de me demander mon avis, ne voulant pas se décider, avant que je lui disse ce que je pensois: la nôce se fera incessamment. Quand on le dit à sa sœur, qui a quatorze ans, elle répondit qu'elle auroit mieux aimé que ce fût elle qui se mariât, mais que, dès que les choses étoient arrangées, elle n'étoit point fâchée que ce fût sa sœur. La reine est grosse. On ne parle que de guerre; les officiers partent, dont ils sont bien fâchés. Monsieur et mademoiselle *d'Uxelles* ont fait avoir un guidon de gendarmerie à M. *Clémence*, frère de M. *de La Marche*. Je veux parler politique. On dit ici que les Espagnols prendront Gibraltar, que l'Empereur offre de suspendre, pour deux ans, la compagnie d'Ostende, et que les Anglois veulent que ce soit trois ans. On est en négociation pour cela; je juge que nous sommes les médiateurs. Les Anglois ont une grande animosité contre l'Empereur et les Espagnols. On prétend que la maréchale *d'Uxelles* est

cause que nous ne faisons pas la guerre. L'indécision où l'on est, ruine ; les avis étant si partagés dans les conseils, qu'on a été obligé de tenir tout prêt, pour n'être pas pris au dépourvu ; les officiers en sont ruinés, et nos rentes retranchées : nous pouvons dire comme à l'opéra : *l'incertitude est un rigoureux tourment*. *D'Argental* vous assure de ses respects, et vous envoie cette lettre du marquis *de Saint-Aulaire*, au cardinal. Elle nous a paru belle.

Lettre du marquis DE SAINT-AULAIRE, *au cardinal* DE FLEURY.

« Voici la conjoncture la plus digne » d'occuper une intelligence du premier » ordre ; il n'est point de puissance en » Europe, qui ne désire le secours de » votre Éminence, pour la conservation » de ses droits, ou l'établissement de ses » prétentions Le beau rôle que vous allez » faire jouer à notre aimable monarque ! » Qu'il est heureux d'avoir un aussi bon

» guide dans le chemin de la vraie gloire!
» Celle de conquérir le monde ne vaut
» pas celle de le pacifier. Celle-là peut
» se faire craindre de quelques-uns, cel-
» le-ci est sûre de se faire aimer de tous:
» son ambition ne sera pas bornée à sub-
» juguer quelques nouveaux sujets aux
» dépens des anciens; ses plus ardens
» désirs seront de contribuer au repos
» de ses amis; c'est dans le repos général
» qu'il cherche le bien. On va voir si l'a-
» mour de la justice, la candeur, la
» modération, la fidélité à sa parole,
» n'ont pas un succès aussi heureux, que
» les ruses et les artifices de l'ancienne
» politique. Mais en instruisant le roi de
» ses intérêts, n'oubliez pas le plus im-
» portant, c'est de vous conserver. Je
» tremble, quand je songe au chaos que
» vous avez à débrouiller, à la quantité
» d'intérêts que vous avez à concilier. Il
» est d'autres craintes que les plus heu-
» reux succès ne feroient qu'augmenter.
» puis-je espérer de retrouver en vous
» cette douce urbanité qui nous enchan-

» te ? Quelle modestie pourroit tenir » contre la gloire qui vous menace ? »

On a fait une promotion d'officiers de marine, qui a été peu nombreuse; elle a fait une quantité de mécontens. M. le chevalier *de Caylus*, qui étoit colonel réformé, a été fait, de plein saut, capitaine de vaisseau; il passe sur le ventre de mille officiers, qui ont cinquante années de service, qui ont la plupart une grande naissance, et de fort belles actions; et les officiers réformés, pour lesquels on a beaucoup de dureté, demandent ce qu'a fait le chevalier *de Caylus* pour être si favorisé. Tous les marins se plaignent, et le public trouve fort étrange que le fils de madame la comtesse *de Toulouse* soit garde-marine, pendant que M. *de Caylus* est capitaine de vaisseau. Madame *de Montmartel* est accouchée à Brisach, d'un garçon : son père et son mari sont toujours en exil, et *du Verney* à la Bastille; on ne trouve rien pour le retenir, ainsi il sortira bientôt.

Le beau *de la Mothe - Houdancourt*,

recherché des plus belles et des plus riches dames de la cour, a donné congé à madame la duchesse *de Duras*, pour la *Entie*, actrice de l'opéra, dont il est fou; il ne la quitte point, et on les prie à souper comme mari et femme. On dit que c'est charmant de voir l'étonnement de la *Entie*, l'enthousiasme de *la Mothe*; il n'y a jamais eu une passion aussi violente et aussi réciproque : le rôle de *Cérès* a fait naître cette passion. Les spectacles sont cessés, et les concerts spirituels sont fort courus. La *Entie* et la *Le Maure* y chantent à enlever.

Il n'y a plus moyen d'excuser madame *de Parabère*; M. *d'Alincourt* est établi chez elle. Elle a toujours beaucoup d'empressement pour moi. J'ai du goût, je l'avoue, pour elle : elle est aimable; mais je la vois beaucoup moins, et sur-tout en public. Soyez persuadée de ce que je vous dis, Madame; elle n'est assurément pas excusable d'avoir repris un autre amant, mais bien d'avoir quitté celui qu'elle avoit. Il lui a mangé plus d'un million

million, et, dans sa rupture, tous les vilains procédés; et de sa part tous les plus nobles et les plus généreux. M. et madame *de Ferriol* entrent, dans ce moment, dans ma chambre, et me chargent de mille complimens pour vous. Le premier a pris un très-grand intérêt au retranchement de vos rentes viagères. C'est beaucoup pour lui; car il n'a pas le cœur bien tendre. Pour M. *de Pont-de-Vesle*, vous savez l'estime et l'attachement qu'il a pour vous. Nous parlons cent fois de vous ensemble.

Je pars pour la chasse dans ce moment. Vous me demandez des nouvelles de mon cœur : il est parfaitement content, Madame, à une chose près que des difficultés qui me paroissent insurmontables, empêchent. Mais Dieu est le maître de tout : j'espère en lui; l'attachement, la considération et la tendresse sont plus forts que jamais; et l'estime et la reconnoissance de ma part; quelque chose de plus, si j'ose le dire. Hélas! je suis telle que vous m'avez laissée, bourrelée de

cette idée que vous savez, que vous avez développée chez moi. Je n'ai pas le courage d'en avoir : ma raison, vos conseils, la grâce, sont bien moins agissans que ma passion. Le bruit a couru que je sortois de cette maison, et que je cherchois un appartement. Le chevalier en fut chagrin, mais sans humiliation. Ce qui donna lieu à ce bruit, c'est que j'étois allée voir plusieurs maisons pour madame *du Deffant*. La petite personne (1) seroit bien heureuse, si elle savoit les bontés que vous avez pour elle. On dit qu'elle continue à être aimable pour le caractère et la figure. Je ne sais si j'oserai y aller cette année; ma bourse me prive de tout. Si j'avois seulement cent pistoles, j'irois l'embrasser, et vous baiser les mains à Genève. Que ma joie seroit grande! Mais, mon Dieu, je ne serai pas assez heureuse! Adieu, Madame : que n'êtes-vous à Paris!

(1) La fille de mademoiselle *Aïssé*.

LETTRE XI.

Paris, 1727.

J'AI vu, ce matin, M. *Tronchin* (1); Madame, qui m'a appris le testament de ce pauvre *de Martine* (2). Vous jugez avec quelle joie j'ai su qu'il vous laissoit une marque de souvenir, aussi bien qu'à mademoiselle votre fille ; il est mort comme il a vécu, avec amitié et générosité pour ses amis. Son ami en a usé en honnête homme avec les parens du défunt. Je ne sais pas s'ils seront contens ; mais ce qu'il y a de très-sûr, c'est que c'est à lui qu'ils doivent ce que M. *de Martine* leur donne. Il n'étoit point content d'eux ; il ne leur devoit rien, puisqu'il n'avoit rien eu de patrimoine, et

(1) M. *Tronchin*, conseiller d'état à Genève.

(2) *Martine*, Génevois, envoyé du Landgrave de Hesse, à Paris.

que c'étoit à sa bonne conduite et à ses talens qu'il devoit sa fortune. M. *Tencin* lui avoit rendu des services ; il étoit son ami. Est-il rien de plus juste que de faire du bien à ce que l'on aime, quand on est en état de le pouvoir faire ? J'ai vu beaucoup de gens qui disent que M. *Tronchin* étoit un sot, de ne pas profiter entièrement de la bonne volonté de son ami. Mais il pensoit avec plus de délicatesse ; il a engagé M. *de Martine* à donner à sa famille : ce qu'il n'auroit sûrement pas fait, je le répète, sans lui. Il est mort âgé de 78 ans ; je le croyois plus vieux. Il a traité très-bien ses cousines ; il a donné une année de gages à ses domestiques : il me semble que ce n'est pas assez.

Nous reparlons de Pont-de-Vesle plus que jamais, et même l'on assure que l'on y passera l'hiver. Si cela étoit, quelqu'ennui que j'aurois d'être si long-temps absente, si je vous voyois, je serois contente, et prendrois mes peines avec joie. Je n'assure rien ; car la volonté de madame *de Ferriol* est comme une mer agi-

tée. Je voudrois bien être à cette campagne où vous vivez avec tant d'innocence, de pureté et de contentement : je n'ai cru y être que pour me désespérer de n'y être pas. Je voudrois que vous eussiez une petite ménagerie. Quand j'y serai, sûrement je vous en ferai faire une ; rien n'est plus amusant. Ne jouez-vous plus au quadrille ? Pour moi, je l'ai absolument abandonné. J'ai passé quatre jours à la campagne ; je m'y suis baignée : c'étoit justement les jours les plus chauds. Avez-vous une rivière près de votre campagne ?

Nous n'avons point de nouvelles, sinon la grossesse de madame *de Toulouse*, et le bon mot du roi sur l'histoire d'Henri IV, qu'il vient de lire. On lui a demandé son sentiment là-dessus ; il a répondu que ce qui lui avoit plu davantage dans la vie d'Henri, c'étoit son amour pour son peuple. Dieu veuille qu'il le pense et qu'il le suive ! L'argent est encore bien rare ; mais une chose qui l'est furieusement, et que vous

n'avez jamais vue, c'est que le premier ministre est fort approuvé. C'est le plus honnête homme du monde, qui est certainement occupé du bien de l'état. Enfin, nous avons un premier ministre estimable, désintéressé, et dont l'ambition n'est que de remettre les affaires en ordre. Les premiers moyens ont été durs; mais la suite fait bien voir qu'il n'a pas pu faire autrement. Il a vaqué un gouvernement: la ville payoit 6,000 livres d'augmentation, qu'il a retranchées; et, à l'avenir, il n'y en aura plus de nouvelles, il remettra les choses sur l'ancien pied. Il a ôté le cinquantième, et a remis deux millions cent mille livres sur les tailles. Tout cela prouve un ministre qui veut rendre les peuples heureux. Dieu veuille qu'il vive assez longtemps pour mettre à exécution ses bonnes intentions! Je ne lui trouve qu'un défaut, c'est de vous avoir retranché vos rentes viagères. Vous n'avez partagé que le mal qu'il a fait, et vous ne pouvez jouir du bien; mais c'est votre malheureuse

destinée : ne cessera-t-elle jamais de vous persécuter ?

Proserpine ne réussit pas : on trouve cet opéra beau, mais trop triste ; on ne le jouera pas long-temps. On joue deux fois la semaine les *Élémens*, et deux fois *Proserpine*. La *Pellissier* est guérie ; elle étoit devenue folle, les uns disent de sa prodigieuse réussite, les autres de ce qu'on l'avoit soupçonnée de galanterie, faisant profession d'être sage. Nous avons une pièce à la Comédie françoise, intitulée le *Philosophe marié*, qui est très-jolie, et qui a eu une réussite prodigieuse : toutes les loges sont louées pour la onzième représentation. L'auteur est *Destouches*. On dit que c'est sa propre histoire : aussitôt qu'on l'imprimera, je vous l'enverrai. On trouve que *Quinault* joue bien : pour moi je ne suis pas de cet avis. Imaginez voir M. *Bertie*, conseiller au parlement ; même attitude, mêmes gestes ; en un mot, il n'y a de différence que la voix qui est plus forte. Mademoiselle votre fille se seroit prise

d'aversion pour le *Philosophe marié*. On est ici dans la fureur de la mode pour découper des estampes enluminées, tout comme vous avez vu que l'on a été pour le bilboquet. Tous découpent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On applique ces découpures sur des cartons, et puis on met un vernis là-dessus. On fait des tapisseries, des paravents, des écrans. Il y a des livres d'estampes qui coûtent jusqu'à 200 livres, et des femmes qui ont la folie de découper des estampes de 100 livres pièce. Si cela continue, ils découperont des *Raphaël*. Je suis déjà vieille : les modes ne prennent plus subitement sur moi. Adieu, Madame, permettez que j'embrasse M. votre mari et mademoiselle votre fille. Je suis lasse d'écrire tant de nouvelles qui sont indifférentes à toutes deux.

Je vous envoie une lettre du marquis *de la Rivière* à mademoiselle *des Houlières*, et la réponse. On a trouvé l'une et l'autre très-jolies.

Lettre du marquis DE LA RIVIÈRE, *à mademoiselle* DES HOULIÈRES.

Fille d'une aigle, aigle vous-même,
Qui n'avez point dégénéré,
Dont partout le mérite extrême
Est si justement révéré,
Qu'on s'honore, quand on vous aime!
Aimable interprète des Dieux,
Qui parlez si bien leur langage,
Et qui portez dans vos beaux yeux
Et leur douceur et leur image,
Recevez ce petit hommage
Que je vous offre tous les ans;
C'est un tribut de sentimens
Qui ne convient pas à mon âge;
Les bienséances me l'ont dit,
Les amours et les vers sont faits pour la jeunesse;
Mais le feu de mon cœur qui soutient mon esprit,
Amuse et trompe ma vieillesse.
Faites-moi seulement crédit
D'agrémens et de gentillesse;
Contentez-vous du fonds de ma tendresse;
Il en est de ce que je sens,
Comme des tableaux d'un grand maître,
Dont la beauté ne fait que croître,
Et redoubler de force à la longueur du temps.
Votre vertu n'est pas commune,
Vous aimez à faire du bien;
Donnez mes yeux à la fortune,
Il ne vous manquera plus rien.

Réponse de mademoiselle DES HOULIÈRES.

Demeurez dans votre hermitage;
Je crains ce dangereux hommage;
Qu'avec soin vous m'offrez ici :
Pour la tendresse, il n'est point d'âge,
Vous le sentez, et je le sens,
Ceci n'est point un badinage :
Vous de retour, nos cœurs sympathisans,
L'homme prudent, la fille sage,
Tous peut-être feroient naufrage.
Demeurez dans votre hermitage.

Le traître amour qui vous engage,
Ne doit pas être méprisé;
Avec lui naturalisé,
Les belles de son apanage
Vous ont, dans tous les temps, si bien favorisé,
Que tout de vous me fait ombrage.
Demeurez dans votre hermitage.

Vous parlez un certain langage
Qui porte au cœur, qui fait penser,
Et qui semble être un sûr présage,
Que de ses traits, le dieu volage
Est prêt encore à me blesser.
Demeurez dans votre hermitage.

Ah! s'il avoit eu l'avantage,
Du séjour de l'heureuse paix,
Que penseroit dame dont les attraits
Auroient soumis le cœur le plus sauvage :
Dame dont les beaux vers ne périront jamais,

Et dont le nom est tout mon héritage ?
Car vous savez que pas un de ses traits,
Ne gît en mes écrits, non plus qu'en mon visage,
Et que je n'ai, pour tout partage,
Que les yeux doux qu'elle m'a faits,
Pour ne les point mettre en usage.
Demeurez dans votre hermitage.

LETTRE XII.

Paris, 1726.

La fortune est aveugle, et n'aime que les vilains. Si elle m'avoit donné les cent mille écus qu'elle prodigue à madame votre cousine, j'aurois fait un meilleur usage qu'elle de ce bien. Que de plaisirs je me procurerois! Vous seriez ici, Madame, avec M. votre mari et mademoiselle votre fille; je vous verrois heureux, et ce seroit par mon moyen; et comme je sais les liens (1) qui vous retiennent à Genève, je ferois faire une litière bien

(1) Un parent vieux et riche dont madame *Saladin* devoit hériter.

fermée, bien étoffée, bien commode ; j'y mettrois qui vous savez. Je l'amenerois ici, je lui procurerois des plaisirs qui lui feroient oublier le pays natal. Nous rassemblerions les gens célèbres de toute espèce, de tous talens pour le divertir : s'il falloit même quelques jolis visages, je ferois l'effort de lui en chercher. Voilà un vilain métier ; *mais quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe à quel prix ?* Voilà ce que je ferois du bien de madame votre cousine. Pour parler d'autre chose, M. le duc *de Gesvres* est malade, il fait de très-grands remèdes. Il est à St.-Ouen, où toute la France va le voir ; il est dans son lit, garni de rubans et de dentelles, les rideaux sont relevés, des fleurs répandues sur son lit, des découpures d'un côté, des nœuds de l'autre ; et dans cet équipage il reçoit tout le monde. Vingt courtisans entourent son lit ; et son père et son frère font les honneurs à la grande compagnie. Il y a toujours deux tables de vingt couverts chacune, et quelquefois trois : M. *d'Épernon*

y est à demeure. On a établi des habits verts pour les complaisans, c'est-à-dire, qu'avec habit, bas, souliers, chapeaux verts, on peut avoir toujours les plus familières entrées chez M. le duc : il y a une trentaine d'habits verts de distribués. Le roi a dit sur cela, qu'il n'y avoit qu'à changer les justaucorps en robes de chambre, que l'habillement d'ailleurs seroit plus commode, ne se portant pas trop bien tous, et qu'ils seroient précisément comme à la Charité, où ils sont habillés de vert. Il y a quelques jours qu'une personne de ma connoissance y alla, et trouva le maître de la maison sur une duchesse d'étoffe verte, la robe de chambre verte, un couvre-pied d'une broderie admirable en vert, un chapeau gris bordé de vert, avec le plumet vert, et un gros bouquet de rüe sur lui, faisant des nœuds. Le duc *d'Épernon* s'est pris de fantaisie pour la chirurgie, il saigne et trépane tout ce qu'il rencontre. Un cocher l'autre jour se cassa la tête, il le trépana. Je ne sais s'il auroit pu réchapper; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre homme fut bientôt expédié

avec un pareil chirurgien. Ce n'est pas tout : ils ont voulu se procurer des fêtes champêtres ; et M. le duc *de Gesvres* a doté une fille. M. *d'Épernon* souhaita de saigner le mari la nuit de ses nôces : ce pauvre misérable ne le vouloit point ; et pour obtenir de lui de se laisser saigner, M. le duc *de Gesvres* lui donna cent écus. Voilà, Madame, ce qui se passe sous nos yeux, à la face de tout l'univers, et sous un gouvernement très-sévère. Cependant on ne peut pas dire que les deux chefs ne soient très-sages, et même pieux. Il n'est pas possible que l'on ignore toujours ces vilenies ; et tout ce qu'il y a de plus grand, de plus raisonnable, fait la cour assidument à ce monstre ; et, pour excuser leurs bassesses, ils disent que cet homme est officieux et pense noblement. Ceux qui sont bien instruits, savent qu'il dessert bien mieux qu'il ne sert, et qu'il est généreux du bien de ses créanciers, et de l'argent d'un jeu qui est une chose ridicule dans un royaume. Ma bile s'échauffe ; je vous en demande pardon. Pour la cour,

elle est très-édifiante: on ne donne point de scène au public.

Voulez-vous cependant que je vous parle des gens de votre connoissance ? M. *de Ferriol* est toujours le meilleur homme du monde; sa santé est de même, ses affaires aussi : dans une indifférence parfaite; mais il n'est point indifférent sur les Molinistes; il est d'un zèle outré pour eux. C'est avec fureur qu'il est passionné sur ce sujet. Il se met dans de grands emportemens, quand il trouve quelqu'un qui ne pense pas comme lui. Il est occupé de cela, au point de n'en pas dormir. Il sort à huit heures du matin, pour faire part de ses réflexions, ou de quelques riens qu'il aura ramassés; c'est à faire mourir de rire. Pour madame *de Ferriol*, sur cet article, elle est très-raisonnable, elle n'en parle que très-convenablement; mais, d'ailleurs, toujours les mêmes agitations. Elle est comme vous l'avez laissée, à la pesanteur près, qui a beaucoup augmenté : les mêmes incertitudes, et ne pouvant souffrir que les autres sachent se déter-

miner : le petit chien par-dessus tout, qui s'enfuit, quand elle l'appelle, et son vieux laquais, qui est toujours insolent et de mauvaise humeur, et qui la traite comme une misérable, jusqu'à lui dire qu'elle ne sait ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait. Je suis prête à lui jeter un chenet à la tête, et elle souffre ses impertinences avec une patience à impatienter. Je crois, je vous jure, qu'il me battroit, s'il ne me craignoit pas. Pour les autres domestiques, ils sont très-mécontens d'être toujours grondés; mais ils ont pour elle le respect qu'ils lui doivent, et c'est la raison pourquoi elle est toujours après eux. Ils pleurent souvent, et je les console de mon mieux. Pour ses enfans, c'est toujours de même. On ne se plaint jamais de l'un (1); il fait tout ce qu'il veut. Sa santé est délicate. C'est un très-bon garçon, qui a de l'esprit et de la finesse dans l'esprit, qui est aimé et qui mérite de l'être. *D'Argental* est fort occupé; il fait son métier avec application.

(1) M. *de Pont-de-Vesle*, lecteur du roi.

Il est, tout le matin, au palais ; il travaille, après dîner, jusqu'à cinq heures. Les spectacles sont ses plus grands amusemens. Il n'est pas, je crois, amoureux, et pense plus en homme qui connoît le monde, qu'il ne le faisoit. Il est toujours poli avec les femmes, et point du tout gâté dans les propos. M. et madame *Knight* ont la fièvre tour à tour. La femme, à ce que je crois, aime mieux le mariage que son mari (1). Elle est très-enfant gâté ; elle n'aime pas à être contrariée. Tout ce mariage-là n'a pas l'air de durer longtemps. Elle pleure souvent ; et, comme son mari est encore amoureux, elle a toujours raison. J'ai bien peur qu'elle ne lui donne du fil à retordre. N'allez pas dire ce que je vous dis-là ; mais madame votre sœur a eu grand tort de gâter sa fille. Elle en auroit fait quelque chose de

(1) Prédiction qui s'est confirmée. C'étoit une femme de beaucoup de génie, d'esprit, et très-instruite. Elle parloit plusieurs langues ; elle étoit sœur du fameux milord *Bolingbrocke*. (*Note de M.* de Voltaire).

bon, si elle lui avoit donné une bonne éducation; mais elle l'a rendue insupportable; elle ne connoît que sa volonté et ses goûts; et, quand quelque chose s'y oppose, le mépris et la déraison s'emparent absolument d'elle. En vérité, c'est dommage; car elle étoit faite pour être aimable.

Madame *de Tencin* a de temps en temps la fièvre. On dit pourtant qu'elle est fort engraissée. Je continue à ne la point voir, et je crois que ce sera pour la vie, à moins que l'archevêque (1), à son retour, ne le veuille. Je suis pourtant bien résolue à tenir bon. C'est une grande satisfaction pour moi de n'avoir point ce devoir pénible à remplir, et d'ailleurs plus de tracasseries; car il y en a toujours, quand on se voit et qu'on se déteste. Je ne vois plus M. *Bertie* (2). A la vérité, je suis rarement au logis : il s'est re-

(1) L'archevêque *de Tencin*, frère de madame *de Tencin*.

(2) M. *Bertie*, conseiller au parlement.

buté d'y venir inutilement. Nous allons passer une partie de ce mois à Ablons. Je suis accablée de rhumatismes et de fluxions, et suis désespérée que vous ne voyiez point ma chambre. Vous ne la reconnoîtriez pas; elle est si jolie, et de plus ornée, pour ce que c'est, car il n'y a rien de magnifique que la jatte que vous m'avez donnée. *La Mésangères*, qui vint l'autre jour, me dit : Vous avez de bien belles porcelaines, et entr'autres cette jatte. Mes meubles sont tous des plus simples, mais faits par les meilleurs ouvriers. On la vient voir par curiosité. J'ai bien envie, à votre exemple, de gronder ceux qui y crachent. Voilà une grande et ennuyeuse lettre. Recevez mes plus tendres embrassemens.

[redacted]

déraisonnable, en même temps si estimable, que l'admiration et la colère s'emparèrent de moi, et que je ne pus ni gronder, ni louer.

J'aurois été bien surprise, si vous aviez été quelques mois sans nouveaux chagrins. J'ai aussi été très-affligée de la mort de M. *de Villars* (1). M. son fils fait une très-grande perte, d'autant plus qu'il la sent : il est parti sans que je l'aie vu ; je n'en suis point trop fâchée ; car je me serois sûrement beaucoup attendrie avec lui. Pouvez-vous dire, Madame, que le détail de vos peines m'ennuie ? Oubliez-vous le tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ? vos malheurs me désespèrent, et ne m'ennuient point : je suis persuadée que le récit que vous m'en faites, vous fait du bien. Maintenant, il est temps que je vous parle du changement arrivé à ma

(1) *Villars-Chandieu*, officier général en France, ayant un régiment Suisse.

fortune. Je tremble de réveiller une chose qui renouvellera quelques-uns de vos malheurs. Mes rentes viagères avoient été cruellement retranchées. Je vous ai envoyé la lettre que j'écrivis au cardinal (1); je ne me flattois pas que l'on y eût égard, mais je ne voulois avoir rien à me reprocher. Je promis à ma pauvre Sophie, à qui j'avois mis une rente viagère de 300 liv. sur la tête, et qui avoit été réduite à 100 liv., que si on lui rendoit quelque chose, je lui remettrois son contrat, dont je devois, comme vous savez, avoir la jouissance. On lui a rendu 150 liv. : elle ne vouloit absolument point profiter de ce que je lui ai dit, et par son accommodement, je ne lui donnerai son contrat que dans deux ans; elle aime mieux

(1) Le cardinal *de Fleury* imagina, sous de certains prétextes, de retrancher les rentes viagères. Cette opération ne fut pas faite impartialement; plusieurs trouvèrent le moyen, avec de l'argent, d'en être exempts.

(*Note de* M. de Voltaire).

que je paye mes dettes. Ce procédé n'est-il pas généreux de sa part ? Je ne joue pas un beau rôle dans cette pièce. On m'a rendu 840 liv. : je jouis actuellement de 2,740 liv. Ma satisfaction sur cet événement a été bien troublée, en voyant la famille de M. *de Ferriol* oubliée. On a rendu à madame *de Tencin* 300 liv. ; c'est très-peu de chose à proportion de ses rentes. Elle est furieuse ; cependant elle avoit pris toutes les précautions imaginables ; elle voyoit souvent M. *de Machault* ; elle a écrit plusieurs fois au cardinal, et a fait agir ses amis, qui sont puissans ; elle comptoit sur le rétablissement de tout, comme si elle le tenoit : elle est de bien mauvaise humeur ; à ce qu'on dit, car je ne la vois point. Sa favorite, madame *Doigny*, commence à être dans la disgrâce.

Je ne vous parle point des conciles, car quoique née sous les yeux du chef (1),

(1) Le cardinal *de Tencin*, qui présida le concile d'Embrun.

je n'en ai jamais voulu entendre parler ; cependant, si vous êtes bien curieuse, je vous enverrai toutes les écritures : en vérité, je ne vous conseille pas d'avoir cette curiosité, il vous en coûteroit bien de l'ennui. Al'exception d'une lettre de deux évêques qui est belle, tout le reste est pitoyable. Je vous renvoie à ce que disoit Madame *Cornuel*, qu'*il n'y avoit point de héros pour les valets de chambre, et point de pères de l'église pour les contemporains.* Ce que je vois, me donne de furieux doutes du passé. Ne parlons plus sur cette matière ; j'ai déjà assez dit de sottises.

Les tracasseries de notre cour ne sont pas plus divertissantes. Les disputes sur l'alignement du roi et des princes, et les ricochets des ducs, n'ont produit que des mémoires détestables ; et pour nous autres, parterre, nous voulons, pour notre argent, qu'on nous divertisse. Les belles dames sont, ou se vantent d'être dans la dévotion. Mesdames *de Gontey*, *d'Alincourt*, *de Villars*, mère et belle-

fille,

fille, la maréchale *d'Estrées*, tout cela grimace la prude. Le roi est toujours sans maîtresse, M. le duc *du Maine*, fort ami du cardinal; ce dernier se porte très-bien; il vivra assez long-temps pour instruire notre jeune monarque : la reine est grosse de trois mois. Les spectacles vont très-mal. *Thevenard* et la *Entie* ont quitté l'opéra, parce qu'ils ont eu ordre de laisser jouer *Chassé* et la *Pellissier*. Madame la duchesse de *Durás* à qui on a attribué cet ordre, a été vilipendée sur l'escalier de l'opéra. *Chassé* avoit très-mal débuté; mais il fait mieux. Pour la *Pellissier*, elle fait horriblement mal dans ces opéras. *Francine* a quitté, et *Destouches*, comme je vous l'ai mandé, aura la direction de l'opéra. Nous reverrons alors la *Le Maure*. *Francine* a 15,000 liv. de pension, et, après sa mort, son fils en aura 8,000, et sa fille 6,000. Vous me demanderez pourquoi tant de libéralités? Je vous répondrai d'abord que ces pensions sont prises sur l'opéra, et en second lieu, que *Francine* a fait faire, à

ses dépens, une partie des belles décorations, et qu'il les laisse. On a établi un concert spirituel deux fois la semaine.

Le frère de l'envoyé *d'Alster* s'est donné un coup de pistolet dans la tête, après avoir mis le feu dans trois endroits de la maison. Cette précaution étoit pour éviter que l'on sût que sa mort étoit volontaire.

L'envieuse miladi *Gersay* est très-souvent chez madame *Knight*: elle mange comme quatre louves, joue avec attention et avidité, ne dit pas quatre paroles, sans défaçonner sa bouche qui est toujours petite et plate. L'air et les paroles ne vont point ensemble; il semble que le miel sort de sa bouche, quand elle parle; mais c'est bien le fiel le plus croupi qu'il y ait au monde. Vous direz que je suis aussi médisante qu'elle aujourd'hui.

Bertie me boude de ce que je ne suis pas ici quand il y vient: quelqu'aimable qu'il soit, il y a apparence que j'aurai souvent ce tort là avec lui. C'est un reste

de ses chimères, prétentions d'amant; il voudroit que je fusse comme *Bérénice*, à passer les jours à l'attendre, et les nuits à pleurer. Je suis parvenue à lui faire faire connoissance avec madame *du Deffant*; elle est belle, elle a beaucoup de grâces; il la trouve aimable. J'espère qu'il commencera un roman avec elle, qui durera toute la vie. On a député vers moi, croyant que j'avois encore quelque reste de crédit, pour obtenir de M. *Bertie* de couper un pied de chaque côté de sa perruque. Je veux bien tenter cette grande affaire, mais j'y échouerai; car, Madame, c'est dans ces magnifiques nœuds que gît toute l'importance, la capacité et la grâce de notre cher homme. Je ne me rebuterai pas, et lui en parlerai toutes les fois que je le verrai. A propos. (ou sans à propos, car cela ne va point du tout à la perruque de M. *Bertie*), madame votre cousine, à ce qu'on dit, ne peut épouser ce Hollandois, sans perdre une partie du bien dont son mari lui donne la jouissance. C'est une vilaine

clause, et bien scandaleuse en vérité; le défunt avoit si bien fait les choses de son vivant, qu'il devoit bien continuer. Pour moi, si j'avois été de lui, pour me venger, je leur aurois donné mon bien aux conditions qu'ils se mariassent, et les aurois déshérités, en cas qu'ils ne le fissent pas. Le beau-frère tient des propos fort singuliers du défunt son très-cher frère. *D'Argental* me prie de ne pas l'oublier auprès de vous. Nous sommes très-amis; il est charmant, il est aimé de tout le monde, et le mérite bien; il a tous les principes de droiture : l'âge confirme ses vertus. Adieu, Madame, je vais partir pour Ablons; ma santé se rétablit tout doucement; j'ai vieilli de dix ans; si vous me voyiez, vous me trouveriez bien changée; mais d'honneur, cela ne me chagrine point du tout. Si toutes les femmes n'étoient pas plus affligées de voir partir leurs charmes, que moi d'avoir perdu le peu que j'en avois, elles seroient bien heureuses.

LETTRE XIV.

Paris, juin 1727.

Je viens, Madame, de recevoir votre lettre du 22 de ce mois. C'est un jour heureux pour moi, quand j'apprends par vous de vos nouvelles. Les assurances que vous me donnez de votre bonté, me sont toujours et bien nouvelles et bien chères; et je dis de vos lettres ce que M. *de Fontenelle* disoit d'une dame qui lui plaisoit, que le moment où il la voyoit, étoit le moment présent pour lui. Cette façon de s'exprimer a été fort critiquée; mais les gens grossiers ne connoissent qu'une jouissance dans ce monde; je les plains. Est-il un moment plus doux que celui où l'on reçoit les assurances d'amitié d'une personne que l'on aime et qu'on estime parfaitement? Il y a bien des gens qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse, pour préférer la

bonheur de ce que nous aimons au nôtre propre. Remercions la providence de nous avoir donné un bon cœur, et à vous, de la vertu dans les malheurs que vous avez essuyés. Que seriez-vous devenue ? Votre douceur, votre humanité, votre justice auroient été changées en désespoir, en cruauté et en injustice. Quelque grands que soient les malheurs du hasard, ceux qu'on s'attire sont cent fois plus cruels. Trouvez-vous qu'une religieuse défroquée, qu'un cadet cardinal, soient heureux, comblés de richesses (1) ? Ils changeroient bien leur prétendu bonheur contre vos infortunes.

Vous me demandez si M. *de Pont-de-Vesle* est introducteur des ambassadeurs? Vous le sauriez avant ceux qui font la gazette. Il a été question de quelque chose; mais il falloit trouver à se défaire de sa charge avantageusement, et d'ailleurs sa santé est toujours fort délicate; je crains

(1) Le cardinal *de Lencin* et sa sœur.

qu'à la fin nous ne le perdions. Je dis cela, le cœur serré; car c'est la plus grande perte que je puisse faire. C'est un homme qui a toutes les qualités les plus essentielles, beaucoup de mérite et d'esprit; ses procédés à mon égard sont d'un ange. Vous allez être bien surprise. Depuis que M. *d'Argental* est au monde, voici la première fois que nous nous sommes querellés, mais d'une façon si étrange, qu'il y a quatre jours que nous ne nous parlons. Le sujet de la querelle vient de ce qu'il ne vouloit pas souper avec madame sa mère, qui revenoit de la campagne, où elle avoit été huit jours. Elle lui avoit fait dire par tout le monde qu'elle seroit à Paris ce soir-là; et elle se plaignoit de ce qu'il n'avoit pas assez d'attentions pour elle. Je le lui dis; et nous nous échauffâmes là-dessus. Je lui soutins que le devoir devoit l'emporter sur le plaisir. En un mot, je m'emportai, sans jamais oublier la tendresse et l'amitié que j'avois pour lui; et c'est cette amitié qui m'engagea à lui parler avec cette

sincérité. Il me répondit avec une sécheresse et une dureté qui m'assommèrent, comme si la foudre étoit tombée sur moi. La femme de chambre de madame en fut témoin. Il sortit de ma chambre : je restai un quart d'heure sans pouvoir parler, et je me mis à fondre en larmes. M. *de Pont-de-Vesle* (1) entra, et me demanda de quoi je pleurois : je ne pus me résoudre à le lui conter. La femme de chambre le fit : il fut bien surpris. Madame ignore notre bouderie. Elle en seroit charmée, parce qu'il y a quelques jours que j'eus une scène affreuse, parce que je le soutins contre les plaintes qu'elle m'en fit. Quand elle est arrivée, mon premier soin a été de lui faire des excuses de la part de son fils, de ce qu'il ne se trouvoit pas à la maison; que j'en étois cause, lui ayant dit qu'elle n'arriveroit que fort tard; et qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller à un souper où il

(1) Frère de M. *d'Argental.*

s'étoit engagé depuis huit jours, sur-tout connoissant très-peu les gens qui composoient cette partie. La femme de chambre se trouva derrière moi : je l'ignorois. Les larmes lui vinrent aux yeux d'étonnement et de joie. Elle me dit que je justifiois M. *d'Argental*, lorsque j'avois sujet de m'en plaindre. J'avois dit à *Pont-de-Vesle* que dorénavant je n'aimerois plus que pour moi M. *d'Argental*, et qu'assurément je ne l'aimerois plus pour lui-même. Concevez-vous, Madame, ma douleur? Au bout de vingt-sept ans, perdre un ami! Je le crois honteux de ce qui s'est passé. Il continue de me manquer, sûrement par cette raison. J'ai le cœur si gros, qu'il m'est impossible d'achever ma lettre : je la reprendrai quand je serai plus tranquille.

Du 28 août 1728.

La bouderie a duré huit jours, et selon la règle, celui qui a raison a fait les avances. Je bus à sa santé, à table, et je l'embrassai le lendemain, sans explication.

Depuis ce temps-là, nous sommes fort bien ensemble. Vous direz qu'il y a une furieuse distance d'une date à l'autre ; mais j'ai eu des occupations qui m'ont empêchée de vous écrire, mais non pas d'être fort occupée de vous. Mademoiselle *Bideau* n'a pas fait tout ce qu'elle m'avoit promis. Je n'en suis pas trop fâchée : je crains les trop grandes obligations. *Cubanne* compte vous aller voir. Plût à Dieu que je fusse aussi libre que lui ! je serois actuellement auprès de vous. Mais quelque chose qui arrive, j'irai, quand même je serois réduite à demander l'aumône, pour aller voir tout ce que j'aime le mieux en vérité, sans exception.

LETTRE XV.

Paris, 10 *juin* 1723.

On dit enfin que nous irons à Pont-de-Vesle. Madame *de Ferriol* a toutes les peines du monde à s'y déterminer : tous les projets qu'elle avoit faits sont rompus. Premièrement son mari avoit un procès qui devoit se juger incessamment, et il a été remis à l'année prochaine; ensuite elle a dit que jamais son mari ne voudroit venir avec elle, et que pendant son absence, il dépenseroit beaucoup. Il l'a assurée qu'il l'accompagneroit, soit dans la diligence, soit dans une chaise de poste, tout comme elle le souhaiteroit. Ensuite elle a dit qu'elle ne vouloit point partir, qu'elle ne sût si miladi *Bolingbrocke* ne viendroit point cet été. Madame *Bolingbrocke* lui a mandé qu'elle ne comptoit venir qu'au commencement de l'hiver, et que si elle n'étoit pas à Paris, elle remettroit son voyage à l'été prochain. Enfin, il a fallu

chercher quelqu'autre raison. Elle a dit qu'elle n'avoit point d'argent. M. son frère lui en a offert. La voilà, comme vous voyez, à *quia*. Elle a paru se rendre; mais elle veut, avant que de partir, prendre les eaux de Balaruc : elles ne sont pas arrivées : ainsi cela renvoie. Je crois qu'il faudra qu'à la fin elle se décide. Tout le monde est excédé de ses incertitudes. Le vrai de ses difficultés, c'est qu'elle ne voudroit point quitter le maréchal, qui ne s'en soucie point, et ne feroit pas un pas pour elle. Mais elle croit que cela lui donne de la considération dans le monde. Personne ne s'adresse à elle pour demander des grâces au vieux maréchal. Elle est très-souvent seule; ses affaires sont toujours très-délabrées, elle ne paie point, elle ne fait aucune dépense, elle est d'une avarice et d'un dérangement inconcevables. Je suis obligée de me rappeler cent fois le jour le respect que je lui dois. Rien n'est plus triste que de n'avoir pour faire son devoir, que la raison du devoir.

Le chevalier est toujours malade; il m'a paru un peu moins oppressé : je tremble de le quitter. Mais je dois accompagner madame *de Ferriol* dans l'état où elle est. Il faut absolument la déterminer à prendre les eaux de Bourbon, et elle ne les prendra jamais, si elle ne va pas à Pont-de-Vesle. Le devoir, l'amour, l'inquiétude et l'amitié combattent sans cesse mon esprit et mon cœur : je suis dans une cruelle agitation; mon corps succombe; car je suis accablée de vapeurs et de tristesse; et s'il arrive malheur à cet homme-là, je sens que je ne pourrai supporter cet horrible chagrin. Il est plus attaché à moi que jamais; il m'encourage à remplir mon devoir. Quelquefois je ne puis m'empêcher de lui dire, que s'il étoit plus mal, il me seroit impossible de le quitter; il me gronde, et il ne veut absolument point que j'imagine rien qui s'éloigne de ce devoir : il m'assure qu'il n'y a rien dans le monde qui m'excusât, si je restois ici, quand madame *de Ferriol* va à cent lieues : il ne l'aime point; mais

il a ma réputation à cœur. Pardonnez toutes ces foiblesses à votre pauvre amie.

J'avois laissé ma lettre ; j'ai eu mille ennuis. Le chevalier est toujours très-incommodé. Je vous avoue que je suis dans de furieuses transes pour lui. Je crains qu'à la fin la suppuration des poumons ne se fasse ; je n'ose faire des réflexions sur cela, et je n'ose même en parler ; mais mille idées funestes me suivent sans cesse malgré moi : rien ne me console. Je n'ai personne à qui je puisse ouvrir mon cœur. Quel malheur pour moi que votre absence ! Si je vous avois, vous me soutiendriez ; vous me donneriez des forces ; et peut-être vos conseils, mes remords, et l'amitié que j'ai pour vous, Madame, me donneroient assez de courage pour surmonter une passion que ma raison n'a pu vaincre, mais qu'elle condamne.

Madame *de Tencin* a toujours la fièvre ; elle a été 15 jours sans en avoir ; elle se croyoit guérie, et avoit pris le ton de se plaindre de tout le monde, et sur-tout du chevalier, mais d'une façon si violente

que madame *de Lambert*, à qui elle en parla, le dit au chevalier, qui la pria de dire à madame *de Tencin* que jamais il n'avoit parlé d'elle, que rien n'étoit plus faux, qu'il n'étoit point de ceux qui accablent les malheureux, et que, comme il ne la connoissoit point, il auroit été dans le droit du public, pour causer sur l'aventure *de La Fresnaye* (1), mais qu'il ne l'avoit pas fait, en partie par égard pour madame sa sœur et pour moi. Madame *de Tencin* dit à madame *de Ferriol* qu'il étoit fort singulier qu'étant chez elle, je ne vinsse pas savoir de ses nouvelles, et qu'elle ne m'avoit vue qu'une fois depuis six mois; qu'elle me dispensoit très-fort d'y venir; qu'elle ne me laisseroit entrer que quand je serois avec

(1) *La Fresnaye*, amant de madame *de Tencin*, qui, dit-on, l'avoit ruiné; il se tua dans son cabinet. Il disoit dans son testament, que s'il mouroit de mort violente, c'étoit elle qu'on devoit en accuser: elle fut mise au châtelet, d'où elle sortit justifiée. (*Note de* M. de Voltaire).

elle ; mais que si je venois seule, elle avoit donné ses ordres, pour que l'on me refusât sa porte. Je me le suis tenu pour dit, et je ne m'exposerai pas à m'entendre dire mille injures. Je m'en soucie *si* peu, que je bénis ce noble courroux contre moi. Je n'irai point à Pont-de-Vesle : madame dit qu'elle veut y aller pour trois semaines seulement, pour régler quelques affaires. J'en suis fâchée à cause de vous. J'aurois eu le plaisir de vous embrasser, et j'aurois vendu jusqu'à ma dernière chemise pour cela ; sûrement je vous verrai tôt ou tard. Madame radote plus que jamais ; elle vient de prendre les eaux de Balaruc : on lui a fait une ample saignée. Je crains infiniment pour elle. Ses radotages m'impatientent, car ils sont extrêmes ; mais quand je fais un moment de réflexion, ma reconnoissance se réveille bien vivement. Je suis entourée de chagrins, et je ne vous ai plus pour me consoler. Le chevalier est toujours très-incommodé, et il est d'un changement horrible. Vous jugez de mon inquiétude :

son

son attachement est toujours plus fort. A propos, j'ai fait deux grandes pertes : une bague que je vous avois destinée, en cas de mort : c'étoit un petit cachet avec un jonc de diamant que j'aime beaucoup ; et l'autre perte, c'est mon chien, ce pauvre *Patie*, à qui vous aviez donné une loge. On me l'a volé ; il étoit toujours à la porte pour attendre les gens du chevalier qu'il aime passionnément. Je ne puis vous dire le chagrin que j'ai eu de la perte de ce joli animal. Je souhaite bien me mettre dans la suite hors de l'inquiétude de devoir qui me bourrelle sans cesse. J'ai essuyé un petit malheur ; j'avois vendu mes boucles de diamans 1,800 livres pour acheter trois actions que je voulois garder pour qui vous savez. Je ne doute point que le dividende ne fût fort ; elles étoient à 650 livres. Comme j'étois prête à les acheter, madame *de Ferriol* eut besoin de mille francs. Je les lui prêtai, comptant, comme elle me le disoit, qu'elle me les rendroit deux jours après. Il y a six mois, et les actions ont monté à 1,150 livres ; elles sont ac-

tuellement à 1,000. Jugez j'aurois gagné, en les vendant, mille écus, et aurois payé quelques-unes de mes dettes. Ainsi ma destination est à vau-l'eau. Je paie quelques bagatelles avec les 600 livres qui me restent. Il faut se consoler des pertes de la fortune. Il y a des gens qui valent mieux que moi, qui sont bien plus à plaindre. Cette consolation est cruelle, quand ces gens-là sont nos amis.

M. *Bertie* vous aime beaucoup ; mais il a été si occupé de la perte de madame *de M....*, qui étoit sa bonne amie, et la plus impertinente de toutes les femmes, qu'il n'a pu se donner au reste de ses amis. Il est rempli de très bons procédés à l'égard de madame *de Ferriol ;* il songeoit à l'ambassade de Constantinople depuis long-temps, il n'étoit point éloigné de l'avoir ; quand il a su que M. *de Pont-de-Vesle* y songeoit, sans le dire à aucun de nous, il est allé chez MM. *de Maurepas* et *de Morville*, à qui il a dit qu'il ne pensoit à l'ambassade, qu'au cas que M. *de Pont-de-Vesle* n'y pensât pas, et que comme

il venoit d'apprendre que son ami en avoit envie, il y renonçoit, le croyant plus capable que lui; qu'il avoit beaucoup d'esprit, et de plus l'expérience de son oncle, dont la mémoire étoit chère dans ce pays-là. Il est venu dîner chez nous, et il nous a laissé ignorer son bon procédé. M. *de Pont-de-Vesle* l'a su de M. *de Maurepas*. Je partage bien la reconnoissance qu'on lui doit; mais cela ne passera jamais l'estime. Dites-le bien à mademoiselle votre fille qui me soutenoit une fois que je l'aimerois un jour. Parlons un peu de M. *d'Argental*; c'est le plus joli garçon du monde; ses yeux sont bien ouverts; il remplit tous les devoirs du sentiment; il n'est plus amoureux; il est tout à ses amis; il est toujours constant pour les petits pâtés, et nous mourons de faim : la cuisine est si froide, que cela va de mal en pire: il n'y a plus rien à retrancher de la première table : car nous n'avons rien, non, rien du tout, on commence à retrancher de celle des domestiques, et je ne doute pas que l'on ne vienne à faire

comme cet homme qui prétendoit que son cheval pouvoit vivre sans manger, et qui commença par diminuer la moitié de ce qu'il lui donnoit; quelques jours après, la moitié de l'autre moitié; et ainsi du reste : le pauvre animal creva; ainsi ferons-nous. Voilà une bien grande lettre; vous aurez de la peine à la déchiffrer : la tête me tourne; car je crois que sans cela, je remplirois encore bien des feuilles. Vous ne dites rien, Madame, *de Gulliver*. Mes respects à vous, et à tout ce qui vous appartient.

LETTRE XVI.

Paris, 1728.

Il y a un siècle que vous ne m'avez fait l'honneur de m'écrire. Etes-vous si exacte avec vos amis, que de ne point leur écrire qu'ils ne vous aient fait réponse? Je devois, Madame, vous remercier de la lettre que j'ai reçue il y a un mois : j'avois commencé ma réponse, j'y vou-

lois mettre plusieurs petites nouvelles ; j'ai attendu des dénouemens, ils ont été si chargés d'événemens que je n'ai plus su où j'en étois. D'ailleurs, madame *Bolingbrocke* a été très-mal : ce qui m'a occupée bien tristement ; et puis la santé de madame *de Ferriol*, toujours mauvaise, et son humeur encore plus. *Pont-de-Vesle* me charge de ses respects pour vous : il est toujours malingre ; une mauvaise digestion. *D'Argental* n'est plus amoureux de mademoiselle *de Tencin* ; elle ne l'occupe plus que par devoir ; il n'est point aussi amoureux de la *Couvreur*, mais aussi prévenu de son mérite que s'il l'étoit encore ; elle est très-incommodée depuis quelque temps : on craint qu'elle ne tombe en langueur.

Madame *de Parabère* a été quittée, il y a environ quatre ou cinq mois, par M. *d'Alincourt* : ce dont elle a été au désespoir ; et pour s'en consoler, elle a pris, au bout de huit jours, M. *de la Mothe-Houdancourt*, qui est, à mon sens, le plus vilain homme que je connoisse. Cette

précipitation a paru étrange à tout le monde, et sur-tout à moi, qui ne m'en serois pas doutée. Ledit M. *de la Mothe* ne la quitte pas d'un pas; il est jaloux comme un tigre. Pour vous faire le portrait tant de sa figure que de son esprit (je commencerai par la figure), il est grand, dégingandé, le visage long; il ressemble beaucoup à un vilain cheval de l'âge de quarante-cinq ans; babillard, ne sachant ce qu'il dit; se contredisant sans cesse, ne parlant jamais que de lui; fat, comme s'il étoit un Adonis, et glorieux par fatuité; assez bon homme dans le fond, mais ayant été gâté par les caillettes de la cour. Il me craint prodigieusement, et ne peut pas s'empêcher de m'estimer : il a vu peu de femmes qui se souciassent moins de se mêler d'intrigues : il m'a dit bien des fois qu'il aimeroit mieux que je fusse amie de sa femme, que de sa maîtresse. J'y vais très-rarement; je crois qu'il ne seroit pas bien de n'y point aller du tout; elle a pour moi des façons touchantes : d'abord que

j'ai le moindre mal, elle me vient voir; elle m'accable de galanteries; elle dit à tous ceux qu'elle voit qu'elle m'aime infiniment. Je dois être reconnoissante, Madame, de tant de marques d'amitié. Il y avoit, pendant les huit jours de vacance, plus de vingt prétendans à qui je faisois une peur horrible, étant persuadés que je mettrois tout en usage pour la retirer du désordre. Un des prétendans m'a conté tous leurs manéges; ils s'étoient tous ligués de concert pour la retirer de Paris, et qu'elle fût à la campagne, pour que je ne la visse pas. Celui qui m'a raconté tout cela, est parent du chevalier; il espéroit, par son canal, obtenir de moi que je ne m'opposasse point au voyage de madame *de Parabère*. Le chevalier lui répondit qu'il avoit tort de me soupçonner, que je ne me parois ni de conseiller les prudes, ni de condamner les autres; que jamais je n'avois su ce que c'étoit que de me mêler de tracasseries; en quoi il me loua beaucoup, connoissant assez bien la dame, pour être per-

suadé qu'elle ne seroit pas susceptible de conseils.

Je veux vous parler de madame *du Deffant :* elle avoit un violent désir pendant long-temps de se raccommoder avec son mari ; comme elle a de l'esprit, elle appuie de très-bonnes raisons cette envie ; elle agissoit dans plusieurs occasions, de façon à rendre ce raccommodement durable et honnête ; sa grand'mère meurt, et lui laisse 4 000 liv. de rentes ; sa fortune devenant meilleure, c'étoit un moyen d'offrir à son mari un état plus heureux, que si elle avoit été pauvre ; comme il n'étoit point riche, elle prétendoit rendre moins ridicule son mari de se raccommoder avec elle, devant désirer des héritiers. Cela réussit, comme nous l'avions prévu ; elle en reçut des complimens de tout le monde. J'aurois voulu qu'elle ne se pressât pas autant ; il falloit encore un noviciat de six mois, son mari devant les passer naturellement chez son père. J'avois mes raisons pour lui conseiller cela ; mais, comme cette

bonne

bonne dame mettoit de l'esprit, ou pour mieux dire, de l'imagination, au lieu de raison et de stabilité, elle emballa la chose, de manière que le mari amoureux rompit son voyage, et se vint établir chez elle, c'est-à-dire, y dîner et souper; car pour habiter ensemble, elle ne voulut pas en entendre parler de trois mois, pour éviter tout soupçon injurieux pour elle et son mari. C'étoit la plus belle amitié du monde pendant six semaines; au bout de ce temps-là, elle s'est ennuyée de cette vie, et a repris pour son mari une aversion outrée; et sans lui faire de brusqueries, elle avoit un air si désespéré et si triste, qu'il a pris le parti d'aller chez son père; elle prend toutes les mesures imaginables pour qu'il ne revienne point. Je lui ai représenté durement toute l'infamie de ses procédés. Elle a voulu par distances et par pitié, me toucher et me faire revenir à ses raisons; j'ai tenu bon, j'ai resté trois semaines sans la voir; elle est venue me chercher. Il n'y a sorte de bas-

sesses qu'elle n'ait mises en usage pour que je ne l'abandonnasse pas; je lui ai dit que le public s'éloignoit d'elle, comme je m'en éloignois ; que je souhaiterois qu'elle prît autant de peine à plaire à ce public qu'à moi; qu'à mon égard, je le respectois trop, pour ne lui pas sacrifier mon goût pour elle. Elle pleura beaucoup; je n'en fus point touchée. La fin de cette misérable conduite, c'est qu'elle ne peut vivre avec personne. Un amant qu'elle avoit avant son raccommodement avec son mari, excédé d'elle, l'avoit quittée; et quand il a appris qu'elle étoit bien avec M. *du Deffant*, il lui a écrit des lettres pleines de reproches, et il est revenu. L'amour-propre ayant réveillé de s feux mal éteints, la bonne dame n'a suivi que son penchant ; et sans réflexion, elle a cru un amant meilleur qu'un mari; elle a obligé ce dernier à abandonner la place; il n'a pas été parti, que l'amant l'a quittée. Elle reste la fable du public, blâmée de tout le monde, méprisée de son amant, délaissée de ses amies; elle ne

sait plus comment débrouiller tout cela. Elle se jette à la tête des gens, pour faire croire qu'elle n'est pas abandonnée. Cela ne réussit pas; l'air délibéré et embarrassé règnent tour à tour dans sa personne. Voilà où elle en est, et où j'en suis avec elle.

Madame *de Tencin* est toujours si outrée contre moi, parce que je n'ai fait aucune démarche pour remettre les pieds chez elle, qu'elle m'a déclaré une guerre ouverte. Elle envoie savoir si je dîne ici pour ne pas y venir, si j'y suis. Je ne suis pas plus alarmée de cette nouvelle disgrâce que des autres. On me persécuta l'autre jour pour faire ma paix avec elle : je répondis à cela, que je ne demandois pas mieux; que tout ce qui étoit de la famille *Ferriol*, m'étoit respectable; qu'il n'y avoit que cette raison qui me fît désirer que madame *de Tencin* ne fût pas fâchée contre moi; mais que je ne me sentois pas assez de religion pour présenter ma seconde joue, et que je n'irois jamais demander pardon à madame *de Tencin* de ce qu'elle m'avoit fait refuser

sa porte ; que je ne connoissois que madame *de Ferriol* dans le monde, pour qui je pusse faire cette démarche ; que madame *de Tencin* n'avoit aucun droit sur moi, pour en agir aussi mal ; que si elle prétendoit que j'avois tenu de mauvais discours sur elle, je répondrois comme madame *de Saint-Aulaire*, qui répondit sur la même accusation, que s'il étoit vrai qu'il fût revenu à madame *de Tencin* qu'elle avoit mal parlé d'elle, elle en étoit bien affligée, parce que cela lui faisoit voir qu'elle avoit des amis perfides. Je suis dans ce cas : j'ai pu dire à mes amis ce que je pensois ; mais pour l'amour de moi et de mes devoirs, je n'en ai point parlé ailleurs ; et même dans l'accident de la *Fresnaye*, qui est ce qui l'aigrit contre tous les gens dont elle n'a pas besoin, j'ai dit que c'étoit l'affaire du monde la plus malheureuse, qu'il n'y avoit personne qui fût à l'abri d'un fou qui venoit se tuer chez vous.

Ma vie est assez douce. Si je vous avois à Paris, le roi ne seroit pas plus heureux

que moi. Les étrennes m'affligent un peu: tout le monde m'en donne, et je ne puis en donner à personne. Je prends mon parti sur les gouttières de cette maison ; il y a des temps où les choses ne font pas autant d'impression. C'est, suivant l'état du cœur; quand il est satisfait, on glisse facilement sur les épines qui se rencontrent toujours dans la vie; il n'y en a point d'exempte. On radote toujours ici; on se plaint sans cesse : il y a quelques jours qu'elle s'adressa à *Fontenay*, qui lui répondit très-fortement, et l'assura qu'elle ne persuaderoit jamais le public, et qu'elle le révolteroit contre elle-même; qu'il étoit témoin que la veille j'avois été pressée extrêmement de rester à souper chez madame *de Parabère* avec le chevalier; que j'avois refusé, et étois revenue à neuf heures à pied et par la pluie. Cette justification m'a affligée les raisons ne font que l'aigrir. J'ai lieu d'être très-contente du chevalier; il a la même tendresse et les mêmes craintes de me perdre. Je ne mésuse point de son attache-

ment. C'est un mouvement naturel chez les hommes de se prévaloir de la foiblesse des autres: je ne saurois me servir de cette sorte d'art; je ne connois que celui de rendre la vie si douce à ce que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable: je veux le retenir à moi, par la seule douceur de vivre avec moi. Ce projet le rend aimable; je le vois si content, que toute son ambition est de passer sa vie de même. Peut-être cela nous conduira à ce que nous désirons tant: la nature de son bien est un furieux obstacle. Dieu nous regardera peut-être en pitié: j'ai des mouvemens quelquefois bien durs à combattre. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que je les ai eus toute ma vie: je me reproche... Hélas! que n'étiez-vous madame *de Ferriol?* vous m'auriez appris à connoître la vertu. Mais passons sur cela; cependant je suis, en fait d'amour, la plus heureuse personne du monde. Matière à réflexions pour de jeunes cœurs! Pardonnez toutes mes foiblesses à l'aveu sincère que je vous en fais; et permettez que je

vous parle de la petite. Elle est charmante: tout ce qui m'en revient, m'empêche de me repentir de sa naissance; et je crains que la pauvre petite n'en pleure plus que moi : sa figure embellit tous les jours ; j'ai envoyé Sophie sous prétexte d'aller voir sa tante; elle y a été quinze jours ; elle en a été enchantée; elle est adorée de tout le couvent; elle a de la raison, de la bonté et de la fermeté : on lui fit arracher quatre dents, elle ne jeta aucun cri ; on la loua ; elle répondit : à quoi m'auroit-il servi de crier ? ne falloit-il pas les arracher ? Elle dit à Sophie qu'elle étoit bien fâchée que je n'allasse pas cette année la voir; qu'elle me prioit bien d'y venir l'autre ; qu'elle me remercioit de toutes mes bontés, qu'elle savoit que l'on m'importunoit souvent pour elle, et qu'elle feroit tout ce qu'elle pourroit, pour bien apprendre, et être sage; qu'elle ne vouloit pas que je me rebutasse. Elle est très-caressante ; la pauvre petite sent déjà, je crois, le besoin qu'elle a de l'être. Son bon ami est au désespoir de ne pou-

voir pas la voir; il l'aime à la folie; il lui prend des envies d'aller la voir, que j'ai bien de la peine à combattre. Nous travaillons à lui faire une dot, en cas qu'elle ne voulût pas se faire religieuse : si Dieu nous prête vie, elle pourra avoir 40,000 livres et 400 livres de rente. Elle seroit très-bien mariée en province avec cela; mais gare au pot au lait ! si elle avoit le malheur de nous perdre, elle seroit bien à plaindre : je la recommanderai à *d'Argental*. Le chevalier a déjà placé 2,000 écus pour elle seule. Adieu, Madame, voilà une lettre assez longue pour être écrite de suite; mais je suis seule, et j'ai voulu en profiter pour causer long-temps avec vous. Je vous envoie une petite boîte d'écaille, couleur de feu; je n'ai pu me refuser la satisfaction d'y prendre du tabac un jour, pour que vous disiez, quand vous en prendrez dedans, qu'elle a servi à la personne du monde qui vous aime le plus.

LETTRE XVII.

Paris, 1726.

Je boude de votre dernière lettre. Vous m'accusez, avec la dernière injustice, de ne pas vous aimer, et vous ajoutez, que lorsque l'on aime, l'on adopte les sentimens et la façon de penser de nos amis. Hélas ! Madame, je vous ai vue malheureusement beaucoup trop tard. Ce que je vous ai dit cent fois, je vous le répéterai: dès le moment que je vous ai connue, j'ai senti pour vous la confiance et l'amitié la plus forte. J'ai un sincère plaisir à vous ouvrir mon cœur; je n'ai point rougi de vous confier toutes mes foiblesses; vous seule avez développé mon âme; elle étoit née pour être vertueuse: sans pédanterie, connoissant le monde, ne le haïssant point, et sachant pardonner suivant les circonstances, vous sûtes mes fautes, sans me mésestimer. Je vous parus un objet qui

méritoit de la compassion, et qui étoit coupable, sans trop le savoir. Heureusement c'étoit aux délicatesses, même d'une passion, que je devois l'envie de connoître la vertu. Je suis remplie de défauts; mais je respecte et j'aime la vertu. Ne m'ôtez pas, par un soupçon, ce mérite-là. Que je vous suis obligée d'aimer quelqu'un qui pratique si mal les conseils que vous lui avez donnés, et qui suit encore moins de si bons exemples! mais ma passion est forte, tout me la justifie. Il me semble que je serois ingrate, et que je dois conserver l'amitié du chevalier pour cette chère petite. Elle est un nœud qui entretient notre passion; souvent ce nœud me la fait envisager comme mon devoir. Si vous êtes équitable, croyez qu'il ne m'est pas possible de vous aimer plus que je vous aime. Non, vous n'en doutez point; j'ai pour vous l'amitié la plus tendre. Je vous aime comme ma mère, ma sœur, ma fille, enfin, comme tout ce qu'on doit aimer: mon attachement pour vous renferme tous les sentimens, l'estime, l'admiration et la

reconnoissance; et rien ne peut jamais effacer de mon cœur une amie aussi estimable que vous. Ne me dites donc plus des choses qui m'affligent.

J'ai retardé de vous écrire, vous l'avouerai-je ? dans le dessein de vous punir; mais je me suis assurément punie de ce sentiment de vengeance, en me privant de mon unique plaisir qui est de m'entretenir avec vous. *D'Argental* vous assure de ses respects. La mort de la *Le Couvreur* l'a beaucoup occupé. Je vais vous conter toute cette histoire un peu au long. Madame *de Bouillon* est capricieuse, violente, emportée, excessivement galante : ses goûts s'étendent depuis le prince jusqu'au comédien. Dans le mois dernier, elle se prit de fantaisie pour le comte *de Saxe*, qui n'en eut aucune pour elle. Ce n'est point qu'il se piquât de fidélité pour la *Le Couvreur*, qui est depuis long-temps sa véritable inclination; car il avoit, avec cette passion, mille goûts passagers; mais il n'étoit ni flatté, ni curieux de répondre

aux emportemens de madame *de Bouillon* qui fut outrée de voir ses charmes méprisés, et qui ne mit pas en doute que la *Le Couvreur* ne fût l'obstacle qui s'opposoit à la passion que le comte devoit avoir naturellement pour elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut de se défaire de la comédienne. Elle fit faire des pastilles pour servir à cet horrible dessein, et elle choisit un jeune abbé qu'elle ne connoissoit point, pour être l'instrument de sa vengeance. Cet abbé a le talent de peindre. Il fut abordé par deux hommes, aux Tuileries, qui lui proposèrent, après une conversation assez longue, et qui rouloit sur sa pauvreté, de se tirer de sa misère, et de s'insinuer, à la faveur de son habileté à peindre, chez la *Le Couvreur*, et de lui faire manger des pastilles que l'on lui donneroit. Le pauvre abbé se défendit beaucoup sur la noirceur du crime. Les deux hommes lui répondirent qu'il ne dépendoit plus de lui de refuser; qu'il lui en coûteroit la vie, s'il n'exécutoit

pas ce qu'on lui demandoit. L'abbé, effrayé, promit tout. On le conduisit chez madame *de Bouillon*, qui lui confirma les promesses et les menaces, et lui remit les pastilles. L'abbé demanda quelques jours pour l'exécution de ses projets. Mademoiselle *Le Couvreur* reçoit un jour, en rentrant chez elle avec un de nos amis, et une comédienne nommée *La Mothe*, une lettre anonyme, par où on la prie instamment de venir seule, ou avec quelqu'un de sûr, au jardin du Luxembourg, et qu'au cinquième arbre d'une des grandes allées, elle trouvera un homme qui a des choses de la dernière conséquence à lui apprendre. Comme c'étoit précisément l'heure du rendez-vous, elle remonte en carrosse, et y va avec les deux personnes qui étoient avec elle. Elle trouve l'abbé qui l'aborde, et lui raconte l'odieuse commission dont il est chargé, et qu'il est incapable d'un crime comme celui-là; mais qu'il est dans une grande perplexité, parce qu'il étoit sûr d'être assassiné. La *Le Couvreur* lui dit qu'il falloit, pour la

sûreté de l'un et de l'autre, dénoncer toute cette affaire au lieutenant de police. L'abbé répondit qu'il craignoit en le faisant, de se faire des ennemis qui étoient trop puissans, pour qu'il y pût résister ; mais que du moment qu'elle croyoit cette précaution nécessaire pour sa vie, il ne balançoit point à soutenir ce qu'il lui avoit dit. La *Le Couvreur* le mena dans son carrosse chez M. *Hérault*, lieutenant de police, qui, sur l'exposition du fait, demanda à l'abbé les pastilles, et les jeta à un chien qui creva un quart d'heure après. Il lui demanda ensuite laquelle des deux *Bouillon* lui avoit donné cette commission ; et, quand l'abbé lui répondit que c'étoit la duchesse, il n'en fut point surpris. M. *Hérault* continua à le questionner, et lui demanda s'il oseroit s'exposer à soutenir cette affaire. L'abbé lui répondit qu'il pouvoit le faire mettre en prison, et le confronter avec madame *de Bouillon*. Le lieutenant de police les renvoya, et fut instruire le cardinal de cette aventure : celui-ci fut très-irrité ; il vouloit, dans

les premiers momens, qu'on instruisît cette affaire avec beaucoup de sévérité ; mais les parens et les amis de la maison *de Bouillon* persuadèrent au cardinal de ne point mettre au jour une chose aussi scandaleuse que celle-là ; et l'on parvint à l'assoupir. Au bout de quelques mois, on ne sait ni par où, ni comment cette aventure fut publique. Elle fit un bruit horrible. Le beau-frère de madame *de Bouillon* en parla à son frère, et lui dit qu'il falloit absolument que sa femme se lavât d'un pareil soupçon, et qu'il devoit demander une lettre de cachet pour faire enfermer l'abbé; il ne fut point difficile d'obtenir cette lettre de cachet : on arrêta le pauvre malheureux, et on le mena à la Bastille. On le questionna ; il soutint avec fermeté ce qu'il avoit dit. On lui fit beaucoup de menaces et bien des promesses, s'il vouloit se dédire. On lui proposa toutes sortes d'expédiens, comme de folie, ou de passion pour la *Le Couvreur*, qui l'auroit engagé à faire cette fable pour s'en faire aimer. Rien

ne l'ébranla, et il ne varia jamais dans ses réponses. On le garda en prison. La *Le Couvreur* écrivit au père de l'abbé, qui demeuroit en province, et qui ignoroit le malheur de son fils. Le pauvre homme vint tout de suite à Paris, sollicita et demanda que l'on fît le procès dans les formes à son fils, ou qu'on lui rendît la liberté. Il s'adressa au cardinal, qui demanda à madame *de Bouillon* si elle vouloit que l'on instruisît cette affaire, parce que l'on ne pouvoit le retenir en prison sans cela. Madame *de Bouillon* redoutoit les éclaircissemens; et, comme elle ne pouvoit le faire assassiner à la Bastille, elle consentit à son élargissement. Pendant deux mois que le père est resté à Paris, on n'a rien dit au fils. Le père étant retourné chez lui, l'abbé a eu l'imprudence de rester à Paris. Il a disparu tout à coup : on ne sait s'il est mort; on n'en entend plus parler. Depuis cela, la *Le Couvreur* a été sur ses gardes. Un jour, à la comédie, après la grande pièce, madame *de Bouil-*

lon

lon lui envoya dire de venir dans sa loge. La *Le Couvreur* fut extrêmement surprise, et répondit qu'elle étoit dans un déshabillé qui ne lui permettoit pas de paroître devant elle. La duchesse envoya une seconde fois. A cette seconde semonce, elle répondit que si elle lui pardonnoit de paroître, le public ne le lui pardonneroit pas; mais qu'elle se tiendroit sur son passage, quand elle sortiroit, pour lui obéir. Madame *de Bouillon* lui fit dire de n'y pas manquer, et en sortant, elle la trouva, lui fit toutes sortes de caresses, lui donna beaucoup de louanges sur son jeu, et l'assura qu'elle avoit eu un plaisir infini à lui voir exécuter aussi bien le rôle qu'elle avoit joué. Quelque temps après, la *Le Couvreur* se trouva mal, au milieu d'une pièce que l'on ne put achever. Quand le comédien vint en faire compliment, tout le parterre demanda de ses nouvelles avec empressement. Depuis ce jour, elle a dépéri et maigri horriblement. Enfin, le dernier jour qu'elle a joué, elle

faisoit *Jocaste* dans *l'OEdipe* de *Voltaire*. Le rôle est assez fort. Avant de commencer, il lui prit une dyssenterie si forte, que pendant la pièce, elle fut vingt fois à la garde-robe, et rendoit le sang pur. Elle faisoit pitié, de l'abattement et de la foiblesse dont elle étoit; et quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à madame *de Parabère*, qu'elle me faisoit grand' pitié. Entre les deux pièces, on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut à la petite pièce, et joua, dans *le Florentin*, un rôle très-long et très-difficile, et dont elle s'acquitta à merveille, et où elle paroissoit se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué, pour que l'on ne dît pas, comme on l'avoit fait autrefois, qu'elle avoit été empoisonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, et quatre jours après, à une heure après-midi, elle mourut, lorsqu'on la croyoit hors d'affaire : elle eut des convulsions : chose qui n'arrive jamais dans les dyssenteries : elle finit

comme une chandelle. On l'a ouverte. On lui a trouvé les entrailles gangrenées. On prétend qu'elle a été empoisonnée dans un lavement. Son testament a été fait quatre mois avant sa mort. On ne doute point qu'elle n'eût quitté la comédie à la clôture. Tout le public a une grande compassion de sa misérable fin. Si la dame soupçonnée fût venue à la comédie, dans ces entrefaites, elle auroit été chassée du spectacle. Elle a eu le front d'envoyer à la porte de la *Le Couvreur* tous les jours, savoir de ses nouvelles. Elle a fait *d'Argental* exécuteur de son testament; il a eu assez d'esprit pour se mettre au-dessus du ridicule, et il a été approuvé des gens sages. M. *Bertie* dit qu'il a très-bien fait; qu'un honnête homme ne doit jamais refuser les occasions de faire du bien. Vous pouvez être assurée de tout ce que je viens de vous conter, je le tiens d'un ami de la *Le Couvreur* (1). Adieu, Madame, ne

(1) Elle mourut entre mes bras, d'une inflammation

doutez plus, s'il vous plaît, de tout mon attachement.

LETTRE XVIII.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en réponse à un gros paquet que je craignois bien qui ne fût perdu. Le nouveau témoignage de votre amitié me comble de joie, et je recevrai votre écran avec transport, puisque c'est de l'ouvrage de ce que j'aime; cependant je me plains des souvenirs trop fréquens qu'il me donnera de vous. Je vous le dis avec vérité; j'ai autant de douleur de vous avoir perdue, que de joie de vous avoir pour amie : ces deux sentimens me combattent furieusement,

---

d'entrailles; et ce fut moi qui la fis ouvrir. Tout ce que dit mademoiselle *Aïssé*, sont des bruits populaires qui n'ont aucun fondement. (*Note de l'écriture même de M.* de Voltaire *et signée de lui*).

et si je n'avois pas l'espérance de vous revoir un jour, je ne sais en vérité si je voudrois vous avoir connue. Vous m'avez rendue si difficile, que je suis toujours en colère. Pourquoi tous les cœurs ne sont-ils pas faits comme le vôtre, ou du moins pourquoi n'ont-ils pas une de vos bonnes qualités? Tout leur manque, probité inébranlable, sagesse, douceur, justice; tout n'est qu'apparence chez les hommes : le masque tombe à la plus petite occasion. La probité n'est qu'un nom dont ils se parent; ils paroissent justes, et ce n'est que pour condamner la conduite des autres; de la douceur qui n'est qu'aigreur, de la générosité qui n'est que prodigalité, de la tendresse qui n'est que foiblesse : et toutes ces choses-là me font répéter à tous les instans, que votre âme est capable de vertu dans sa perfection. Je m'aperçois que je blesse votre modestie : mes mouvemens du cœur vous sont connus; vous savez que je dis toutes ces choses, parce que je les pense, et que je n'ai jamais su flatter aux dépens

de la vérité : pardonnez en faveur de mon attachement, la petite honte que vous avez eue, en lisant vos louanges. Vous m'avez rendue comme M. le duc *d'Orléans*, à la différence près que je ne suis pas si perverse que lui, et que je crois qu'il y a une personne dans le monde véritablement raisonnable. Il croyoit tout le monde malhonnêtes gens; je suis bien prête à penser comme lui; cela me met très-souvent de mauvaise humeur, et je finis par vouloir devenir philosophe, trouver tout indifférent, ne m'affliger de rien, et tâcher d'être raisonnable pour ma propre satisfaction et pour la vôtre. Je travaille très-sérieusement à me rendre heureuse, à ne plus me chagriner; je sens que j'ai plus de besoin que jamais d'avoir du courage. La mauvaise humeur règne ici à un point insoutenable; je me suis gendarmée : je vois que cela tourne contre moi. Le public est très-sévère, parce qu'il ne juge que sur l'étiquette du sac, et mes peines lui paroissent petites : il lui semble que

ce n'est que des bagatelles; mais hélas! rien n'est bagatelle, quand cela revient tous les jours. Je suis honteuse de me plaindre, quand je vois tant de personnes qui valent bien mieux que moi, et qui sont bien autrement malheureuses. Il est temps de vous amuser un peu : il est arrivé ici deux petites aventures que j'aurai du plaisir à vous conter, parce que vous en aurez à les lire.

Un gentilhomme de Périgord, fort riche, se maria, il y a plusieurs années, avec une demoiselle qui mourut, sans lui laisser d'enfans. Les parens de sa femme le pensèrent ruiner pour la dot, et eurent des procédés si infâmes avec lui, qu'il en eut beaucoup de chagrin, et en fut malade. Cet homme avoit du goût pour le sacrement; mais ce qu'il avoit essuyé le fit résoudre de prendre une femme sans parens. Il écrivit à l'Hôtel-Dieu, et pria l'un des directeurs de lui chercher une fille trouvée, de 17 à 22 ans, grande, bien faite, brune, les yeux noirs, les dents belles, et qu'il

l'épouseroit. Le directeur montra cette lettre à M. *d'Argenson*, lieutenant de police, qui lui dit de faire sa commission. Il la fait : on dresse le contrat de mariage; le gentilhomme l'épouse; il en a eu trois enfans. Au bout de quelques années, elle meurt. Son deuil fini, il récrit à un autre des directeurs de l'Hôtel-Dieu, le précédent étant mort. Il le prie de lui chercher une fille de 38 à 40 ans, blonde, grasse, fraîche et d'un bon tempérament; qu'il avoit passé les jours du monde les plus heureux avec celle qu'on lui avoit déjà choisie, et qu'il ne doutoit pas qu'il ne choisît aussi bien que l'ancien directeur, auquel il s'étoit adressé la première fois. Celui-ci va chez M. *Hérault*, lieutenant de police, et montre la lettre qu'il vient de recevoir. M. *Hérault* lui dit comme M. *d'Argenson*, de faire sa commission, qui étoit difficile, parce que toutes les filles sont établies à cet âge-là. Il trouva enfin une sœur grise qui étoit telle qu'on la lui demandoit. Une des princesses *de Conti* a signé au contrat

de mariage, il y a un mois. Voici l'autre histoire.

— Il y a un homme qui demeure aux environs des quais, qui, depuis sept à huit ans, se promène dès une heure jusqu'à six, sur un des quais, sans jamais y avoir manqué d'un jour, quelque temps qu'il fît. M. *Hérault* en ayant été averti, lui envoya dire qu'il vînt lui parler. Cet homme lui fit répondre qu'il n'iroit point, n'ayant rien à faire avec la police. M. *Hérault* s'y transporta, monta dans une chambre au quatrième, y trouva cet homme assis contre une table, qui lisoit, sa chambre garnie de livres. Il lui demanda pourquoi il n'étoit pas venu chez lui, quand il le lui avoit fait dire. « Monsieur, lui répondit cet homme, je n'ai point l'honneur d'être de vos amis; et, Dieu merci! je n'ai rien à démêler avec la justice. — Il est vrai, lui répondit M. *Hérault*, qu'il ne m'est point revenu que vous fissiez du mal; mais pourquoi vous promener régulièrement, à la même heure, tous les jours, sur le quai? — Parce

que cela me fait du bien, lui repartit le promeneur. Pour vous éclaircir ma conduite, ajouta-t-il, je vous dirai, Monsieur, que je suis très-bon gentilhomme (il lui dit son nom); je jouissois de 25,000 livres de rente; le système est venu, et il ne m'est resté que 500 livres de rente. J'ai pris un genre de vie proportionné à mon revenu; j'ai gardé mes livres, l'air de la rivière me convient, et je suis venu m'établir dans cette chambre. Un peu de vanité m'a engagé à changer de nom; je dîne tous les jours à midi avec du bœuf à la mode, qui est excellent dans ce quartier; je me lève de bonne heure; j'emploie ma matinée à lire; et, quand j'ai dîné, je vais prendre l'air sur le quai. Je suis très-heureux, je ne dépends de personne, et je ne dérange point ma santé par cet exact régime. » M. *Hérault* trouva cet homme de très-bon sens. Il conta un jour cela au cardinal, qui lui dit : « Mais si cet homme tomboit malade, il n'auroit pas de quoi se faire soigner; dites-lui que le

roi lui donne 300 livres de pension. » M. *Hérault* lui envoya dire de venir chez lui, se faisant beaucoup de plaisir de lui apprendre cette bonne nouvelle; mais l'homme lui fit répondre qu'il ne pouvoit y aller, demeurant trop loin de chez lui. M. *Hérault* y retourna pour la seconde fois, et lui dit que le roi lui donnoit 300 livres. Il les refusa, disant qu'il s'étoit arrangé avec 500 livres, et qu'il n'en vouloit pas davantage. Malgré ce genre de vie qui paroît triste, cet homme est fort gai. Il a deux amis, gens d'esprit, qui vont sur le quai pour causer avec lui. Il a beaucoup de connoissance du monde, du savoir, l'esprit simple et un talent singulier pour connoître, à la physionomie, le métier des gens qui passent. Il dira, par exemple : « Voilà le maître d'hôtel d'un évêque, en voilà un d'un financier; voici un chevalier d'industrie; celui-là est Gascon, celui-ci est Breton, » ainsi des autres. Adieu, ma chère madame; en voilà assez pour aujourd'hui. Je vous baise les mains mille fois.

LETTRE XIX.

Paris, 1729.

Je viens d'apprendre, Madame, la perte que vous avez faite de M. *de Cambiac*. Sans savoir ses dispositions, je prends part à votre affliction. Je connois la bonté de votre cœur; vous serez toujours affligée, de quelque façon qu'il en agisse avec vous. J'espère que je n'aurai rien à reprocher à sa mémoire, et qu'il vous aura rendu justice; j'en attends la nouvelle avec impatience. J'ai couru risque de me trouver à sa mort. Si le projet que l'on avoit fait d'aller à Pont-de-Vesle n'avoit pas été renvoyé, je l'aurois vu mourir. J'attendois d'être sûre de mon voyage; c'est la raison qui m'a empêchée de vous écrire. Je voulois vous le mander positivement; mais il y a trois mois que l'on en parle, et il n'y a pas de jour depuis ce temps-là que le projet ne change qua-

tre ou cinq fois. Voilà où nous en sommes. Il est vrai que le temps de notre départ a été fixé au dix du mois prochain ; il seroit temps de se préparer pour les paquets. Vous devez juger de l'empressement que j'ai que ce projet s'exécute, puisque j'aurois le bonheur de vous voir, et de vous assurer de mon respectueux attachement. Il n'y a rien de si joli que mon écran ; je ne permets pas à tout le monde de s'en servir. Je vis avec madame votre fille qui est infiniment aimable ; sa vertu, sa douceur, sa gaîté la rendent charmante ; sa figure est toujours très-belle, et, en vérité, vous la trouverez encore mieux. Son teint est plus démêlé, et elle a des couleurs à croire qu'elle met du rouge ; et toute connoisseuse que je suis pour cet ornement, j'y ai été trompée au point que je n'ai pu m'empêcher de lui frotter les joues, pour voir si elle n'en mettoit point. Elle a fait raccommoder son portrait qui est à merveille à présent : elle est tentée d'en faire faire une copie pour vous la porter. Si je ne

vais pas à Genève cette année, je la prierai de se charger du mien que je fais faire pour vous. Il sera en petit, c'est-à-dire, d'un pied de haut, sur neuf pouces environ de large. Nous sommes en guerre ouverte, madame *de Tencin* et moi, c'est-à-dire, elle me l'a déclarée; pour moi, je me tiens coite; et quand je suis forcée d'en parler, mes discours sont tranquilles et humbles; mais je tiens bon pour ne pas demander pardon, parce que je suis offensée, et que j'ai assez de maîtres, sans m'en donner de gaîté de cœur. Je la fais plus enrager par cette conduite, que si je me déchaînois contre elle. M. son frère a tenu bon à toutes les attaques qu'elle a faites contre moi. Je ne lui en ai pas ouvert la bouche, excepté une fois qu'il m'en parla devant madame *de Ferriol*. Je lui répondis avec toute la modération imaginable, et je finis pas lui dire que j'avois espéré que toutes ces tracasseries n'iroient point jusqu'à ses oreilles; que j'étois étonnée qu'on lui en eût parlé; qu'il pouvoit bien me rendre la justice,

que jamais je ne m'étois plainte à lui de tout ce qu'on me faisoit. Cette conversation produisit une scène très-vive entre le frère et la sœur. Cette dernière eut beau se plaindre, et tourner mes discours malignement, il la fit taire. Madame votre fille vous contera tout cela qui seroit trop long à écrire. Je suis enfin contente de l'archevêque. Je connois bien son cœur; je l'aimerai et l'estimerai toute ma vie. A propos, il y a long-temps que vous me demandez des vers que vous m'aviez prêtés, relatifs à la mort de madame votre mère. Je les trouvai l'autre jour dans ma cassette; je les joins à cette lettre. La poste part; il ne me reste que le temps de vous assurer de mon très-humble respect.

LETTRE XX.

Pont-de-Vesle, 1729.

Nous voilà enfin arrivés à Pont-de-Vesle. Jugez, Madame, de ma joie. J'aurai donc le plaisir de vous voir et de vous embrasser bientôt : j'ignore encore le moment où je jouirai de ce bonheur. J'attends que M. *de Pont-de-Vesle* soit ici, et les lettres de l'archevêque, pour m'arranger. D'ailleurs madame votre fille est actuellement avec vous : cela vous partageroit trop ; je veux la laisser établir. Nous avons tous eu bien du regret de ne l'avoir pas eue ici quelques jours. Monsieur son mari me vint voir le lendemain de son départ. Il m'attendrit beaucoup ; je le trouvai si touché, et en même temps si raisonnable, si rempli de considération et d'estime pour madame votre fille, que me connoissant, vous devez juger si je fondis en larmes. Il faut dédomma

cette aimable femme de tous ses malheurs. Elle trouvera des parens, des amies qui l'aiment bien tendrement. Mais, hélas! il en feroit plus de cas, si elle revenoit avec une fortune brillante. On pense de cette façon à Paris; et je crois que les hommes sont partout les mêmes. Pour vous, Madame, votre tendresse et votre bonté vous la feront recevoir avec bien de la joie. C'est une grande douceur pour une mère de vivre avec une fille telle que la vôtre. Je vous la recommande comme ma sœur bien aimée. Plaisante recommandation, penserez-vous! en a-t-elle besoin? n'est-elle pas ma fille, et une fille que j'aime tendrement?

J'avois laissé ma lettre pour recevoir M. *de Pont-de-Vesle* qui vient d'arriver dans ce moment; il vous assure de ses respects. Je suis libre, et je serai bientôt auprès de vous. Préparez-vous à me trouver changée; je ne m'en soucie que pour vous que j'aime, et respecte de tout mon cœur.

. . . . . .

LETTRE XXI.

Pont-de-Vesle, 1729.

Je ne puis vous dire, Madame, la douleur où je suis de vous avoir quittée. J'ai le cœur si gros et si serré, que j'ai cru étouffer; la crainte de vous trop attendrir, m'a fait me contraindre, en me séparant de vous; j'ai fait ce que j'ai pu, pour que vous ne vissiez pas couler mes larmes; mais j'en ai gagné un mal de tête affreux. Si je n'avois pas la certitude de vous revoir, je ne sais pas, en vérité, de quoi je serois capable : les réflexions morales m'accablent. La vie me paroît si courte, pour essuyer de si grandes peines, que je ne veux plus faire de connoissances, dans la crainte de m'exposer à la peine où je suis; mais tout cela se détruit à mesure que je le pense. Je me dis que je ne trouverai jamais d'amie qui mérite d'être aimée sur tous

les points, comme vous; je ne pense plus à la retraite : mes idées là-dessus sont évanouies. Je me priverois par là absolument de l'espérance de vous aller voir souvent : et d'ailleurs, Madame, je sens trop les conséquences de ce parti-là. Depuis que nous en avons parlé ensemble, je puis me conduire aussi bien dans le monde, et même mieux. Plus ma tâche est difficile, plus il y a de mérite à la remplir, et je dois, par reconnoissance, rester auprès de madame *de Ferriol*, qui a besoin de moi. Hélas! Madame, je me rappelle sans cesse notre conversation dans votre cabinet : je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien épargner pour que l'une des choses arrive; mais, Madame, il m'en coûtera peut-être la vie; car pour les espérances, elles sont si éloignées, que je mourrai peut-être de vieillesse avant qu'elles arrivent. On m'a chargée de cent mille jolies choses pour vous; il est juste que je vous en fasse part. Voici deux articles de ses lettres.

» Mille respects à votre amie : assu-
» rez-la qu'il y a tant de sympathie
» entre votre façon de penser et la mienne
» qu'il ne me seroit pas possible de ne
» pas partager avec vous les sentimens
» que vous avez pour elle. »

Dans une précédente, que je reçus à Lyon.

« Je vous félicite du plaisir que vous
» avez eu de voir et d'embrasser ma-
» dame *Saladin*. Je connois votre cœur,
» et je ne suis pas surpris des larmes
» que la joie vous a fait répandre. J'en
» ai répandu aussi, ma chère *Aissé*, en
» lisant votre lettre, et je n'ai pas été plus
» touché de la peinture que vous faites
» de vos transports, que de l'empres-
» sement avec lequel madame *Saladin*
» vous a reçue. Dites-lui bien, je vous
» prie, que j'ai une extrême reconnois-
» sance des marques de son souvenir :
» le goût que l'on a pour la vertu, doit
» être la mesure du respect que l'on a
» pour elle. Je la crois trop juste, et je

» lui crois trop de sentimens, pour con-
» damner l'amitié que vous avez pour moi.
» Si vous pouviez lui peindre l'attache-
» ment que j'ai pour vous, ma chère
» *Silvie!* dites-lui bien qu'il n'y a ja-
» mais eu, et qu'il n'y aura jamais un
» moment dans ma vie où je cesse de
» de vous aimer. Demeurez à Genève
» tout le temps que vous pourrez; je
» regrette moins votre absence; j'ima-
» gine que votre santé y est en sûreté.
» Je suis en peine des fatigues du re-
» tour. Conservez-vous, ma chère *Aïssé*.
» Aimez-moi; c'est là le véritable fon-
» dement du bonheur de ma vie. »

Voilà, Madame, bien des choses qui blessent ma modestie; mais aussi je serai plus excusable à combattre si lentement. Hélas! que l'on est heureuse, quand on a assez de vertu pour surmonter de pareilles foiblesses; car, enfin, il en faut infiniment pour résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, et quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister. Couper au vif une passion violente, une

amitié la plus tendre et la mieux fondée! Joignez à tout cela de la reconnoissance, c'est effroyable! La mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts: je les ferai; mais je doute de m'en tirer avec honneur, ou la vie sauve. Je crains de retourner à Paris. Je crains tout ce qui m'approche du chevalier, et je me trouve malheureuse d'en être éloignée. Je ne sais ce que je veux. Pourquoi ma passion n'est-elle pas permise? pourquoi n'est-elle pas innocente?

Mandez-moi au plutôt de vos nouvelles. Permettez que je vous embrasse mille fois, et de tout mon cœur. Beaucoup d'amitiés à mesdames vos filles. Je les embrasse toutes; souvenez-vous de votre *Aïssé*, et soyez persuadée de tout son attachement, et de tout son respect pour vous; il est extrême.

LETTRE XXII.

Pont-de-Vesle, 1729.

J'AI retardé de vous écrire, parce que j'ai été assez incommodée; j'ai eu une colique très-violente. Je n'ai pas manqué de dire que c'étoit vous qui m'aviez préservée; car je n'ai eu aucun mal à Genève, mes maux ont respecté ma joie; ils feroient bien mieux de ne pas se mêler à ma douleur. Je vous ai quittée, Madame, avec un chagrin extrême. Vos lettres m'ont serré le cœur et ont renouvelé mes larmes. A chaque instant, je me rappelle la douceur, la tranquillité, la candeur avec laquelle j'ai passé ce peu de temps auprès de vous. J'ai trouvé les personnes avec qui je vivois à Genève, selon les premières idées que j'avois des hommes; et non pas selon mon expérience. Je me retrouve presque moi-même, comme dans le moment que j'entrois

dans le monde, sans humeur, sans peines, sans chagrins. Combien tout a changé! que les habitans de ces lieux sont différens de ceux des vôtres! je n'ai pas eu un moment de bonne humeur depuis notre séparation. J'ai retrouvé ici des coliques, le serein, les concerts, les puces, les rats, et qui pis est, des hommes, non pas de l'ancienne roche, mais de la nouvelle. Tenons-nous-en aux réflexions générales. Vous me pardonnerez bien de ne pas entrer sur cette matière dans des détails.

Vous m'affligez beaucoup de m'apprendre que madame votre belle-sœur *P*.... est malade: je sais combien vous l'aimez, et je l'estime et l'aime de tout mon cœur. J'ai fait vos complimens à l'archevêque(1), et aux autres qui vous en remercient. Ce premier m'a fait beaucoup de questions sur mon séjour auprès de vous, sur la douleur de nous séparer, et sur votre ville; il se flatte qu'on l'aime un peu

(1) Le cardinal *de Tencin*, archevêque de Lyon.

dans

dans ce pays. Je n'ai pas manqué de lui dire que l'on m'avoit demandé de ses nouvelles. J'ai nommé les gens qu'il dit ses amis. Il m'a grondée de ne lui avoir pas emprunté sa litière pour vous aller voir, qu'il y seroit allé lui-même très-volontiers, vous aimant beaucoup. Il me fit faire la description de votre maison de campagne, de la façon dont vous viviez en ville, en un mot, il s'informa de tout, soit par amitié pour vous, soit pour me dire de choses obligeantes. Il y réussit très-bien; car je lui sus le meilleur gré du monde de toutes ses questions. Pour sa sœur, elle ne m'en fit que très-peu : elle cherchoit des discours pour elle, et rien autre chose. M. *de Pont-de-Vesle* partage de tout son cœur mon enthousiasme.

Nous passons d'ailleurs notre temps ici assez tristement. Le matin, après la messe, l'archevêque s'enferme avec un jésuite jusqu'à dîner. Après le dîner, une partie de quadrille, pleine de rapine et d'aigreur : le tout pour cinq sous que l'on ne

paie point; toujours une compagnie de la ville peu divertissante, et à qui il faut faire autant de cérémonies qu'à des intendans. Sur le soir, on va se promener. La maîtresse du logis et moi, nous restons, l'une à lire, l'autre à tricoter, ou à découper. Après la promenade, un concert qui arrache les oreilles. On soupe très-mal; on n'a ni bons poissons, ni des amies. Songez-vous bien à la différence de ce séjour à Genève pour moi, et combien j'ai de raisons de vous regretter ?

Vous pouvez m'écrire en toute sûreté: on me rend directement mes lettres. La personne qui les retire a ordre de les remettre à moi seule, pas même à ma fidèle *Sophie*. La peur que l'on a de payer les ports de lettres, fait que l'on n'ose pas demander si j'en ai eu. L'archevêque paie mes places, et celles de *Sophie* dans la diligence : c'est bien honnête à lui assurément. Malgré toutes les avarices de madame *de Ferriol*, sa mauvaise humeur et ses discours, souvent désobligeans, elle étoit dans une grande inquiétude de ma

santé pendant mon séjour auprès de vous. Elle disoit : « elle est partie malade ; elle a la fièvre ou la petite vérole. » Elle paroissoit aussi en peine de moi que de son fils. Sa femme de chambre disoit à *Sophie* que sa maîtresse ne pouvoit passer l'hiver auprès de son frère à Embrun, sans moi, et que la crainte que je ne voulusse pas y aller, l'empêcheroit d'y penser. Concevez-vous, Madame, à la façon dont elle agit avec moi, qu'elle puisse regarder comme un malheur de ce que je serois séparée d'elle ? *D'Argental* m'a écrit : je reçus sa lettre, en revenant de chez vous. Il y avoit cent mille choses pour vous ; je vous les laisse imaginer. Ma lettre seroit trop longue, si je vous les répétois. Nous partons d'ici dans quinze jours, pour aller à Ablons. Madame *de Ferriol* y sera dix ou douze jours. Pour moi, j'irai à Sens, voir qui vous savez (1). J'y resterai le plus que je pourrai. Madame *de Ferriol* m'y viendra joindre. Vous aurez des détails

(1) Sa petite fille, au couvent.

de mon entrevue : j'aurai vu cette année tout ce qui m'est cher. Adieu, Madame, mes sentimens et mon âme vous sont dévoués.

LETTRE XXIII.

Pont-de-Vesle, 1729.

VOILA enfin le bienheureux jour arrivé! Je pars d'ici demain matin, et je n'ai que la nuit à passer. Madame *de Ferriol* avoit bien raison de dire que je ne pouvois tenir ici. En revenant de chez vous, je suis morte d'ennui ; et ma santé, d'accord avec l'ennui, m'a très-mal traitée. Je me suis fait saigner : cela ne m'a pas réussi; mes maux de tête et mes coliques sont toujours aussi fréquens; peut-être est-ce l'air du pays et les eaux.

J'attendois une réponse de vous, avant de partir, mais j'espère que vous aurez la bonté de m'écrire à Sens. J'y serai le 15 de ce mois. Mon adresse est chez ma-

dame *de V.....*, abbesse de Notre-Dame. Madame *de Bolingbrocke* a pensé mourir à Reims d'une colique à quoi elle est sujette. Elle a été à l'extrémité; elle est mieux, et je la trouverai à Sens. Mandez-moi de vos nouvelles et de celles de madame *P.....* Sa sciatique m'inquiète. Vous êtes, je crois, de retour en ville, assise sur ce bon canapé, avec vos aimables filles autour de vous, et toute votre famille empressée à vous voir. Vous jouissez de l'estime et de l'amitié de tout ce qui est auprès de vous, et vous n'avez aucun sentiment pénible à combattre. Que je souhaiterois passer mes jours ainsi! Vous savez à qui je dois des complimens. Voulez-vous bien les faire à votre choix? Pour M. votre mari, je ne vous en charge pas; j'ai remarqué que vous aviez toujours un peu de jalousie. Madame votre fille voudra bien lui faire quelques agaceries de ma part, et me rendre ce petit service; en reconnoissance, je l'embrasse de tout mon cœur.

Madame *de Nesle* est morte, dit-on,

de la rougeole ; mais les amies particulières, et qui sont par conséquent au fait, disent qu'il y avoit complication de maux, et que de plus robustes qu'elle y auroient succombé. M. *de Richelieu* est dans le même cas, excepté qu'il n'est pas mort ; mais on me mande qu'il se meurt. Madame *d'Aumont* et son mari, qui n'ont que la rougeole, s'en tirent très-bien. Je ne sais si je vous ai mandé que M. *de la Ferrière* marie sa fille à un homme qui a vingt mille livres de rente, et qui demeure à Lyon. C'est une grande joie pour la mère d'avoir sa fille auprès d'elle. Ils méritent bien tous deux de trouver ce beau parti ; car ils avoient refusé pour leur fille un homme fort riche, mais vieux, et qu'elle n'auroit pu aimer. Ils lui donnent dix mille écus, et vingt mille francs après leur mort. C'est une très-aimable fille. Adieu, Madame ; j'ai bien de la peine à vous quitter. Plût à Dieu que je fusse avec vous réellement ! je ne pourrois plus m'en séparer. Il m'en a trop coûté, et il m'en coûte trop tous les

jours, en m'en souvenant. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur. Je vais encore m'éloigner de vous, et ce n'est pas sans regrets. Vous aurez de mes lettres, quand je serai à Paris. Je serai trop occupée à Sens, pour avoir le temps de vous écrire.

LETTRE XXIV.

Paris, 1729.

Vous m'avez demandé un compte exact de mon retour à Paris et de mon séjour à Sens. J'ai trouvé la petite très-grande, mais fort pâle. Sa figure est noble. Elle est bien faite; elle a les plus beaux yeux que vous ayez vus, l'air délicat. Elle a de l'esprit, de la douceur, de la raison, mais d'une distraction inouie, le caractère et le cœur à souhait. Je crois sans prévention que ce sera un bon sujet. La pauvre petite m'aime à la folie: elle fut si saisie de joie de me voir, qu'elle fut

prête à se trouver mal. Vous devez juger de tout ce que je sentis en la voyant. Mon émotion étoit bien vive, d'autant plus qu'il falloit la cacher. Elle me dit cent fois que c'étoit un bien heureux jour pourelle que celui de mon arrivée. Elle ne pouvoit me quitter; et cependant, dès que je la renvoyois, elle s'en alloit avec une douceur extrême; elle écoutoit mes avis, et paroissoit appliquée à en profiter. Elle ne cherchoit point à s'excuser de ses fautes, comme les enfans. Hélas! la pauvre petite, quand je suis partie, étoit si pénétrée de douleur, que je n'osai la regarder, tant elle m'attendrissoit; elle ne pouvoit parler. J'emmenai l'abbesse avec moi, pour voir madame *de Bolingbrocke*, qui étoit à Reims, où elle avoit été très-mal, et qui comptoit de là aller à Paris. Tout le couvent étoit en pleurs du départ de l'abbesse, et la pauvre petite disoit: « Pour moi, Mesdames, je suis aussi fâchée que les autres de vous voir partir; mais je crois que cela est nécessaire, et que madame *de Bolingbrocke*

sera

sera bien aise de vous voir, et que votre vue lui fera du bien; c'est ce qui me console un peu de votre départ; » et puis la pauvre petite étouffoit. Elle s'assit sur une chaise, n'ayant pas la force de se soutenir, et elle m'embrassoit et me disoit : « Voilà un furieux contre-temps, ma bonne amie; car vous seriez restée ici davantage. Je n'ai ni père ni mère : soyez, je vous prie, ma mère; je vous aime autant que si vous l'étiez ». Vous jugez, ma chère madame, dans quel embarras ce discours me mettoit; mais je me suis très-bien conduite. J'y ai resté quinze jours, et mon rhumatisme m'a prise là. Je fus perclue de tout mon corps. Pendant deux jours, elle ne me quitta pas. Elle resta cinq heures d'horloge au chevet de mon lit, sans qu'elle voulût me quitter; elle me lisoit pour m'amuser, et puis elle m'entretenoit, et je m'assoupissois un moment. Elle craignoit de me réveiller, et n'osoit respirer. Une personne de trente ans n'auroit pas été plus capable d'attentions. Mademoiselle *de*

Noailles vouloit qu'elle vînt jouer avec elle. Elle la pria de l'en dispenser, ne voulant point me quitter. Enfin, Madame, je suis persuadée que, si elle avoit le bonheur d'être connue de vous, vous l'aimeriez beaucoup. Madame *de Bolingbrocke* la veut emmener avec elle; et avoir soin de sa fortune : ce qui afflige terriblement qui vous savez; il en est fou. Je ne puis exprimer toute la joie qu'il a eue de mon retour; tout ce que la vivacité d'une passion violente peut faire faire et dire, il l'a fait et dit. Si c'est jeu, *il est* bien joué. Il est revenu plusieurs fois, après de longues et pénibles chasses: enfin, le roi lui dit la dernière fois, quand il demanda congé (car il faut le demander toujours au roi directement), ce qu'il avoit tant à faire à Paris; il fut déconcerté de la demande, et rougit; il ne put dire autre chose, sinon qu'il avoit des affaires.

Ce 2 décembre.

Depuis seize jours que cette lettre est écrite, le chevalier est revenu de Marly

avec la fièvre, une attaque d'asthme et un rhumatisme sur les reins; il souffre beaucoup. Je suis dans un état violent, il faut que je vous écrive pour me distraire; je n'ai de consolation que celle de penser à vous. Si j'étois plus raisonnable, j'oserois vous faire part de toutes mes réflexions. J'ai beaucoup de chagrins; il n'y auroit que vous qui pourriez entrer dans mes peines : le résultat de tous mes regrets, c'est que je vous aime tendrement, que vous méritez de l'être, et qu'il n'y a que vous dans le monde qui en êtes digne. Vous me répondrez à cela qu'il y a bien de l'orgueil et de l'amour-propre dans ce que je dis. Il peut y en avoir un peu; mais ce n'est point dans le sens que vous l'entendez. Je suis très-imparfaite; mais j'exige des autres ce que je n'ai pas moi-même. Toutes vos qualités me sont agréables, quoique je n'aie pas le bonheur de les posséder. La vertu, l'esprit, la douceur, la délicatesse, l'honnête sensibilité, la pitié pour les malheureux et pour ceux qui ne sont pas dans le bon chemin, sont des qualités

utiles pour les autres, quoiqu'on ne les possède pas soi-même. Encore une chose qui satisfait mon cœur, c'est que je sens que je puis dire tout ce que je pense de vous, sans pouvoir être accusée de prévention, ni de flatterie. Vous êtes enfin, selon mon cœur et mon âme. L'amour partage mon cœur avec vous, Madame; mais si je ne trouvois pas dans l'objet ces vertus que j'aime en vous, il ne subsisteroit pas. Vous m'avez rendue délicate sur cet article. Je l'avoue à la honte de l'amour; il cesseroit, s'il n'étoit pas fondé sur l'estime. Adieu, Madame.

LETTRE XXV.

Paris, 1728.

Vous êtes surprise, Madame, que j'aie été si long-temps sans avoir eu l'honneur de vous écrire: ce n'est pas assurément que je n'en eusse une grande envie; mais j'ai été assez incommodée d'un très-gros rhume qui m'a fait garder le lit. J'ai voulu plusieurs fois me lever de bonne heure, pour me mettre à mon écritoire,

pour causer avec vous, et toutes les fois, j'ai été interrompue soit par des visites, ou par des invitations. J'ai été premièrement nichée dans un galetas, pendant quinze jours, que madame *de V....* et sa compagnie se sont emparées de ma chambre et de tous mes ustensiles. Après cela, madame *de Bolingbrocke* est arrivée de Reims, malade, et dans un grand besoin de nous tous, pour l'aider à se ranger dans sa maison, et à recevoir ses visites; elle est un peu mieux. Toutes les personnes qui ont des bontés pour moi, se relayent pour ne pas me laisser un instant tranquille; je ne suis pas rentrée pour me coucher, avant trois heures du matin. Je vis hier M. votre neveu, que j'ai trouvé beau et bien fait. Je viens d'apprendre quelque chose qui m'a surprise. M. *de Bellegarde* a dit à M. *de Marcieux* que madame votre cousine n'avoit jamais voulu l'écouter comme amant; qu'elle lui avoit dit que ses discours ne lui convenoient pas, et que, s'il continuoit, elle ne le verroit plus; qu'un homme de sa naissance et de son âge de-

voit mieux faire que l'amour; qu'il devoit aller dans les pays étrangers chercher du service; qu'elle lui prêteroit 10,000 écus, et que s'il avoit besoin de davantage, elle le lui feroit tenir; qu'elle ne disconvenoit pas qu'elle n'eût beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, mais qu'elle ne vouloit point d'amour. Il a assuré M. *de Marcieux*, à qui il a raconté cette conversation telle qu'elle étoit, qu'il partoit tout de suite pour la Pologne, et que n'ayant aucun secours de sa famille, il se trouvoit dans le cas d'accepter les offres de madame *V....*, et qu'il devoit aux procédés généreux et désintéressés de cette dame, la plus grande reconnoissance. Je ne puis m'empêcher, je vous l'avoue, de trouver cela très-bien, si cela est (1).

(1) M. *de Bellegarde*, cadet sans fortune, fut ensuite en Pologne, où il épousa la sœur du maréchal *de Saxe*, fille d'Aurore *de Konigsmark*. Rien de plus vrai. (*Note de M.* de Voltaire).

Voltaire a commis ici une petite erreur que nous allons rectifier. La femme qu'épousa M. *de Bellegarde*, étoit bien sœur du maréchal *de Saxe*, puis-

Je suis si lasse des humeurs de mademoiselle *Bideau*, que je suis résolue de me tirer de ses pattes, à quelque prix que ce soit. Je vendrai ce qui me reste de pierreries, me défaisant, sans regret, de ces joyaux qui me divertissent, mais qui me seroient insupportables, si je continuois d'avoir un fardeau si pesant. Elle exige beaucoup de moi; elle trouve trop que je lui ai des obligations, pour que ma reconnoissance soit bien grande. Elle traite de manie et de sottise ce qu'elle a pratiqué toute sa vie. La dévotion, qui est à présent sa seule ressource, sert encore à me tyranniser. Rien n'est si difficile que de faire son devoir auprès de gens que l'on n'aime point, et que l'on n'estime point. Madame *de Ferriol* est d'une avarice sordide; elle ne fait plus que végéter, mais d'une façon si triste,

qu'ils avoient tous deux pour père *Auguste II*, roi de Pologne; mais elle n'étoit point fille d'Aurore *de Konigsmark*, la mère du maréchal: la sienne étoit une turque, dont *Auguste II* eut aussi un fils nommé le comte *de Rutowski*.

elle est si aigre, que personne n'y peut tenir. Tout le monde l'abandonne. *D'Argental* m'a tant parlé de vous et des vôtres et avec tant d'attachement, que je lui en sais un gré infini, et l'en aime davantage.

Le maréchal *d'Uxelles* a quitté la cour avec courage; mais il est comme *Charles-Quint*, il s'en repent. Il se flatte, dit-on, que le roi lui ordonnera de revenir; mais il ne lui a rien dit : on assure que c'est à l'occasion du traité, qu'il l'a quitté. Cela lui fait honneur; car le public n'en a pas été content.

Le chevalier est mieux. Je voudrois bien qu'il n'y eût plus de combat entre ma raison et mon cœur, et que je pusse goûter parfaitement le plaisir que j'ai de le voir. Mais hélas! jamais. Mon corps succombe à l'agitation de mon esprit: j'ai de grandes coliques d'estomac; ma santé est furieusement dérangée. Adieu, Madame, je finis cette lettre qui n'est qu'une rapsodie; je ne sais comment vous vous en tirerez.

LETTRE XXVI.

Paris, 1730.

Je vis hier M. *de Villars* (1), qui me dit qu'il vous enverroit son portrait incessamment. Il a été assez incommodé; je lui sus bien bon gré de ce qu'il passa deux heures dans ma chambre; nous fûmes seuls, et nous parlâmes de Genève tout à notre aise. Depuis trois mois, je suis garde-malade. Madame *de Bolingbrocke* a été très-mal. Je l'ai vue beaucoup souffrir; j'ai cru plusieurs fois qu'elle resteroit dans mes bras; elle est actuellement dans un état très-languissant. Elle ne mange presque point, et son dégoût seul seroit capable de mettre aux abois une personne en santé : elle a toujours une fièvre lente. Il y a des momens où l'on craint qu'elle ne s'éteigne comme

(1) Capitaine aux Gardes Suisses.

une chandelle. Elle a bien du courage, et c'est ce qui la soutient. Vous ne croiriez pas, en l'entendant causer quelquefois, qu'elle fût malade, à la maigreur près, qui est extrême. La machine s'affoiblit tous les jours; elle a un peu mieux mangé ces deux jours. *Silva* et *Chirac*, ses médecins, ne connoissent point son mal, et ne travaillent pas avec connoissance de cause. Madame *de Ferriol* refuse opiniâtrement de remédier à une bouffissure qui est répandue sur son visage. Elle est d'un changement si grand, que, si vous la rencontriez, vous ne la reconnoîtriez pas : elle est menacée d'apoplexie et d'hydropisie. Elle est engourdie au point que, quand elle reste une demi-heure assise, elle ne peut se relever; elle dort partout. La maladie de son maréchal la tient un peu alerte; elle en est très-affligée.

Il faut vous parler de nouvelles. Vous savez apparemment la mort du pape. Le cardinal *Albéroni* se flatte de l'être. Les Sauvages de la Louisiane ont égorgé une

colonie françoise. Une sauvagesse aimoit un françois, et l'avertit de ce qu'on tramoit contre sa nation. Celui-ci le dit au commandant qui fit comme le maréchal *de Villars*, et crut que l'on n'oseroit point l'attaquer. Il a été puni comme son modèle ; car il a été le premier égorgé. La question est de savoir lequel a été le plus puni. L'exil pour un homme ambitieux est pire que la mort. Le commandant auroit peut-être préféré la vie. On prétend que les Anglois ont animé les Sauvages. On est très-embarrassé sur le parti à prendre avec eux. Cela a fait baisser les actions et a causé bien des alarmes. Pour moi, j'en ai une très-petite, parce que j'y suis bien peu intéressée, n'ayant que la moitié d'une action ; mais mes amis en ayant, cela suffiroit pour que j'en fusse inquiète. J'en ai parlé à une personne assez au fait, qui m'a assurée que l'on feroit mal de les vendre. La vie est si mêlée de chagrins, qu'il faut, Madame, n'être pas si sensible. Moi qui vous parle, je me tue de

sensibilité. M. *Orry*, intendant de *Quimper-Corentin*, vient d'être fait contrôleur général. On a remercié M. *des Forts*. On dit que le nouveau ministre a de l'esprit et de la capacité. Cela a pourtant surpris tout le monde. Mes chères sœurs, permettez-moi ce nom avec mesdames vos filles ; j'ai pour elles les sentimens que l'on a pour d'aimables sœurs. Embrassez-les, je vous prie, pour moi, aussi bien que votre mari, pour qui j'aurai toute ma vie de la coquetterie et de la reconnoissance.

Je suis très-incommodée depuis six semaines. J'ai de la diarrhée qui m'a débarrassée de mon rhumatisme et de mes coliques ; mais le remède pourroit être plus dangereux que le mal. Je suis maigrie, et très-foible : je vais prendre de l'émétique. Adieu, Madame ; aimez-moi toujours un peu. Soyez persuadée que personne ne vous aime plus tendrement, ne vous estime et ne vous honore plus parfaitement. Vous feriez le bonheur de ma vie, si je pouvois

vivre avec vous. Notre séparation me paroît tous les jours plus cruelle et m'afflige sensiblement. Quelque malheur qu'il y ait à sentir, mes sentimens pour vous seront toujours de la dernière vivacité.

LETTRE XXVII.

Décembre, 1730.

Il y a mille ans, Madame, que je ne vous ai fait ma cour ; ce n'est pas assurément que je ne pense bien à vous, et que je ne me rappelle tous les plaisirs que j'ai goûtés à Genève. La mémoire, soutenue par le sentiment, me représente tout jusqu'aux moindres choses bien vivement : mes idées font bien du chemin. Arrivée chez vous, je vous vois, je vous embrasse, je pleure de joie ; et mon cœur se serre, lorsque je vois que ce n'est qu'en idée. Permettez que j'embrasse mes

charmante. Elle sait conserver l'air d'une grande dame, sans humilier les autres. Elle n'a point du tout cette politesse haute qui protège ; elle a bien de l'esprit, elle sait dire des choses flatteuses, et sait mettre les gens à leur aise.

Je fis, il y a quelques jours, vos complimens à madame *de Tencin* moi-même. Vous êtes surprise ; mais écoutez, et vous le serez davantage. J'étois dans la chambre de madame sa sœur. Elle entra, je voulus m'en aller. C'est ce que je faisois ordinairement, parce qu'elle me refusoit le salut. Elle étoit d'un embarras horrible ; elle m'attaqua de conversation, loua d'abord la robe que je portois, me parla de la santé de madame sa sœur, et enfin elle resta deux heures à toujours causer et de très-bonne humeur. Nous vînmes à parler de notre voyage en Bourgogne, à Pont-de-Vesle, à Genève. Je pris cette occasion, et lui dis que j'avois reçu dernièrement votre lettre où vous me chargiez de lui faire

des

des complimens. Elle me dit que cela la surprenoit, qu'il y avoit des temps infinis qu'elle n'avoit entendu parler de vous. Je l'assurai que ce n'étoit pas votre faute ; que, presque dans toutes vos lettres, vous faisiez des complimens pour elle, et que, comme je n'avois pas l'honneur de la voir, j'en avois chargé plusieurs personnes, entr'autres *d'Argental* ; que, surtout à mon départ de Genève, vous m'aviez recommandé de lui faire bien des amitiés de votre part. Elle me dit que ce ressouvenir lui faisoit bien du plaisir, parce qu'elle vous aimoit beaucoup. Elle me fit bien des questions sur votre santé et sur vos affaires. Je lui rendis compte de l'arrangement que vous aviez fait ; elle dit à cela qu'elle vous reconnoissoit bien, et que personne n'étoit plus capable que vous, de bons et nobles procédés. Depuis ce temps-là, nous nous sommes revues. Nous avons fait la conversation comme si nous n'avions pas été mal ensemble et sans éclaircissement.

J'en veux rester à ce point. Je ne vais point chez elle. Il me sera difficile de l'éviter ; mais si j'y vais, fiez-vous-en à moi, ce sera sobrement.

On ne parle ici que de l'abbé *Pâris*, des miracles et des convulsions qui s'opèrent sur son tombeau. Les uns disent qu'il *fait* des miracles ; les autres, que ce sont des friponneries. Les partis s'exercent à outrance. Les neutres et les bons catholiques, c'est-à-dire, les vrais, sont peu édifiés. On n'entend que calomnie, fureur, emportement et friponnerie. Les mieux sont ceux qui ne sont que fanatiques, et ceux-là se croient tout permis. Voilà ce qui fait le sujet de toutes les conversations, et messieurs *de B*..... les chansonnent. Il y a des couplets sur la duchesse douairière ; ils sont trop grossiers pour que je vous les envoie. On joue à l'opéra *Callirhoë*, qui ne réussit pas, quoique cet opéra soit intéressant et joli ; mais le grand air à présent est de n'aller que le vendredi à l'opéra ; et d'ailleurs, comme tout est esprit de parti, les par-

tisans de la *Le Maure* sont en plus grand nombre à présent que ceux de la *Pellissier*. M. *d'Argental* est amoureux de cette dernière; il est aimé, et il s'en cache beaucoup. Il croit que je l'ignore, et je n'ai garde de lui en parler. Elle en est folle; elle est tout aussi impertinente que la *Le Couvreur*; mais elle est sotte, et ne lui fera point faire de folie. C'est un furieux ridicule à un homme sage et en charge, que d'être toujours attaché à une comédienne. Tous les partisans de la *Le Maure* trouvent la *Pellissier* outrée et peu naturelle. Ils disent que c'est M. *d'Argental* et ses amis qui la gâtent. Cela m'afflige; mais, connoissant son abandon pour ce qu'il aime, je me console de cela, parce qu'il s'en cache, et que par conséquent, il vit plus avec le monde pour dépayser. Pour M. *de Pont-de-Vesle*, il se porte à merveille; il est galant au possible; il me demande souvent de vos nouvelles. M. *de Ferriol* est assez bien, mais horriblement sourd et gourmand. Voilà un compte exact de toutes les nouvelles,

mais je ne vous ai pas encore rendu compte de mon cœur. Pour vous, je vous aime parfaitement. Cette amitié fait le bonheur de ma vie, et souvent la peine; car j'ai le cœur serré, quand je pense qu'une personne que j'aime si tendrement, je ne la vois point. Aimez-moi, Madame, comme je vous aime.

LETTRE XXVIII.

Paris, 1731.

Ma santé, Madame, se rétablit tout doucement. Ma convalescence est longue; mais ma maladie l'a été. Il n'est point surprenant que j'aie de la peine à réparer mes forces. Vos bontés et vos vœux pour moi me font un bien infini: je vous en remercie de tout mon cœur. Vos lettres m'ont fait un grand plaisir; mais le chagrin de vous causer des inquiétudes diminue ma satisfaction d'être autant aimée. En vérité, l'attachement tendre que je vous

si vous, mérite les bontés que vous avez pour moi. Je vous aime et vous estime comme vous le méritez ; c'est sans bornes. Continuez, Madame, à me rendre heureuse ; car je mourrois de douleur, si vous cessiez d'avoir de l'amitié pour moi.

Madame *de Tencin* est, comme vous le savez, exilée à Ablons depuis quatre mois. Elle a été très-malade. *Astruc* est comme *Roland*. Je ne sais si c'est badinage, ou si c'est tout de bon ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne la plaint, et bien des gens disent qu'elle n'a rien de mieux à faire qu'à mourir. Voilà de bons propos. M. *de Saint-Florentin* est à l'extrémité : s'il en revient, il deviendra sage, ou il sera incorrigible. M. *de Gesvres* et le duc *d'Epernon* sont toujours exilés. On appelle leur conjuration, *la conspiration des marmousets*. Tout le monde se moque d'eux. M. *de Bedevolle* étoit un des conjurés ; il laisse une réputation qui ne fait pas comme baume. On dit que c'est un esprit très-dangereux, d'autant plus qu'il est fripon.

Adieu, Madame, je ne puis écrire plus long-temps, je suis trop foible.

LETTRE XXIX.

Histoire de mes Amours avec le duc DE GESVRES.

1731.

Je conviens, Madame, malgré votre colère et le respect que je vous dois, que j'ai eu un goût violent pour M. le duc *de Gesvres*, et que j'ai même porté à confesse ce grand péché. Il est vrai que mon confesseur ne jugea pas à propos de me donner de pénitence. J'avois huit ans, quand cette passion commença, et à douze ans, je tournois en plaisanterie mon goût; non que je ne trouvasse M. *de Gesvres* aimable; mais je trouvois plaisans tous les empressemens que j'avois eus d'aller causer et jouer dans les jardins avec lui et ses frères : il a deux ou trois ans plus que moi, et nous étions, à ce

qui nous paroissoit, beaucoup plus vieux que les autres. Cela faisoit que nous causions, lorsque les autres jouoient à la cligne-musette. Nous faisions les personnes raisonnables ; nous nous voyions régulièrement tous les jours ; nous n'avons jamais parlé d'amour, car en vérité, nous ne savions ce que c'étoit ni l'un ni l'autre. La fenêtre du petit appartement donnoit sur un balcon où il venoit souvent ; nous nous faisions des mines ; il nous menoit à tous les feux de la Saint-Jean, et souvent à Saint-Ouen. Comme on nous voyoit toujours ensemble, les gouverneurs et les gouvernantes en firent des plaisanteries entr'eux, et cela vint aux oreilles de mon Aga (1) qui, comme vous le jugez, fit un beau roman de tout cela. Je le sus : cela m'affligea ; je crus, comme une personne raisonnable, qu'il falloit m'observer, et cette observation me fit croire que je pourrois bien aimer

(1) M. *de Ferriol*, ambassadeur. *Aga*, mot turc qui signifie gardien.

M. *de Gesvres ;* j'étois dévote, et j'allois à confesse ; je dis d'abord tous mes petits péchés : enfin il fallut dire le gros péché ; j'eus de la peine à m'y résoudre ; mais en fille bien élevée, je ne voulus rien cacher. Je dis que j'aimois un jeune homme. Mon directeur parut étonné, il me demanda quel âge il avoit. Je dis qu'il avoit onze ans : il me demanda s'il m'aimoit, et s'il me l'avoit dit ; je dis que non ; il continua ses questions. « Comment l'aimez-vous, me dit-il ? Comme moi-même, lui répondis-je. Mais me répliqua-t-il, l'aimez-vous autant que Dieu ? » Je me fâchai, et je trouvai fort mauvais qu'il m'en soupçonnât. Il se mit à rire, et me dit qu'il n'y avoit point de pénitence pour un pareil péché ; que je n'avois qu'à continuer d'être toujours bien sage, et de n'être jamais seule avec un homme ; que c'étoit tout ce qu'il avoit à me dire pour l'heure. Je conviendrai encore qu'un jour, j'avois alors douze ans, lui de quatorze à quinze, il parloit avec transport qu'il feroit la campagne prochaine

chaine; je me sentis choquée qu'il n'eût pas de regret de me quitter, et je lui dis avec aigreur : « ce discours est bien désobligeant pour nous ». Il m'en fit des excuses, et nous disputâmes long-temps là-dessus. Voilà ce qu'il y a jamais eu de plus fort entre nous. Je crois qu'il avoit autant de goût pour moi, que j'en avois pour lui. Nous étions tous deux très-innocens, moi dévote, lui autre chose. Voilà la fin du roman. Depuis ce temps-là, nous nous sommes rappelé nos jeunes ans, sans cependant nous trop étendre; la matière étoit délicate, soit plaisanterie, soit sérieusement; le sujet et nos âges me justifieront-ils, Madame? voilà la vérité pure. Pour celui qui l'a dit, c'est assurément *Bedevolle;* il porte son esprit tracassier dans tous les pays qu'il habite. Vous devriez toujours prendre ma défense, et me conserver l'estime du public. Savez-vous bien que je suis réellement piquée et en colère des soupçons que vous avez de moi? Il faut que vous ne m'aimiez pas autant que je m'en étois

flattée. Quoi! Madame, vous me croiriez capable de vous tromper! Je vous ai fait l'aveu de toutes mes foiblesses; elles sont bien grandes; mais jamais je n'ai pu aimer qui je ne pouvois estimer. Si ma raison n'a pu vaincre ma passion, mon cœur ne pouvoit être séduit que par la vertu, ou par tout ce qui en avoit l'apparence. Je conviens, avec douleur, que vous ne pouvez arracher de mon cœur l'amour le plus violent; mais soyez assurée que je sens toutes les obligations que je vous ai, et que je ne varierai jamais sur les sentimens tendres que je vous ai voués. Ma reconnoissance égale mon amitié et mon estime pour vous. Vous êtes la personne la plus respectable et la plus aimable que je connoisse. Je vous proteste que l'on est bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime et vous respecte infiniment; il s'attendrit quand je parle du malheur que j'ai d'être séparée de vous, et quelque crainte que l'on ait de me perdre, l'estime est plus forte,

Quand je lui ai raconté les conversations que j'avois eues avec vous, je l'ai fait pleurer, et tout ce qu'il disoit étoit : « hélas ! j'ai couru de furieux risques. » Il paroissoit très-inquiet que cela n'eût diminué mon goût pour lui, sentant que cela en étoit bien capable ; il me remercia après cela, de la façon du monde la plus touchante, de l'aimer encore. Vous n'ignorez pas le fruit des soins que l'on avoit pris pour nous désunir et pour me perdre. Le chevalier a trop de délicatesse, pour que l'aversion et le mépris ne fussent pas la récompense de ces âmes basses. Jugez ce que le contraire a dû faire. On a été bien éloigné de vous attribuer le refroidissement de mes lettres, pendant mon séjour en Bourgogne : il tomboit sur la *gentille Bourguignonne*, et croyoit que la maréchale me disoit du mal de lui. Son attachement devient tous les jours plus fort : ma maladie l'a mis dans des inquiétudes si terribles, qu'il faisoit pitié à tout le monde, et on venoit me rendre ses discours. En vérité,

vous en auriez pleuré, Madame, aussi bien que moi. Il étoit dans des frayeurs énormes que je ne mourusse. Il n'étoit pas possible, disoit-il, qu'il pût résister à ce malheur. Sa douleur et sa tristesse étoient si grandes, que je le consolois, et je cachois mes maux, tant que je le pouvois; il avoit toujours les larmes aux yeux; je n'osois le regarder, il m'attendrissoit trop. Madame *de Ferriol* me demanda un jour si je l'avois ensorcelé; je lui répondis : « le charme dont je me suis servie, est d'aimer malgré moi, et de lui rendre la vie du monde la plus douce ». L'envie lui fit faire la question, et la malice me fit répondre. Voilà, Madame, ce que vous m'avez demandé; mon cœur est à découvert. Je passe sous silence mes remords; ma raison m'en fait naître; lui et ma passion les étouffent. Quelques rayons d'espérance d'une fin, d'une conclusion, aident bien à m'égarer; mais il n'est pas à mon pouvoir de les abandonner. Adieu, Madame, je n'en puis plus. Voilà une longue

lettre, pour une personne aussi foible que moi.

LETTRE XXX.

Paris, 1727.

J'AI consulté M. *Silva* et M. *Gervais* pour vous, Madame; ils veulent que vous vous fassiez saigner souvent, et que vous alliez absolument à des bains chauds. Comme votre santé m'est plus chère que ma propre vie, je n'ai pas oublié un mot de ce qu'ils m'ont dit. Au nom de Dieu, faites ce qu'il faut pour vous procurer une bonne santé! Dieu l'ordonne, vos parens le désirent ardemment, et vos amis, à la tête desquels je veux être, se mettent à vos genoux. Ne me donnez point pour raison celle de la dépense. Je connois la noblesse de votre cœur, et je sais les motifs vertueux qui vous rendent si ménagère; mais les hommes, qui ne sont pas capables de sentimens si délicats,

qui rapportent tout à eux, vous accuseront d'un goût pour l'épargne. Cela seroit injuste, je l'avoue; mais il faut vivre avec ces hommes. Laissez moins de bien à vos héritiers, et donnez-leur un bien plus précieux, qui est votre santé, votre vie : l'argent que vous économiserez, pour remédier à votre santé, n'est fait que pour s'en servir. Je connois votre famille : ils donneroient tous une partie de leurs jours pour prolonger les vôtres. Je vous dis tout cela avec une vivacité qui ne peut vous déplaire, puisque c'est l'intérêt le plus vif et le plus tendre qui le dicte à ma plume; et il est difficile de se modérer, quand on est occupé, comme je le suis, d'une amie telle que vous, et dont la santé me tient au cœur. Promettez-moi donc que vous ferez les remèdes nécessaires. Songez, et soyez bien convaincue que si vous êtes mieux, je serai indubitablement soulagée. Je me chagrine et m'attendris pour vous; je ne puis penser à vous que je n'aie le cœur gros. La crainte et la dou-

leur étouffent des souvenirs qui me plairoient. Laissez-moi penser à vous doucement. Enfin, si vous m'aimez, faites votre possible pour guérir.

Il faut que je vous parle de mon foible corps; il est bien foible, je ne puis me remettre de ma furieuse maladie, je ne reprends point le sommeil, j'ai été trente-sept heures sans fermer les paupières, et très-souvent je ne m'endors qu'à sept heures du matin. Vous jugez bien si je peux reprendre mes forces; j'ai de la diarrhée depuis quelques jours. Les médecins ne comprennent pas trop mon mal, ils disent que jamais on n'a eu une fluxion de poitrine sans cracher. Il est vrai que j'ai eu de l'oppression, et que j'en ai encore beaucoup. Je suis extrêmement maigrie; mon changement ne paroît pas autant quand je suis habillée. Je ne suis pas jaune, mais fort pâle; je n'ai pas les yeux mauvais : avec une coiffure avancée, je suis encore assez bien; mais le déshabillé n'est pas tentant, et mes pauvres bras, qui, même dans leur em-

bonpoint, ont toujours été vilains et plats, sont comme deux cotterets. Vous auriez été flattée de l'amitié que tout le monde a témoignée pour une personne que vous honorez de votre tendresse, si vous aviez été témoin de tout ce qui s'est passé pendant que je fus en danger : tous mes amis et les domestiques fondoient en larmes ; et quand j'ai été hors de danger (j'ignorois y avoir été), ils vinrent tous à la fois, avec des larmes de *joie*, me féliciter. Je fus attendrie au point qu'ils craignoient d'avoir commis une indiscrétion. Que seriez-vous devenue, vous, Madame, qui avez tant de bonté pour moi, si vous aviez été là ? Il y a deux de mes amies qui étoient dans la chambre, qui n'y purent tenir. Tout cela m'a été conté depuis. La pauvre *Sophie* a souffert tout ce qu'il est possible de souffrir ; elle craignoit de m'alarmer, elle vouloit avoir l'air assurée ; elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour ne pas pleurer. Vous savez combien elle est pieuse ; elle étoit inquiète pour mon

âme, d'autant que *Silva* étoit furieux que l'on ne m'eût pas confessée. Il est vrai que sans avoir la certitude que j'étois en danger, je l'avois demandé à madame *de Ferriol*, qui fit une autre scène. Elle radote; elle ne fut occupée que du jansénisme. Dans ce moment, au lieu de chercher un peu à me rassurer, elle saisit avec vivacité la première parole que je lui dis, pour me donner son confesseur, et que je n'en prisse point d'autre; je lui répondis d'une façon qui auroit fait rentrer une autre personne en elle-même. J'avoue que dans ce moment je fus plus indignée qu'effrayée; mais je m'aperçus que tout ce que je lui disois étoit inutile; c'étoit semer des marguerites devant des pourceaux; elle ne sentoit rien que le plaisir d'avoir escamoté ma confession à un janséniste; elle trouva le triomphe si beau, qu'elle en devint insolente, et dit à sa femme de chambre des choses si piquantes sur *Sophie*, parce qu'elle ne m'avoit pas parlé de son confesseur, que cette fille fondit en larmes,

en lui disant qu'elle et *Sophie* étoient assez affligées, pour qu'elles méritassent plus de consolations que de gronderies; que ma femme de chambre, il est vrai, avoit eu plus d'amour pour ma vie que pour mon âme; qu'elle se reprochoit ces sentimens, et qu'elle étoit très-soulagée de voir que j'aurois les secours de l'âme, sans qu'elle eût eu la douleur de me l'apprendre. Que dites-vous de cette scène et de la tendresse de cette bonne dame? Mais l'on conserve toujours son caractère : s'il avoit fallu aller quatre heures à pied, pour me chercher un remède, elle y auroit été avec joie; mais les réflexions tendres et délicates, les sentimens du cœur nuls; elle étoit fâchée, comme nous le sommes d'un indifférent qui ne nous fait point oublier le reste; elle n'étoit occupée que de la colère qu'elle prétendoit que son frère auroit que je fusse morte entre les mains d'un janséniste : chose dont je crois qu'il se seroit peu soucié; mais elle s'étoit figuré qu'il lui en auroit su mauvais

gré, et l'en auroit déshéritée. Vous direz peut-être que je m'imagine tout cela. Non, en vérité, j'ai trop vécu avec elle, pour ne la pas connoître, et d'ailleurs, elle a trop peu de soin de me cacher son âme. J'attribue tout ceci à une âme peu tendre et à un corps apoplectique et qui radote. Cela ne me fera jamais oublier toutes les obligations que je lui ai, et mon devoir; je lui rendrai tous les soins que je lui dois, aux dépens même de mon sang. Mais, Madame, qu'il est différent d'agir par devoir ou par tendresse. Cela a son bien : je serois trop malheureuse, si j'avois pour elle la tendresse que j'ai pour vous. Dans l'état où elle est, il faudroit m'enterrer avec elle.

Adieu, Madame, je finis cette longue épître, que je crois très-difficile à déchiffrer. Madame *de Tencin* m'aime à la folie. Qu'en croyez-vous? Je voudrois bien qu'elle ne s'aperçût pas de l'éloignement que j'ai pour elle : je me crois fausse, et quand je suis avec elle, je suis dans

une continuelle contrainte. J'embrasse le mari, les femmes, les enfans. Permettez cette familiarité à votre *Aïssé*.

P. S. J'apprends dans ce moment que le roi vient d'ordonner que le cimetière de Saint-Médard seroit fermé, avec défense de l'ouvrir que pour enterrer. Comprenez-vous, Madame, qu'on ait permis, depuis près de cinq ans, toutes les extravagances qui se sont faites et débitées sur le tombeau de l'abbé *Pâris*? *Fontenelle* nous assuroit l'autre jour, que plus une opinion étoit ridicule, inconcevable, plus elle trouvoit de sectateurs. Les hommes aiment le merveilleux; notre ami, M. *Carré de Montgeron* (1), jure sur son salut, qu'il a vu des choses surnaturelles. Le gros livre qu'il a présenté au roi, cite des guérisons miraculeuses; aveugles-nés, boiteux, sourds, muets; appuyé de certificats authentiques, signés par des gens de probité reconnue.

(1) M. *Carré de Montgeron*, conseiller au parlement.

La postérité aura de la peine à croire, que plus de vingt mille âmes aient donné dans toutes ces extravagances. Le lendemain de la clôture du cimetière, on trouva ces vers :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

LETTRE XXXI.

Paris, 1732.

J'AI été encore très-incommodée; j'ai eu six jours la fièvre, des douleurs effroyables dans tout le corps; je suis toujours fort oppressée et foible; les genoux et les mains me font mal. Je me trouve mieux aujourd'hui seulement, et je n'épargne pas les ports de lettres, étant persuadée comme je le suis, Madame, de votre amitié et de votre bonté pour moi. J'envoyai, étant encore bien malade, chez M. *S*.... le prier de venir me voir, voulant lui demander de vos nou-

velles, et qu'il vous donnât des miennes. On ne me permit pas de lui parler, dont j'étois outrée. Il est venu aujourd'hui; il m'a appris le mariage de mademoiselle *Ducrest* avec M. *Pictet*. Ah! le bon pays que vous habitez, où l'on se marie, quand on s'est aimé, et quand on s'aime encore. Plût à Dieu qu'on en fît autant ici! Faites-leur, s'il vous plaît, mes complimens de félicitation. M. *S*.... m'a dit que vous vous portiez assez bien, et que vous étiez à votre campagne, où vous vous amusiez. Je me ressouviendrai toujours de tous les plaisirs que j'y ai goûtés. Madame *de Ferriol* revient de Sens, où elle a été très-malade, d'une indigestion des plus dangereuses; elle est heureusement mieux; mais si j'avois le malheur de la perdre, et que je lui survécusse, sûrement vous me verriez établie à Pont-de-Vesle. Si je suis un peu mieux, j'irai à Ablons : le changement d'air pourroit contribuer au rétablissement de ma santé.

J'ai une tabatière admirable, que ma-

dame *de Parabère* m'a donnée, et que je voudrois bien vous faire voir; car quand j'ai quelque chose de joli, je souhaiterois bien qu'il eût votre approbation; c'est une boîte de jaspe sanguin, d'une beauté parfaite, montée en or par tout ce qu'il y a de plus habile; la forme en est charmante. Elle l'avoit depuis cinq à six ans, et l'autre jour, elle en parloit comme d'une boîte favorite. Je dis malheureusement qu'elle étoit la mienne, que je n'avois jamais vu un bijou de meilleur goût. Sur cela il n'y a ni prières, ni persécutions qu'elle ne m'ait faites pour me la faire prendre; elle me menaça de la donner au premier venu, si je la refusois : cette boîte vaut plus de cent pistoles. Elle m'entretient ; il n'y a point de semaines qu'elle ne me fasse quelque présent, quelque soin que je prenne de l'éviter : je file un meuble, elle m'envoie de la soie, afin que je n'en achète pas; elle ne m'a vu cet été que de vieilles robes de taffetas de l'année précédente, j'en ai trouvé une sur ma toilette, de

taffetas broché, charmant; une autre fois, c'est une toile peinte. En un mot, *si cela* est agréable d'un côté, *cela* est à charge de l'autre. Elle a une amitié et une complaisance pour moi, *telle* qu'on l'auroit pour une sœur chérie. Pendant *ma* maladie, elle quittoit tout, pour venir passer des journées auprès de moi; *enfin*, elle ne veut pas que j'en puisse aimer d'autres plus qu'elle, hors le chevalier et vous: elle dit qu'il est juste, de toute façon, que vous ayez la préférence, et nous parlons souvent de vous. Je lui ai donné une grande idée de mon amie, et telle qu'elle la mérite. Plût à Dieu qu'elle vous ressemblât, et qu'elle eût quelques-unes de vos vertus! Elle est de ces personnes *que* le monde et l'exemple ont gâtées, et qui n'ont point été assez heureuses pour s'arracher au désordre. Elle est bonne, généreuse, a un très-bon cœur; *mais elle* a été abandonnée à l'amour, et elle a eu de bien mauvais maîtres. Adieu, Madame; aimez-moi toujours un peu, et croyez que personne ne vous est plus tendrement

tendrement, ni plus respectueusement attaché.

LETTRE XXXII.

Paris, novembre 1732.

Je ne vous écris que deux mots, Madame, parce que mes forces sont bien diminuées. J'ai été obligée d'écrire une assez longue lettre d'affaires; mais je n'ai pas voulu tarder à vous donner de mes nouvelles. Je ne doute point de vos bontés pour moi, et que vous seriez en peine, si vous étiez plus long-temps sans en recevoir; j'ai moins de fièvre depuis trois jours, et suis un peu moins foible. Je suis presque toujours sur un lit, et quand je me lève, je me mets sur un canapé. Je prends du lait qui passe assez bien. Si cela pouvoit ne pas aller plus mal pendant une quinzaine de jours, *Silva* auroit de l'espérance; ma maladie me ruine, et l'avarice est devenue sor-

dide. Si cela continue, nous verrons le second volume de madame *Tardieu*, qui se faisoit des jupons des thèses que l'on donnoit à son mari. Je vous parlerai dans quelque temps plus amplement sur *l'état* de mon âme. J'espère que vous serez contente : il faut pourtant que *je* vous dise que rien n'approche de l'état de douleur et de crainte où l'on est : *cela* vous feroit pitié ; tout le monde en est si touché, que l'on n'est occupé qu'*à le* rassurer. Il croit qu'à force de libéralités, il rachetera ma vie ; il en donne à toute la maison, jusqu'à ma vache, à qui il a acheté du foin ; il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à son enfant ; à l'autre, pour avoir des palatines et des rubans ; à tout ce qui se rencontre *et se* présente devant lui : cela vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi tout cela étoit bon, il m'a répondu « à obliger tout ce qui vous environne à avoir soin de vous. » Pour moi, il n'y a sorte de tourment, de persécution qu'il ne me fasse éprouver pour me faire accepter cent

pistoles; il a eu recours à mes amis, pour me le persuader; enfin, il me les a fallu prendre; mais je les ai remises à une personne qui les lui rendra après ma mort. Assurément, je n'y toucherai point; je demanderai plutôt l'aumône que de ne pas les rendre. Je vous ferois rire, si je vous contois les frayeurs qu'il a que je ne parle; *Silva* me l'a défendu sous peine de mort. Ma pauvre *Sophie*, comme vous le jugez bien, ne me quitte ni jour, ni nuit. Cet homme-là la mettroit dans son cœur, s'il pouvoit; il est outré de n'oser lui donner de l'argent; il tourne autour du pot; il trouve cependant quelques expédiens. Si vous le connoissiez, vous en seriez étonnée; car il est naturellement distrait, et ne connoît point les petits soins : pour la générosité, elle est au souverain degré; il se donne la torture pour trouver des moyens de donner, et il finit toujours par vouloir donner de l'argent; il frappe du pied, et se lamente de n'avoir point d'invention; il envie l'imagination du tiers et du quart, qui

savent imaginer des galanteries; enfin, il retourne à son quartier, et j'aurai la liberté de parler; les femmes ne peuvent s'en passer, et je l'éprouve. Adieu, Madame, votre *Aissé* vous aime au-delà de l'expression. Vous la trouvez trop sensible et trop peu détachée; mais qu'il est difficile d'éteindre une passion aussi violente, et qui est entretenue par le retour le plus tendre, le plus vif et le plus flatteur! Mais, Madame, les efforts que je fais, aidés de la grâce, me feront surmonter toutes mes foiblesses.

LETTRE XXXIII.

Paris, 1732.

On dit que je suis mieux: non que je trouve du soulagement; je crache des horreurs, et je ne dors que par art; je suis tous les jours plus maigre et plus foible. Le lait commence, non pas à me dégoûter, car je le prends toujours

avec plaisir, mais il me surcharge. Je ne puis dire que l'état de mon corps soit bien douloureux ; car je ne souffre presque pas : un peu d'oppression et des malaises. D'ailleurs, je n'ai point de ces maladies aiguës. Je me trouve anéantie. Pour les douleurs de l'âme, elles sont cruelles. Je ne puis vous dire combien me coûte le sacrifice que je fais : il me tue ; mais j'espère en la miséricorde de Dieu ; il me donnera des forces. On ne peut le tromper ; ainsi, comme il sait ma bonne volonté et tout ce que je sens, il me tirera d'embarras. Enfin, mon parti est pris : aussitôt que je pourrai sortir, j'irai rendre compte de mes fautes. Je ne veux aucune ostentation, et je ne changerai que très-peu de chose à ma conduite extérieure. J'ai des raisons pour en agir avec tout le secret du monde ; premièrement pour madame *de Ferriol*, qui me feroit tourner la tête pour un directeur moliniste ; et madame *de Tencin*, qui intrigueroit pour cela. D'ailleurs, madame iroit de maison en maison ra-

masser toutes les dévotes de profession qui m'accableroient; et, outre tout cela, j'ai des ménagemens à garder avec qui vous savez. Il m'a parlé là-dessus avec toute la raison et l'amitié possibles. Tous ses bons procédés, sa façon délicate de penser, m'aimant pour moi-même, l'intérêt de la pauvre petite, à qui on ne pourroit donner un état : tout cela m'engage à beaucoup de ménagement avec lui. Mes remords, depuis long-temps, me tourmentent; l'exécution me soutiendra. Si le chevalier ne me tient pas ce qu'il m'a promis, je ne le verrai plus. Voilà, Madame, mes résolutions, que je tiendrai. Je ne doute pas qu'elles n'abrègent ma vie, s'il en faut venir aux extrémités. Jamais passion n'a été si violente, et je puis dire qu'elle est aussi forte de son côté. Ce sont des inquiétudes et des agitations si vraies, si touchantes, que cela fait venir les larmes aux yeux à tous ceux qui en sont témoins. Adieu, Madame, je me flatte, comme vous voyez, en vous contant tout cela, de vos bontés et de vo-

tre indulgence. Mais soyez persuadée que, si votre *Aïssé* vit, elle se rendra digne d'une amitié dont elle sent bien tout le prix.

LETTRE XXXIV.

Paris, 1733.

Vous m'avez ordonné de vous donner souvent de mes nouvelles. J'obéis de bon cœur; car il n'y a rien dans le monde que je révère, que j'estime et que j'honore autant que vous. Rien ne m'empêche de me livrer à ce goût-là : il est innocent, il est juste. Comment n'aimerois je pas quelqu'un qui m'a appris à connoître la vertu, et qui a fait ses efforts pour me la faire pratiquer; qui a balancé en moi la passion la plus forte ? Enfin, Madame, soyez récompensée de vos bonnes œuvres. Je me rends à mon créateur; je travaille de très-bonne foi à me défaire de ma passion, et je suis très-résolue à

abandonner mes erreurs. Si vous perdez la personne du monde qui vous est le plus attachée, songez que vous avez travaillé à la rendre heureuse dans l'autre vie. Après vous avoir parlé des dispositions de mon âme, je vous rendrai compte de l'état de mon corps. Je continue de cracher, de tousser et de maigrir. Le lait passe assez bien; mais il ne fait pas les progrès que, depuis près de deux mois, il devoit faire. Je viens de me ressouvenir qu'une religieuse des Nouvelles-Catholiques de mon âge, et pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, est morte de la même maladie. Cette idée de la mort m'afflige moins que vous ne pensez. Je me trouve trop heureuse que Dieu m'ait fait la grâce de me reconnoître, et je vais travailler à mettre à profit le temps qui me reste. Après tout, ma chère amie, un peu plutôt, un peu plus tard, qu'est-ce que la vie? Personne ne devoit être plus heureuse que moi, et je ne l'étois point. Ma mauvaise conduite m'avoit rendue misérable: j'ai été le jouet des passions,

emportée

emportée et gouvernée par elles. Mes remords, les chagrins de mes amies, leur éloignement, une santé presque toujours mauvaise; enfin personne ne sait mieux que vous, Madame, combien une vie douloureuse est pénible. Adieu, chère amie, aimez-moi, et priez pour le repos de mon âme, soit en ce monde ou en l'autre. J'embrasse mesdames vos filles.

LETTRE XXXV.

Paris, 1733.

J'AI reçu cet après-midi votre lettre, Madame, qui m'a donné un vrai plaisir. Ma santé est toujours de même; et la saison est très-peu propre pour attendre des succès des remèdes. Vous me demandez si je suis changée; je le suis très-fort: mes yeux sont d'un gris brun jaune, le tour de ma bouche maigri et marqué, pâle et abattue. Pour le corps, je n'ai plus que la peau et les os; si je mettois

du rouge, cela me ranimeroit : la physionomie est moins changée qu'elle ne devroit être; mes lèvres ne sont pas pâles : en un mot, c'est une vilaine chose qu'un corps maigre. A l'égard de mon âme, j'espère que dimanche prochain, elle sera délivrée de toutes ses impuretés; je m'accuserai de toutes mes fautes. J'ai eu une scène bien touchante hier. Je vous envoie une copie d'une lettre que l'on m'a rendue en réponse d'une que j'avois écrite, remplie de sentimens d'amitié, de détachement et de ma résolution. Comme on me la rendit soi-même, je ne la lus pas sur-le-champ. Nous parlâmes sur cette matière; vous auriez fondu en larmes aussi bien que nous; mais cette scène ne dérange point mes projets, et on ne cherche pas à les déranger. Vous serez étonnée, quand je vous dirai que mes confidentes et les instrumens de ma conversion sont mon amant, mesdames *de Parabère* et *du Deffant*, et que celle dont je me cache le plus, c'est celle que je devrois regarder comme ma mère. Enfin,

madame *de Parabère* l'emmène dimanche, et madame *du Deffant* est celle qui m'a indiqué le P. *Bourceaux*, dont je ne doute pas que vous n'ayez entendu parler; il a beaucoup d'esprit, bien de la connoissance du monde et du cœur humain; il est sage, et ne se pique point d'être un directeur à la mode. Vous êtes surprise, je le vois, du choix de mes confidentes; elles sont mes gardes, et sur-tout madame *de Parabère* qui ne me quitte presque point, et a pour moi une amitié étonnante; elle m'accable de soins, de bontés et de présens. Elle, ses gens, tout ce qu'elle possède, j'en dispose comme elle, et plus qu'elle; elle se renferme chez moi toute seule et se prive de voir ses amis; elle me sert sans m'approuver, ni me désapprouver, c'est-à-dire, elle m'a écoutée avec amitié, m'a offert son carrosse pour envoyer chercher le P. *Bourceaux*, et comme je vous l'ai dit, elle emmène madame *de Ferriol*, pour que je puisse être tranquille; madame *du Deffant*,

sans avoir ma façon de penser, m'a proposé elle-même son confesseur; je ne doute point que ce qui se passe sous leurs yeux ne jette quelqu'étincelle de conversion dans leur âme. Dieu le veuille! Adieu, madame : j'ai tant de joie à causer avec vous, que je ne puis vous quitter. Hélas! il faudra bien.

Lettre du Chevalier à mademoiselle Aïssé.

« Votre lettre, ma chère *Aïssé*, me » touche bien plus qu'elle ne me fâche; » elle a un air de vérité, et une odeur » de vertu à laquelle je ne puis résister; » je ne me plains de rien, puisque vous » me promettez de m'aimer toujours. » J'avoue que je ne suis pas dans les » principes où vous êtes; mais, Dieu » merci, je suis encore plus éloigné de » l'esprit de prosélytisme, et je trouve » très-juste que chacun se conduise sui- » vant les lumières de sa conscience. Soyez » tranquille, soyez heureuse, ma chère » *Aïssé*, il ne m'importe des moyens : » ils me paroîtront tous supportables,

» pourvu qu'ils ne me chassent pas de
» votre cœur. Vous verrez par ma con-
» duite que je mérite vos bontés. Eh !
» pourquoi ne m'aimeriez-vous plus,
» puisque c'est votre sincérité, c'est
» la pureté de votre âme qui m'at-
» tache à vous ? Je vous l'ai dit mille
» fois, et vous verrez que je ne vous
» trompe pas; mais est-il juste que vous
» attendiez que les effets vous aient
» prouvé ce que je dis, pour le croire ?
» Ne me connoissez-vous pas assez pour
» avoir en moi cette confiance qu'inspire
» toujours la vérité aux gens qui sont capa-
» bles de la sentir. Soyez, dès ce moment,
» persuadée que je vous aime, ma chère
» *Aïssé*, aussi tendrement qu'il est pos-
» sible, aussi purement que vous pou-
» vez le désirer; croyez sur-tout que
» je suis plus éloigné que vous-même,
» de prendre jamais d'autre engagement.
» Je trouve qu'il ne doit rien manquer
» à mon bonheur, tant que vous me per-
» mettrez de vous voir, et de me flat-
» ter que vous me regarderez comme

» l'homme du monde qui vous est le
» plus attaché. Je vous verrai demain,
» et ce sera moi-même qui vous rendrai
» cette lettre. J'ai mieux aimé vous écrire
» que de vous parler, parce que je sens
» que je ne pourrois traiter avec vous la
» matière, sans perdre contenance. Je
» suis encore trop sensible; mais je ne
» veux être que ce que vous voulez que
» je sois; et dans le parti que vous avez
» pris, il suffit de vous assurer de ma
» soumission et de la constance de mon
» attachement, dans tous les termes où
» il vous plaira de le réduire, sans vous
» laisser voir des larmes que je ne pour-
» rois empêcher de couler, mais que je
» désavoue, puisque vous m'assurez que
» vous aurez toujours pour moi de l'a-
» mitié. J'ose le croire, ma chère *Aïssé*,
» non-seulement parce que je sais que
» vous êtes sincère, mais encore parce
» que je suis persuadé qu'il est impos-
» sible qu'un attachement aussi ten-
» dre, aussi fidèle, aussi délicat que
» le mien, ne fasse pas l'impression

» qu'il doit faire sur un cœur comme » le vôtre. »

LETTRE XXXVI.

Paris, 1733.

Je ne puis causer long-temps avec vous aujourd'hui ; mais je vous dirai ce qui mettra le comble à vos souhaits ; j'ai, Dieu merci, exécuté ce que je vous avois mandé, je suis comblée ; ma tranquillité n'est plus que trop grande ; car je ne me sens pas assez repentante de mes fautes ; mais je suis dans la ferme résolution de ne plus succomber, si Dieu ne me retire pas sitôt à lui. Je ne souhaite plus la vie que pour remplir mes devoirs, et me conduire d'une façon qui puisse mériter la miséricorde de ce bon père. Il y aura demain huit jours que le Père *Bourceaux* a reçu ma confession. La démarche que j'ai faite a donné à mon âme un calme que je n'aurois point, si j'étois restée

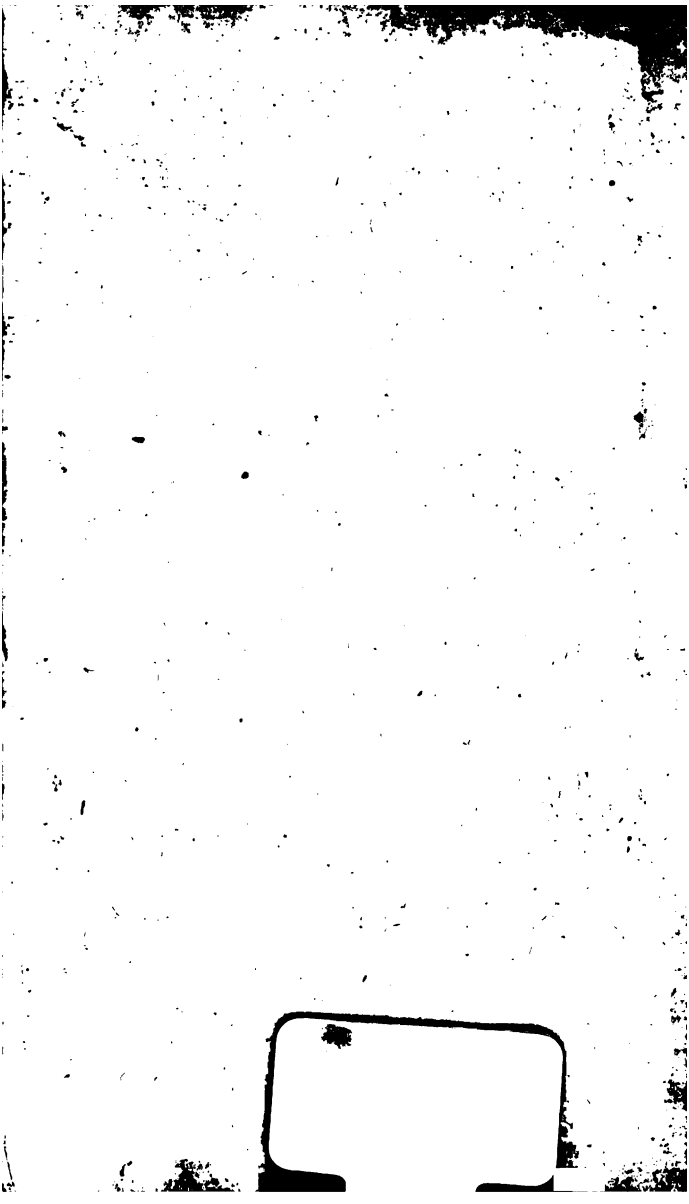
dans mes égaremens ; j'aurois avec l'objet d'une mort présente, les remords, qui m'auroient rendue bien malheureuse dans ces derniers instans : je suis dans un tel état de foiblesse, que je ne puis sortir de mon lit ; je m'enrhume à tous les momens. Mon médecin a pour moi des attentions étonnantes, il est mon ami, je suis bienheureuse en tout : tout ce qui est autour de moi, me sert avec affection : la pauvre *Sophie* a des soins étonnans de mon corps et de mon âme ; elle m'a donné de si bons exemples, qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage ; elle ne m'a point prêchée ; son exemple et son silence ont eu plus d'éloquence que tous les sermons du monde ; elle est affligée jusqu'au fond du cœur ; elle ne manquera jamais de rien, quand elle m'aura perdue (1). Tous mes amis l'aiment beaucoup, et en auront soin. J'espère qu'elle n'en aura pas besoin. J'ai la consolation de lui lais-

(1) *Sophie*, à la mort de demoiselle *Aïssé*, s'est mise dans un couvent.

ser du pain. Je ne vous parle point du chevalier; il est au désespoir de me voir aussi mal; jamais on n'a vu une passion aussi violente, plus de délicatesse, plus de sentiment, plus de noblesse et de générosité. Je ne suis point inquiète de la pauvre petite : elle a un ami et un protecteur, qui l'aime tendrement. Adieu, ma chère Madame, je n'ai plus la force d'écrire. C'est encore pour moi une douceur infinie de penser à vous; mais je ne puis m'occuper de cette joie, sans m'attendrir, ma chère amie. La vie que j'ai menée, a été bien misérable : ai-je jamais joui d'un instant de joie? je ne pouvois être avec moi-même, je craignois de penser; mes remords ne m'ont jamais abandonnée depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux sur mes égaremens. Pourquoi serois-je effrayée de la séparation de mon âme, puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon, et que le moment où je jouirai du bonheur, sera celui où je quitterai ce misérable corps?

FIN.

ERRATUM IMPORTANT.

C'est d'après de faux renseignemens que dans cette édition et dans la précédente, nous avons avancé que les lettres de mademoiselle *Aïssé* étoient adressées à madame *Saladin*, femme du résident de Genève à Paris. Au moment où l'on achevoit l'impression de ce recueil, nous avons appris que la personne à qui mademoiselle *Aïssé* écrivoit, étoit madame *Calendrini*, de Genève, dont le mari avoit habité Paris pour ses affaires, et non pas pour celles de la république. Ce fait est confirmé par le passage d'une lettre de *Voltaire* à M. *d'Argental*, (v. la *Correspondance générale* de *Voltaire*, tome 6, page 96 de l'édition de Kelh, in-12.) Le lecteur voudra donc bien substituer le nom de *Calendrini* ou *Calendrin*, comme l'écrit *Voltaire*, au nom de *Saladin*, partout où ce dernier se trouve écrit, soit dans la notice qui précède les lettres de mademoiselle *Aïssé*, soit dans les lettres mêmes.

921027